

Nadège Dandois

La représentation des apparences, des attitudes et de la société à
travers les récits de voyageuses britanniques en France et en Italie
(fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle)



Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux de l'antiquité à nos jours

Parcours : Recherche

*Sous la direction de M. Gilles Bertrand
Année universitaire 2015-2016*

Nadège Dandois

La représentation des apparences, des attitudes et de la société à
travers les récits de voyageuses britanniques en France et en Italie
(fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle)



Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux de l'antiquité à nos jours

Parcours : Recherche

Sous la direction de M. Gilles Bertrand

Année universitaire 2015-2016

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussigné(e)..... déclare sur l'honneur :

- être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;

- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;

- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;

- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à :

Le :

Signature :

Remerciements

Je tiens à remercier Monsieur Gilles Bertrand pour m'avoir encadré et guidé durant la réalisation de mon travail pour ce mémoire. Je tiens également à le remercier pour sa disponibilité et sa générosité.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à Madame Judith Nelson et Monsieur Sylvain Venayre pour les précieux conseils et les encouragements qu'ils m'ont prodigué.

Je remercie toutes les personnes qui m'ont apporté leur soutien moral et intellectuel tout au long du processus de recherche et de rédaction de ce mémoire.

Sommaire

INTRODUCTION.....	6
PARTIE 1	
LES APPARENCES ET LES ATTITUDES EN VOYAGE	12
CHAPITRE 1 – RENCONTRER L'ÉLITE DE LA SOCIÉTÉ.....	14
I. Les Hommes de qualité.....	15
II. La bourgeoisie.....	19
CHAPITRE 2 – CÔTOYER LE « PEUPLE ».....	21
I. Les travailleurs.....	22
II. Les personnes en marge de la société.....	27
III. Les prisonniers.....	32
IV. Les différents types de métiers participant aux voyages.....	35
PARTIE 2	
OBSERVATIONS SUR LES SOCIÉTÉS FRANÇAISES ET ITALIENNES.....	44
CHAPITRE 3 – LES MODES DE SOCIABILITÉ.....	46
I. Le monde du spectacle	47
II. Les autres divertissements.....	52
CHAPITRE 4 – OBSERVATIONS SUR LA RELIGION.....	59
I. Les pratiques de l'Eglise catholique et de ses fidèles.....	60
II. Les autres religions pratiquées au sein des pays visités.....	66
PARTIE 3	
LES VOYAGEUSES ANGLAISES AU FIL DES RENCONTRES.....	70
CHAPITRE 5 – LES VOYAGEUSES FACE AUX DIFFÉRENCES.....	72
I. Les disparités de caractères observés lors des voyages.....	73
II. Une conception anglaise de leur approche à autrui.....	81
CHAPITRE 6 – DES RENCONTRES PARTICULIÈRES.....	89
I. Entrer en contact avec des personnages illustres.....	90
II. L'Homme et l'animal.....	95
CONCLUSION.....	102

Introduction

« La sincérité, la franchise et l'honorabilité ne sont pas confinées à un seul pays, et je pense qu'un des bénéfices les plus considérables de voir d'autres pays en dehors du sien, est l'éradication [...] de beaucoup de préjugés et de petites idées [...] »¹.

Ce mémoire porte sur l'étude des écrits de six voyageuses anglaises. Ces écrits prennent différentes formes : journal, lettres, etc. Ces voyageuses se prénomment : Lady Anna Riggs Miller, Hester Piozzi, Mary Berry, Maria Edgeworth, Marianne Baillie et Anna Francesca Cradock. Elles écrivent sur plusieurs voyages qu'elles ont effectués en Europe continentale. Les écrits de ces quatre femmes ne portent, pour la plupart, que sur un seul séjour qui est plus ou moins long. Leurs récits de voyages vont de 1770 à 1836. Les destinations principales sont la France et l'Italie mais certaines passent également par la Suisse, l'Allemagne et la Belgique. Pour comprendre ces écrits, Bénédicte Monicat explique :

Le récit de voyage au féminin se présente essentiellement comme le récit du quotidien fragmentaire et subjectif du voyage. Les voyageuses dans leur grande majorité, négligent la systématisation de l'expérience vécue².

Il y a plusieurs termes principaux dans le sujet de ce mémoire : attitude, apparence, société et voyageuse. Une attitude se définit, selon le dictionnaire Larousse, aussi bien comme une « Manière de tenir son corps, une posture³ » que comme une « manière d'être qui manifeste certains sentiments ; un comportement⁴ ». Quant à l'apparence il s'agit, toujours selon le dictionnaire Larousse, d'un « aspect, conforme ou non à la réalité, sous lequel quelque chose, quelqu'un apparaît à la vue ou à l'esprit⁵ ». La société est un « Milieu humain dans lequel quelqu'un vit, caractérisé par ses institutions, ses lois, ses règles⁶ », la

¹ « Sincerity, frankness, and honourability are not confined to any country ; and I think one very considerable benefit arising from seeing other countries besides our own, is the eradication [...] of many prejudices and littleness of thinking [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *Letters from Italy, describing the manners, customs, antiquities, paintings, etc of that country, in the years 1770 and 1771, to a friend residing in France, by an English woman*, London, 1776. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 296.

² Monicat (Bénédicte), *Itinéraires de l'écriture au féminin : voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1996, p. 58.

³ *Le petit Larousse illustré 2010*.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

société se définit également comme : « Tout groupe social formé de personnes qui se réunissent pour une activité ou des intérêts communs⁷ ». Une voyageuse est une personne : « qui effectue fréquemment de longs déplacements⁸ ».

La période durant laquelle les voyageuses ont effectué leurs séjours commence en 1770 avec Anna Riggs Miller et va jusqu'en 1836 avec Mary Berry. Il se passe beaucoup de choses en Europe et surtout en France. Durant cette période en France, plusieurs événements se succèdent : royauté, Révolution française, République, Empire, etc. La période est dense et l'instabilité en France pousse d'ailleurs Mary Berry à stopper ses voyages pendant une certaine période. Quant à l'Italie, elle est constituée de différentes principautés et n'est pas encore unifiée.

La première voyageuse étudiée est Lady Anna Riggs Miller (1741-1781). Elle écrit son récit de voyage sous forme épistolaire. Il est publié en 1776 à Londres sous le nom de : *Letters from Italy describing the manners, customs, antiquities, paintings, &c. of that country in the years 1770 and 1771, to a friend residing in France, by an English woman*. L'édition que nous avons utilisé pour ce mémoire a été rééditée dans la collection « *women's travel in Italy* » en 2009 à Londres. Cet ouvrage se compose de deux volumes en anglais. Dans la préface, elle présente son ouvrage :

L'auteur de ces lettres a fait le tour d'Italie avec son mari dans les années 1770 et 1771 : sa correspondante, une proche relation très estimée, a réclamé d'elle en partant des détails circonstanciés (par lettres) de tout ce qu'elle pouvait rencontrer pendant la période de leur séparation, en vue de comparer ses échanges d'informations avec les meilleures publications de voyage moderne français et anglais⁹.

La préface de ces récits est importante comme le dit Bénédicte Monicat : « La préface peut être ainsi considérée comme le lieu générateur de l'écriture du voyage au féminin¹⁰ ». Voilà donc les explications que donne Mme Miller à ses lecteurs sur la mise en place de ce récit. Outre les observations sur les personnes qu'elle rencontre et sur les sociétés qu'elle côtoie, son principal intérêt est l'histoire de l'art. Elle décrit avec beaucoup de minutie tous les bâtiments qu'elle visite mais également toutes les œuvres d'art que son voyage lui permet d'observer. Elle transcrit parfois des inscriptions dans son ouvrage pour les partager avec ses lecteurs et pour les commenter.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ « The author of these letters made the tour of Italy [pour le texte complet voir annexe 1] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 7.

¹⁰ Monicat (Bénédicte), *op. cit.*, p. 77.

La seconde voyageuse étudiée est Hester Piozzi (1741-1821) dont les écrits ont eux aussi été publiés en deux volumes sous le titre de *Observations and Reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany* en 1789 et réédités dans la collection *Women's travel in Italy* en 2009 à Londres. Cet ouvrage issu de la même collection que celui de Mme Miller est également en deux volumes et en Anglais. La forme d'écriture de son ouvrage n'est pas la même que celle de Mme Miller car elle est constituée sous forme d'un journal. Hester Piozzi s'en explique d'ailleurs dans sa préface : « Pour le livre – je n'ai pas jeté mes pensées sous la forme de lettres privées, parce qu'un travail dont la vérité est la meilleure recommandation ne devrait pas commencer par un mensonge¹¹ ». Hester Piozzi est devenue veuve en 1781, elle eut quatre enfants avec son mari. En 1784, elle épouse en seconde noce un musicien italien immigré. Ce mariage ne fut pas bien vu par son entourage. Ce présent ouvrage concentre beaucoup plus d'observations que celui de Mme Miller. Elle a également publié des poèmes.

La troisième voyageuse étudiée est Mary Berry (1763-1852) et plus particulièrement l'ouvrage sur ses voyages à Paris disponible notamment sur Gallica publié en français sous le titre de *Voyages de miss Berry à Paris, 1782-1836, traduit par Mme la Duchesse de Broglie*. L'ouvrage recense des lettres envoyées par Miss Berry lors de ses différents voyages à Paris et comme nous pouvons le constater grâce au titre, ces voyages couvrent une période assez vaste. Miss Berry voyage tout d'abord avec son père et sa sœur. Puis à la mort de celui-ci à Gênes en mai 1817, elle continue de voyager avec sa sœur. Miss Berry naquit le 16 mars 1763 d'un père avocat et dont la mère mourut alors qu'elle était encore très jeune. Elle a une sœur cadette du prénom d'Agnès née en mai 1764. Miss Berry publia plusieurs ouvrages. Sa rencontre avec Horace Walpole lui permit de rencontrer des gens de milieux intellectuels et elle resta une de ses fidèles amie. Elle perdit sa sœur en janvier 1852 et elle-même mourut quelques mois plus tard en novembre 1852 à Londres. Les lettres contenues dans l'ouvrage étudié concernent donc tous les voyages à Paris que fit miss Berry. Ses écrits concernent principalement les grandes figures parisiennes de l'époque qu'elle a rencontré et les personnes de rangs supérieurs qu'elle fréquente. Elle évoque peu les autres catégories sociales.

¹¹ « For the book- I have not thrown my thoughts into the form of private letters ; because a work of which truth is the best recommendation, should not above all other begin with a lie », Piozzi (Hester Lynch), *Observations and Reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany*, Dublin, 1789. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 10.

La quatrième voyageuse est Marianne Baillie (1795-1831) dont le journal est publié en 1819 à Londres sous le titre : *First Impressions on a Tour Upon the Continent in the Summer of 1818, through Parts of France, Italy, Switzerland, the Borders of Germany and a Part of French Flanders*. Cet ouvrage est notamment disponible en anglais sur google books. Elle explique la publication de son journal par ces quelques mots :

En lisant les pages suivantes, j'espère qu'il sera cru qu'elles n'ont pas originalement été écrites dans le but d'être publiées : des événements récents ont depuis eu lieu et ont induit de modifier ma première intention et de les soumettre à un cercle plus élargi que celui de quelques amis intimes [...]¹².

Elle poursuit en décrivant par la suite ce qui l'a poussé à publier son journal. Bénédicte Monicat explique que : « L'écriture du voyage ne va pas de soi pour la femme et la voyageuse doit justifier son parcours par rapport aux conventions de ce que doit être, faire et écrire la Femme¹³ ». Son journal fournit beaucoup d'observations concernant toutes les catégories sociales qu'elle a eu l'occasion de rencontrer.

La cinquième voyageuse est Anna Francesca Cradock (?-1816) dont le journal fut publié sous le titre : *Journal de Madame Cradock. Voyage en France (1783-1786)*. Il fut publié en 1896. Elle voyage avec son mari auquel elle fait souvent mention dans son journal. D'après ce qu'en dit la préface du journal, celui-ci fut retrouvé chez un brocanteur londonien. Elle fait le tour de la France et mentionne avec beaucoup de détails toutes ses activités quotidiennes.

La sixième et dernière voyageuse est Maria Edgeworth (1767-1849) dont l'ouvrage que nous avons étudié est un recueil de lettres écrites durant ses voyages : *Lettres intimes de Maria Edgeworth : pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821*. La préface de l'ouvrage fournit beaucoup d'informations concernant sa vie : son père eu quatre femmes et vingt-deux enfants. Elle perdit elle aussi sa mère à un très jeune âge. Elle publia beaucoup d'ouvrages tout au long de sa vie notamment des contes et des romans. Ce qui lui permit de se rendre dans les plus grands salons et les plus grandes sociétés de Londres et de Paris. Nous pouvons nous en rendre compte lorsque nous lisons son ouvrage car elle y rencontre beaucoup de personnes illustres. Elle et Miss Berry sont sans doute les deux voyageuses que nous avons étudié qui ont rencontré le plus de personnages illustres.

¹² « In pursuing the following pages [pour le texte complet voir annexe 1] », Baillie (Marianne), *First Impressions on a Tour Upon the Continent in the Summer of 1818, through Parts of France, Italy, Switzerland, the Borders of Germany and a Part of French Flanders*, London, Murray, 1819, p. V.

¹³ Monicat (Bénédicte), *op. cit.*, p. 31.

Les itinéraires empruntés par ces six voyageuses sont relatés en annexe 2 sous forme de tableaux et de liste. Ces informations correspondent aux grandes villes qu'elles ont visité durant leurs voyages.

Nous pouvons nous poser la question de l'écriture féminine employée dans tous les écrits étudiés. Bénédicte Monicat rappelle que :

En quittant par le biais de l'écriture du voyage la marge dans laquelle sa féminité l'enfermait, la voyageuse se rapproche du centre et d'une pratique masculine de l'écriture. [...] La voyageuse est à la fois la même et l'autre. La même car elle partage avec l'homme un discours impérialiste. L'autre car, étant femme et donc irrémédiablement différente, elle reste dans la marge de ce discours. A la marge de la marge (car femme autre), elle est aussi à la marge du centre (car femme conquérante)¹⁴.

Sur le même sujet de l'écriture féminine de ces voyageuses, Isabelle Baudino précise que : « [...] la littérature viatique, loin d'être exempte de représentations genrées, projette sur le monde qu'elle est censée décrire les identités sexuelles stéréotypées que les voyageurs emportent avec eux¹⁵ ». Nous pouvons également constater que toutes les Anglaises étudiées voyagent accompagnées que se soit par leur mari ou leur père. De plus, même si la plupart ont publié d'autres ouvrages, elles sont presque toutes inconnues. Bénédicte Monicat explique ces faits :

[...] outre le fait que qu'elles sont presque toutes tombées dans l'oubli, la majorité d'entre elles étaient à leur époque plus souvent définies par rapport à leurs mari, amants ou autres proches qu'en elles-mêmes. Pour la plupart, ces femmes ne voyageaient pas seules : maris, enfants, sœurs et amies font partie du périple¹⁶.

Pour l'historiographie, nous avons étudié des ouvrages concernant les femmes, les voyages, les voyageuses, les animaux, le théâtre, etc. Les ouvrages les plus utilisés sont *Les circulations dans l'Europe moderne : XVII^e-XVIII^e siècle* de Daniel Roche, *Les voyageuses britanniques au XVIII^e siècle : l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du grand tour* sous la direction d'Isabelle Baudino et *Itinéraires de l'écriture au féminin : voyageuses du 19^e siècle* de Bénédicte Monicat.

Au vu de tous ces éléments, nous pouvons donc nous demander : quelles sont les observations que les voyageuses anglaises ont rapporté dans leurs journaux au sujet des

¹⁴ *Ibid.*, p. 34.

¹⁵ Baudino (Isabelle), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e siècle : l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du grand tour*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 25.

¹⁶ *Ibid.*, p. 35.

apparences des personnes qu'elles ont rencontré mais également sur les sociétés qu'elles ont fréquenté.

La première partie de ce mémoire porte sur les apparences et les attitudes en voyage. Cette partie présente les observations faites par les Anglaises au sujet des apparences et des attitudes des personnes qu'elles ont pu observer et qu'elles ont mentionné dans leurs écrits. Elles observent aussi bien les nobles que les bourgeois, elles n'oublient pas non plus de donner des réflexions sur les classes inférieures : paysans, mendiants, criminels, tenanciers d'hôtel, etc. Elles semblent s'intéresser à toutes les catégories de personnes qu'elles rencontrent mais ne manquent pas d'indiquer leurs positions sociales au sein de la société. C'est pourquoi nous avons choisi de garder cette catégorisation pour tenter de conserver au mieux leurs manières d'observer.

La seconde partie examine les réflexions qu'elles ont faites sur les sociétés française et italienne. Cette partie porte tout d'abord sur les divertissements qu'elles fréquentaient comme le théâtre, la promenade, les fêtes, les dîners, etc. Cette partie porte également sur les religions : catholique, protestante et juive. La religion catholique est celle qui est la plus présente dans leurs réflexions. En effet, elles visitent des édifices religieux, rencontrent des Hommes d'Église, participent à des fêtes religieuses et aux offices. Toutes ces activités leurs permettent d'être en contact avec cette religion d'une manière ou d'une autre. Quant à la religion juive et à la religion protestante, elles sont beaucoup moins évoquées dans leurs récits mais nous avons pensé, qu'il était néanmoins intéressant d'y faire référence.

La dernière partie concerne les rencontres que les Anglaises ont fait durant leurs voyages. Elles rencontrent tout d'abord des personnes inconnues et saisissent l'occasion pour faire des comparaisons entre les caractères des Français et des Italiens principalement. Elles donnent également des réflexions sur les Français, les Italiens, etc. Elles font aussi des parallèles entre ces personnes et la manière d'être des Anglais. Cette partie évoque également les rencontres particulières qu'elles ont eu l'occasion de faire. Il s'agit tout d'abord de rencontres avec des grands Hommes de leurs époques. Certaines ont rencontré la mère de Napoléon, Madame de Genlis, Benjamin constant, etc. Elles ont parfois l'occasion d'échanger avec ces personnes et d'autres fois elles ne croisent que ces personnes célèbres de loin et ne font que les décrire. Ces rencontres particulières concernent également les animaux. Les voyageuses racontent leurs relations avec ceux-ci en commençant par les nuisibles : insectes, vermine mais elles décrivent aussi les animaux qu'elles apprécient : chiens, chevaux, etc.

Partie 1

Les apparences et les attitudes en voyage

Les voyageuses ont l'occasion de croiser beaucoup de personnes lors de leurs différents voyages. Elles proposent une grande quantité de descriptions des personnes qu'elles rencontrent. Elles ont parfois eu l'occasion de s'entretenir avec ces personnes et d'autres fois il s'agit seulement de personnes croisées sur les routes, dans les villes et les villages qu'elles observent de loin. Elles ne manquent pas de donner des descriptions physiques mais aussi des descriptions sur les attitudes et les caractères de ces personnes. Elles donnent même quelques fois des comparaisons entre des gens de même milieu et proposent des comparaisons entre les populations de différents pays.

Le premier chapitre concerne l'élite de la société c'est-à-dire la noblesse mais aussi la bourgeoisie. Elles proposent beaucoup plus de descriptions concernant la noblesse que la bourgeoisie. Cette dernière semble peu intéresser les Anglaises.

Le second chapitre porte sur les gens du peuple qu'elles ont rencontré. Il s'agit des travailleurs : commerçants, paysans, douaniers, cochers, etc. Mais également des pauvres, des mendiants et des prisonniers. En effet, les voyageuses exposent leurs pensées sur toutes les catégories de personnes qu'elles côtoient. Elles semblent se renseigner sur tout le monde et même sur les prisonniers dont elles proposent beaucoup de détails sur leurs conditions de vie.

Chapitre 1 – Rencontrer l'élite de la société

Ce chapitre a pour but d'exposer les commentaires des voyageuses au sujet des personnes de la noblesse et de la bourgeoisie qu'elles rencontrent. Il ne s'agit pas forcément de rencontres intimes mais cela ne les empêche pas de faire des remarques même si ce sont des personnes qu'elles observent de manière lointaine.

La première partie de ce chapitre concerne la noblesse. Il s'agit de montrer les détails physiques et vestimentaires de certaines personnes de la noblesse qu'elles croisent au fil de leurs voyages. Cette partie concerne également les attitudes des nobles.

La seconde partie concerne la bourgeoisie. Celle-ci n'est pas beaucoup évoquée dans leurs écrits mais il semble intéressant d'exposer ce que les voyageuses ont pu en dire et en penser.

I. Les Hommes de qualité

Les voyageuses évoquent les apparences ainsi que les manières d'être des personnes de haut rang et de hautes responsabilités. Toutes sont emmenées à en croiser mais toutes n'en font pas autant mention dans leurs écrits. Bénédicte Monicat explique que : « [...] le regard sur l'autre réfléchit le regard sur soi, le regard de l'autre révèle le moi, le moi manipule le regard de l'autre et s'écrit à travers lui¹ ».

Outre la manière de s'habiller, Mme Miller propose quelques réflexions sur le port du maquillage de certaines dames. Ainsi, alors qu'elle se trouve à Chambéry, elle remarque que : « Les dames ne portent pas de *rouge*, à l'exception d'une vieille *marquise* [...] »². Un peu plus loin au cours de son voyage, alors qu'elle est en Italie et à Parme plus précisément, elle dit de l'infante que : « Elle est grande et blonde, elle ne porte jamais du *rouge* ou du *fard*³ ». Hester Piozzi écrit également sur la façon de se maquiller alors qu'elle est à Venise : « Un usage prédomine ici, de ne porter peu ou pas de *rouge*, et cela augmente la pâleur de leurs peaux [...] »⁴. Catherine Lanoë précise que : « De fait, la brutalité du contraste favorise et justifie la critique, mais l'usage du rouge n'en demeure pas moins [...] l'objet d'une condamnation en tant que tel⁵ ». Mme Miller donne quelques indices sur la façon de vivre des Italiennes et dit « [...] les dames nobles possèdent de splendides terrasses qui communiquent avec leurs appartements [...] »⁶.

Evidemment, le descriptif donné sur les femmes nobles ne portent pas que sur le maquillage mais également sur la manière de s'habiller. Ainsi, Hester Piozzi décrit les dames nobles de Toscane et écrit qu'elles sont : « [...] chargées d'or et de perles [...] »⁷. Mary Berry, elle, assiste à une soirée remplie de personnages importants et décrit les

¹ Monicat (Bénédicte), *Itinéraires de l'écriture au féminin : voyageuses du 19e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1996, p. 112.

² « Ladies here wear no *rouge*, excepting one old *marquise* [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *Letters from Italy, describing the manners, customs, antiquities, paintings, etc of that country, in the years 1770 and 1771, to a friend residing in France, by an English woman*, London, 1776. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 40.

³ « She is tall and fair ; never wears *rouge* or *fard* », Miller (Lady Anna Riggs), *Ibid.* vol. 1, p. 293.

⁴ « A custom which prevails here, of wearing little or no *rouge*, and increasing the native paleness of their skins [...] », Piozzi (Hester Lynch), *Observations and Reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany*, Dublin, 1789. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 195.

⁵ Lanoë (Catherine), *La poudre et le fard : une histoire des cosmétiques de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Edition Champ Vallon, 2008, p. 49.

⁶ « [...] the noble ladies have magnificent terrasses where that communicate with their appartments [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 180-181.

⁷ « [...] loaded with gold and pearls [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 376.

femmes qui s'y trouvent : « Presque toutes ces dames étaient surchargées de châles, de dentelles, de diamants, mais horriblement habillées⁸ ». Il semble que de même qu'en Italie, les nobles parisiennes soient remplies de bijoux mais que l'habillement ne plaise guère à Miss Berry. On peut s'en rendre compte car elle poursuit dans cette pensée un peu plus tard, alors qu'elle se trouve sur une promenade, elle décrit cette fois, les hommes et les femmes : « Tous les hommes sont également mal vêtus, et, parmi les femmes, les anciens costumes des différents états ont presque tous disparus⁹ ».

Mais alors qu'elle se rend à un bal, elle ne décolère pas : « Je ne puis donner une idée de la toilette plus ou moins convenable des femmes, du manque de distinction des hommes, enfin de l'ensemble de la société [...]»¹⁰ ». Lors de cette soirée, elle en profite pour décrire avec attention les hommes et les femmes. Elle commence par les femmes :

On y voyait aussi de très riches bijoux d'or et d'argent, de très belles dentelles, des cous et des épaules nus jusqu'au milieu du dos avec les omoplates réunies par des corsages étroits, des bras couverts seulement d'un morceau de dentelle au-dessus de l'épaule ; puis des traînes qui n'en finissent pas ; bref, une variété infinie, mais de mauvais goût ! Telles étaient les femmes¹¹.

Elle ne peut s'empêcher cette remarque : « Les petites gravures coloriées des « Modes de Paris » reproduisent les toilettes exactement et sans exagération ; mais elles ne sont que rarement bien portées¹² ». Il est donc fort probable que Miss Berry consultait cette revue et qu'elle était pour elle une sorte de référence en matière de mode. Il semble également que les dames de la haute société la consultait. Miss Berry n'en reste pas là et décrit à leur tour les hommes qu'elle rencontre à ce bal :

Parmi les hommes, je cherchais en vain les « Merveilleux » et les « Incroyables ». Tous même les très bons danseurs, n'étaient remarquables que par leur manque total d'élégance¹³.

Que se soit les hommes ou les femmes, il semble que Miss Berry, ne les ait pas trouvé assez bien habillé à son goût. La beauté est une chose subtile et Georges Vigarello nous rappelle que : « La beauté, au XVIII^e siècle, n'est plus commandée par l'intelligible mais par le sensible ; le critère n'est plus celui de l'absolu, mais celui du relatif¹⁴ ».

⁸ Berry (Mary), *Voyages de miss Berry à Paris, 1782-1836*, traduit par Mme la Duchesse de Broglie, Paris, A. Roblot, 1905, p. 51.

⁹ *Ibid.*, p. 52.

¹⁰ *Ibid.*, p. 54.

¹¹ *Ibid.*, p. 54-55.

¹² *Ibid.*, p. 54.

¹³ *Ibid.*, p. 55.

¹⁴ Vigarello (Georges), *Histoire de la beauté : le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris, Points, 2007, p. 93.

Miss Berry, en plus de donner ses appréciations sur la façon de s'habiller des uns et des autres lorsqu'elle est à Paris, explique également les changements qu'elle observe au sein de sa société et explique :

[...] rien n'est plus frappant que le contraste qui existe entre le ton et les manières de l'ancien régime et celui du monde nouveau. L'ancien monde se montre rempli de prévenances, de politesse et d'attentions ; le second néglige complètement les formes les plus élémentaires, comme de rendre les visites, par exemple. Actuellement, la fusion ne peut s'accomplir entre ces deux sociétés. Elle se fera peut-être dans l'avenir. Avant d'avoir vu les deux de près ; je blâmais et critiquais l'ancienne société. Maintenant je la préfère à la nouvelle¹⁵.

Voici donc l'état des choses comme elle le ressent et l'observe au cours de l'année 1802. Il est intéressant de noter qu'elle ne craint pas de se remettre quelque peu en question. Cependant, elle écrit quelques temps plus tard : « Je répète que l'ancien monde a beaucoup meilleur ton que le nouveau, et que les femmes y sont certainement plus simplement et mieux mises¹⁶ ».

Les Anglaises ne commentent pas seulement la noblesse dans son ensemble mais également quelques personnes bien précises. Dans ces cas-là, elles peuvent aussi décrire la manière d'être de ces personnes. Lady Miller, par exemple, donne ses appréciations sur la manière d'être du roi alors qu'elle est à Turin : « [...] le roi actuel s'occupe plus de ses nobles, place plus de confiance dans les rapports de ses courtisans, et est par conséquent moins populaire dans les classes inférieures [...]»¹⁷.

Le roi de Suède, Gustave III, est décrit par Madame Cradock en juin 1784 : « Il était superbement vêtu ; mais ses cheveux ne sont pas taillés à la mode, et j'ai trouvé que cette coiffure ne lui seyait guère ». En juin 1784, elle découvre une partie de la garde-robe de la reine Marie-Antoinette et décrit ses observations :

Les grandes robes sont, tout à la fois, d'une richesse et d'une élégance inconcevables. La plupart en satin rose, bleu ou d'autres couleurs, sont finement brodées de perles et garnies, soit de dentelles magnifiques, soit de rubans plissés, soit de ganses d'or ou d'argent¹⁸.

¹⁵ *Ibid.*, p. 86-87.

¹⁶ *Ibid.*, p. 89.

¹⁷ « [...] the present king pays more attention to his Nobles, places much confidence in the reports made him by his courtiers, and is consequently less popular among the lower classes [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 161.

¹⁸ Cradock (Anna Francesca), *Journal de Madame Cradock. Voyage en France (1783-1786)*, Paris, Perrin et Cie, 1896, p. 64.

Hester Piozzi décrit de cette manière les sénateurs : « Les sénateurs ont beaucoup l'apparence de nos hommes de loi qui se rendent vêtus au palais de Westminster [...] »¹⁹. Au-delà de ces observations sur la manière de s'habiller des sénateurs, elle en vient à faire une généralité sur les types de robes et d'uniformes portés : « [...] toutes les longues robes indiquent des occupations paisibles, et toutes les vestes courtes sont l'emblème d'un défilé militaire [...] »²⁰. Quant à Miss Berry, toujours à Paris, elle rencontre souvent des députés car elle se rend assez souvent à l'assemblée Nationale. C'est ainsi qu'en 1790, elle dresse leur portrait :

L'extérieur des députés n'est pas plus distingué que leur manière de discuter. Je n'ai jamais vu une réunion de gens aussi étranges, râpés et mal vêtus. Notre chambre des communes a bien meilleur air²¹.

Comme nous pouvons le constater à l'aide de ces quelques phrases, le portrait qu'elle dresse des députés n'est pas très fameux et elle ne peut manquer de terminer sa pensée par une petite comparaison en faveur de son pays natal. Elle ne manque pas non plus de donner son avis sur les uniformes en France, mais dans ce cas il s'agit plutôt de donner son opinion sur la confection de ceux-ci. En effet, alors qu'elle rencontre Louis-Alexandre Berthier et qu'elle décrit son habillement, elle en profite pour glisser : « [...] aucun habit n'a bonne façon, surtout les uniformes des autorités constituées, qui sont trop longs ou trop larges ; enfin, confectionnés comme par des tailleurs de village²² ».

Maria Edgeworth écrit quelques lignes sur la noblesse. Ainsi, alors qu'elle se rend à une réception aux Tuileries, elle en profite pour décrire l'habillement des femmes de la noblesse qui s'y trouvent : « Les dames étaient coiffées de petits chapeaux de satin blanc ou de *toques* ; elles avaient les cheveux poudrés et ornés d'une profusion de plumes d'autruche ou plutôt de poufs en *marabouts*²³ ». Elle ne peut s'empêcher une petite critique par la même occasion : « Les plafonds étaient trop bas pour ces échafaudages de coiffures²⁴ ». Quelques temps plus tard, nous la retrouvons au château de La Celle-Saint-Cloud, c'est là qu'elle fait part d'une nouvelle mode qu'elle remarque dans la société masculine : « [...] les hommes se réunissent entre eux maintenant en France, comme ils le

¹⁹ « The senators have much the appearance of our lawyers going robed to Westminster Hall [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 171.

²⁰ « [...] all long robes denote peaceful occupations, and all the short cut coat is the emblem of a military procession [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 171.

²¹ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 25.

²² *Ibid.*, p. 49.

²³ Edgeworth (Maria), *Lettres intimes de Maria Edgeworth : pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821*, Paris, Guillaumin, 1896, p. 91.

²⁴ *Ibid.*, p. 91.

faisaient en Angleterre en tournant le dos aux femmes, pour parler politique dans un coin ou même au milieu de la pièce, sans faire la moindre attention à elles²⁵ ». Elle explique par la même occasion que les femmes : « [...] s'en plaignent et paraissent déplorer cette manière de faire [...]»²⁶ ». Nous sommes alors en 1820.

En Italie, Hester Piozzi explique dans son journal une coutume liée à la mode lors d'un mariage : « Les dames distinguées apportent avec elles lorsqu'elles se marient, en dehors de la fortune, autant de vêtements qu'il leur faut pour qu'elles tiennent sept ans ; parce que les modes ne changent pas aussi souvent qu'à Londres et à Paris²⁷ ».

Comme nous pouvons le constater, la noblesse est assez bien décrite dans les journaux ou les lettres des voyageuses. Il en va de même pour les femmes et les hommes politiques. Ces descriptions ne portent pas seulement sur la manière de s'habiller, bien qu'elles écrivent souvent sur ce sujet, elles concernent également des manières d'être de certains groupes de personnes.

II. La bourgeoisie

Il n'y a pas beaucoup de descriptions de la bourgeoisie comparées à d'autres catégories sociales qui sont beaucoup plus présentes au sein de leurs écrits. Cependant, il semble intéressant de noter ce que les voyageuses ont pu observer au sujet de cette classe.

Anna Riggs Miller alors qu'elle se trouve à Gênes observe que : « *La bourgeoisie* est riche et très bien habillée [...]»²⁸ ». Elle décrit la manière de se vêtir des bourgeoises :

L'habillement des femmes est bien, mais singulier [...] leurs têtes sont enveloppées dans un morceau de coton imprimé [...]. Elles ont des robes droites, avec de longues traînes de riche satin, de Damas, etc. Elles ne prennent pas la peine de les tenir or de la saleté, donc leurs bouts balaient les ordures de la rue²⁹.

Elle donne quelques minces indications sur leur mode de vie : « [...] les femmes dans les pays où le temps est beau passent le plus clair de leurs temps au sommet de leurs

²⁵ *Ibid.*, p. 108.

²⁶ *Ibid.*, p. 108.

²⁷ « Ladies of distinction bring with them when they marry, besides fortune, as many clothes as will last them seven years ; for fashions do not change here as often as at London or Paris », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 114.

²⁸ « The *bourgeoisie* are rich, and very well dressed [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol 1, p. 161.

²⁹ « The women's dress is fine, but singular [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.* vol. 1, p. 171.

maisons, je veux dire la simple bourgeoisie [...]»³⁰ ». Plus tard, lorsqu'elle arrive à Modène, elle décrit la manière de s'habiller des bourgeoises qu'elle rencontre : « Les bourgeois portent universellement le zandado, un morceau de soie noire, avec lesquels ils couvrent leurs têtes, et qui croisé devant, est finalement noué derrière leurs tailles³¹ ».

Marianne Baillie écrit sur les bourgeoises qu'elle rencontre à Paris : « L'habillement des *petites bourgeoises* est distinct de tous les autres rangs ; c'est plutôt élégant et soigné qu'autre chose, mais pas du tout pittoresque³² ».

Hester Piozzi écrit quelques lignes au sujet de la noblesse de Toscane :

C'est vrai que la noblesse est fière de vous laisser voir comment les personnes à leurs charges vivent confortablement en Toscane ; mais quel fierté peut être plus rationnelle ou généreuse, ou d'un désir plus patriotique ? Oh puissent-ils ne jamais voir avec moins de joie le bonheur de leurs inférieurs !³³ .

Nous pouvons constater que les voyageuses qui font quelques maigres références à cette classe sociale sont Mme Miller, Mme Piozzi et Mme Baillie.

³⁰ « [...] the women in fine weather pass most of their time on the tops of their houses, I mean the simple bourgeoisie [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 180-181.

³¹ « The bourgeoisie universally wear the zandado, a piece of black silk, with which they cover their heads ; and which crossing before, is finally tied behind their waists », *Ibid.* vol. 1, p. 316.

³² « The dress of the *petites bourgeoises* is quite distinct from that of every other rank of person ; it is rather smart and neat than otherwise, but not at all picturesque », Baillie (Marianne), *First Impressions on a Tour Upon the Continent in the Summer of 1818, through Parts of France, Italy, Switzerland, the Borders of Germany and a Part of French Flanders*, London, Murray, 1819, p. 38.

³³ « It is true the nobility are proud of letting you see [Pour le texte complet, voir l'annexe1] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 319.

Chapitre 2 – Côtayer le « peuple »

Ce chapitre concerne les apparences et les attitudes des personnes du peuple que les voyageuses ont rencontré ou simplement observé.

La première partie a pour sujet les paysans, les villageois et les commerçants. Il s'agit de détailler comment les voyageuses décrivaient ces catégories de personnes physiquement mais aussi d'exposer leurs avis au sujet des comportements et des caractères.

La seconde partie est consacrée aux hôtels ainsi qu'à leurs tenanciers, aux cochers et postillons et enfin aux douaniers. Il s'agit ici d'observer comment les voyageuses les représentent dans leurs écrits.

Il est ensuite question des pauvres et des mendiants. Nous pouvons nous rendre compte que bien que la plupart des voyageuses sont bienveillantes à l'égard des pauvres, il n'en est pas toujours de même au sujet des mendiants.

Enfin, la dernière partie concerne les prisonniers. Certaines voyageuses ont eu l'occasion d'en croiser au cours de leurs voyages. Ainsi, elles les décrivent, en expliquant leurs conditions de détentions.

I. Les travailleurs

Différents corps de métiers

Une partie de la population que les Anglaises croisent sont des gens issus de la classe populaire. Elles y font toutes références dans leurs textes mais la catégorie de personne qui revient le plus souvent est celle des paysans. En effet, bien que certaines rapportent des observations sur les commerçants, les servants, etc. la majorité de leurs observations concernent les paysans et les paysannes qu'elles croisent tout au long de leur chemin. Cette catégorisation est sans doute possible notamment grâce aux vêtements que ceux-ci portent. Georges Vigarello écrit que :

Cette identification du corps à son vêtement explique que celui-ci serve avant tout à déclarer une appartenance, même si elle est toujours multiple et fluente : chacun(e) fait partie d'un sexe, d'un groupe d'âge, d'un (mi)lieu, d'une communauté (de ville, de métier, d'armée, de religieux, etc.) et doit en (ap)porter les marques distinctives¹.

Miss Berry parle souvent du peuple, notamment le peuple de Paris : « On dit que le peuple de Paris est fatigué depuis si longtemps par les émotions, les changements et les nouvelles importantes, qu'il est devenu parfaitement indifférent [...] »². Elle décrit ce sentiment qu'elle éprouve à l'égard du peuple de Paris en 1802. A la même époque, elle se rend également à Lyon et donne cette fois encore ses impressions sur le peuple lyonnais : « Ce n'est qu'ici, à Lyon, que la Révolution paraît avoir laissé une profonde impression d'horreur dans l'esprit du peuple, puisse-t-il durer³ ». Elle partage ses remarques quelques temps après la Révolution et elle précise d'ailleurs par la même occasion : « [...] ailleurs la légèreté du caractère français ne cherche qu'à oublier cette effroyable époque ». Et pour parler de l'esprit qui règne au sein du peuple en France à cette époque, selon elle, elle écrit : « Autrefois, j'avais remarqué plus d'animations dans la classe populaire en France⁴ ». Concernant la manière de se vêtir, elle note : « [...] il est maintenant tout aussi impossible qu'autrefois de juger d'après l'apparence en France [...] »⁵. Il s'agit pour Miss Berry de donner ses observations sur le peuple de manière générale, mais elle ainsi que les autres voyageuses ont également partagé leurs impressions sur des catégories de personnes plus

¹ Vigarello (Georges) (dir.), *Histoire du corps : 1. de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2005, p. 168-169.

² Berry (Mary), *Voyages de miss Berry à Paris, 1782-1836*, traduit par Mme la Duchesse de Broglie, Paris, A. Roblot, 1905, p. 65.

³ *Ibid.*, p. 123.

⁴ *Ibid.*, p. 64.

⁵ *Ibid.*, p. 40.

précises. Les écrits de Marianne Baillie permettent d'obtenir un peu plus d'informations concernant le peuple. Ainsi, alors qu'elle vient d'arriver en France et qu'elle se trouve encore à Calais, elle observe l'habillement des gens du peuple et écrit : « Ici, l'habillement des classes inférieures est plutôt joli, le cas des femmes portant des chapeaux soigneusement tressés et assez propres, en même temps que le corsage et le jupon de diverses couleurs, leurs donnent un air pittoresque [...]»⁶ ». Maria Edgeworth, elle, pense que le peuple parisien a « [...] besoin sinon d'un despote au moins d'un monarque absolu pour les gouverner⁷ ».

Elles racontent aussi ce qu'elles observent sur des métiers précis. Commençons par Mme Cradock. En Avril 1784, une foule animée passe non loin d'où elle loge, il s'agit d'une procession. Au milieu de cette foule, elle reconnaît son laitier et écrit qu'il est « vêtu d'un habit à la mode, d'un gilet brodé, de culottes de soie et de manchettes de dentelles [...]»⁸ ». Elle précise ensuite qu'elle le croise le lendemain et qu'il a laissé son habit de fête pour revenir à ses vêtements habituels. Mme Cradock évoque également les commerçants alors qu'elle est dans le sud de la France en 1785. Cependant, elle les évoquent pour s'en plaindre : « [...] nous pûmes constater que le marchand ne se faisait aucun scrupule d'exploiter les étrangers et surtout les Anglais⁹ ». Quelques mois plus tard, alors qu'elle est de passage dans la ville d'Agen et qu'elle se trouve dans une foire, elle procède à l'achat de quelques bagues que la vendeuse lui fait payer plus cher qu'à d'autres acheteuses. Elle se plaint alors, une nouvelle fois, que : « Ceci nous prouva de quelle façon on exploite les étrangers, et surtout les Anglais¹⁰ ». Elle explique donc deux fois dans ses notes la même chose et pour prouver ses dires elle donne deux exemples différents qui l'ont mené à la même conclusion : celle que les étrangers et plus particulièrement les Anglais se font escroquer par les marchands et par les commerçants.

Maria Edgeworth quand elle arrive à Calais en 1802 observe des pêcheuses et dit d'elles : « Généralement laides, elles ont d'ailleurs de belles jambes¹¹ ». Arrivée à Dunkerque, elle se mêle à la population et décrit les femmes « [...] avec leurs boucles

⁶ « The dress of the lower classes [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Baillie (Marianne), *First Impressions on a Tour Upon the Continent in the Summer of 1818, through Parts of France, Italy, Switzerland, the Borders of Germany and a Part of French Flanders*, London, Murray, 1819, p. 2.

⁷ Edgeworth (Maria), *Lettres intimes de Maria Edgeworth : pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821*, Paris, Guillaumin, 1896, p. 123.

⁸ Cradock (Anna Francesca), *Journal de Madame Cradock. Voyage en France (1783-1786)*, Paris, Perrin et Cie, 1896, p. 21.

⁹ *Ibid.*, p. 142.

¹⁰ *Ibid.*, p. 197.

¹¹ Edgeworth (Maria), *op. cit.*, p. 1.

d'oreilles et leurs colliers pendants qui ressemblent à des étiquettes de carafes, leurs corsages à tailles longues et à longs pans d'une couleur, adaptés à de jupes maintenues toutes raides d'une autre couleur¹² ».

Les voyageuses ne donnent pas souvent leurs impressions sur les servants et sur les servantes. Marianne Baillie en donne néanmoins un bref avis alors qu'elle compare les servantes de France avec celles d'Angleterre. En effet, alors qu'une servante répond à des questions qu'on lui pose, Marianne Baillie observe que :

[...] ses manières étaient quelque chose d'assez particulier aux Français de cette classe. Une servante anglaise, qui aurait tenu ce genre de badinage aurait très probablement été une fille au caractère léger ; mais les servantes en France sont livrées à une espiègle familiarité de langage et de manières qui est amusante à observer [...]¹³.

Ces remarques sur les servantes ne vont pas plus loin que cette réflexion. Cependant, elle observe d'autres catégories de personnes et notamment alors qu'elle a dépassé Lyon et qu'elle se dirige vers les Alpes. Elle croise alors des habitants sur son chemin dont elle dit : « [...] les habitants paraissent malades : certains d'entre eux ont des *goitres* (ou des gonflements glandulaires) [...]¹⁴ ». Il semble qu'elle soit tourmentée par ces goitres puisqu'elle en reparle assez régulièrement tout au long du récit de son voyage. Elle rencontre également des campagnardes qui portent un accessoire qui retient son attention : « [...] les filles de la campagne [...] portent généralement des éventails ; nous en avons rencontré certaines avec ceux-ci, fabriqués avec du papier rose éclatant [...] et cela nous a semblé être un instrument assez incongrus entre les mains d'une villageoise¹⁵ ». Un peu plus loin au cours de son voyage dans les Alpes, elle rencontre les habitants de ces montagnes et dit d'eux : « Les manières de ces gens dans ces montagnes sauvages sont primitives au-delà de toute acceptation, et leurs morales sont si pures, leurs affections sont si chaleureuses et leurs langues si naïves et non refrénées [...]¹⁶ ».

Comme nous pouvons le constater, la palette d'observations des voyageuses concernant le peuple est très vaste. Cependant, il ne s'agit que de quelques observations que l'on rencontre parfois au fil de leurs écrits et non quelque chose de très détaillé.

¹² *Ibid.*, p. 4.

¹³ « [...] her manner was something quite peculiar [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] » Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 11-12.

¹⁴ « [...] the inhabitants look unhealthy : some of them have *goitres* (or glandular swellings) [...] », *Ibid.*, p. 102.

¹⁵ « [...] the country girls [...] generally carry fans ; we met several with them, made of bright pink paper [...] and it appeared to us rather an incongruous implement in the hands of a village belle », *Ibid.*, p. 139.

¹⁶ « The manners of the people in these wild mountains are primitive beyond all acceptation, and their morals so pure, their affections so warm, and their language so artless and unrestrained [...] », *Ibid.*, p. 156.

La paysannerie

Il n'en va pas de même en ce qui concerne la paysannerie. En effet, les paysans et les paysannes sont décrits par toutes les Anglaises et cela à de nombreuses reprises. Les descriptions faites concernent aussi bien les apparences que les attitudes.

Ces descriptions sur la paysannerie s'accompagnent parfois de comparaisons. Ainsi, Mme Miller se propose de comparer la paysannerie suisse et la paysannerie française : « Les paysannes suisses sont bien plus jolies que les Françaises, mais elles n'ont aucune distinction, leurs visages sont clairs et propres, [...] elles paraissent modestes mais lentes d'appréhension¹⁷ ». Elle dit également que les paysans (hommes et femmes) qu'elle rencontre sont : « [...] bronzés, maigres, en haillons, malheureux demi-affamés, sautillants et grimaçants [...] dans leur saleté, leur misère, et en sabots [...]»¹⁸ ». Le tableau qu'elle dresse de ses paysans qu'elle rencontre en Savoie ne semble guère réjouissant. Il n'en va pas de même lorsqu'elle se trouve dans le Piémont, elle raconte alors : « [...] les paysans du Piémont sont riches et heureux ; ils ne paient pas de *dixième*, *vingtième* ou la *taille* comme en France¹⁹ ». C'est grâce à cela que, selon elle, ils vivent mieux. Elle en donne pour preuve la description des paysannes qu'elle observe alors : « L'ornement universel de leurs femmes est un collier de cinq ou six rangées de perles d'or [...] qui leurs coûte généralement entre trois à six cents livres [...]»²⁰ ». Certaines paysannes ne peuvent s'offrir ces bijoux car elles sont plus pauvres. Elle décide de décrire la manière de se vêtir de ses paysannes moins aisées et écrit qu'elles sont « misérablement habillées, elles portent un jon de laine ou de lin avec un corset [...]»²¹ ». Mais alors qu'elle se trouve à Parme, elle remarque que les paysans y vivent correctement :

Les paysans semblent gais et non pauvres ; les femmes sont très joliment habillées, portant de petits chapeaux de paille décorés de nœuds en rubans de différentes couleurs, avec un tas de fleurs sur l'ensemble, ou une large plume noire ; et parfois couvrant le sommet du chapeau avec un morceau de fourrure délicate qui produit un effet singulier. Avec cette façon de s'habiller,

¹⁷ « The swiss paisannes are much prettier than the French, but they have no air ; their faces are fair and clean,[...] they seem modest, but slow of apprehension [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *Letters from Italy, describing the manners, customs, antiquities, paintings, etc of that country, in the years 1770 and 1771, to a friend residing in France, by an English woman*, London, 1776. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, p. 20.

¹⁸ « [...] brown, meagre, ragged, half-straved wretches, prancing and grinning [...] in their dirt, misery and sabots [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 23.

¹⁹ « [...] the peasants of Piedmont are rich and happy ; they pay *no dixiemes*, *vintiemes*, nor *taille*, as in France », *Ibid.* vol. 1, p. 160.

²⁰ « The universal ornament of their women is a necklace of five or six rows of gold beads [...] which generally cost them from three to six hundred livres [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 161.

²¹ « wretchedly closed, they wear a petticoat of woollen, or stripped linen, with a corset [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 172.

elles ont un bel air et étant généralement bien faites et élégantes ou plutôt sensibles et de contenance agréables, leur apparence est très différente de tous les paysans que j'ai vu²².

Nous constatons qu'elle donne ici une observation assez précise des paysannes qu'elle a rencontré. Il semble qu'elle a eu le temps d'observer avec beaucoup de minutie les paysannes qu'elle a croisé sur son chemin. Grâce aux explications données par Mme Miller sur les paysans au cours de son voyage, nous pouvons nous rendre compte des différences de niveau de vie probable entre les paysans en fonction de leur pays ou villes d'existence.

Mme Cradock donne un indice concernant le niveau de vie des paysans en France, car quittant Avignon pour la Provence elle remarque : « [...] les paysans, non plus sales et en haillons, mais propres et habillés convenablement [...] »²³. Marianne Baillie, elle aussi, voyage en France et approchant alors de la ville de Boulogne, elle écrit : « [...] nous avons rencontré plusieurs vieux paysans : ils portaient tous des bicornes et un bon costume, des vêtements aux couleurs tristes [...] »²⁴. Tout comme Mme Miller, Marianne Baillie observe beaucoup les paysans et n'est pas avare d'informations. Cela va même jusqu'aux sabots portés par ceux-ci. Ainsi, alors qu'elle quitte Fontainebleau, elle explique :

[...] nous avons d'abord observé les sabots (ou chaussures de bois) portés par la paysannerie ; ils sont de tailles énormes, et doivent, je pense, être très lourds et gênants pour leurs utilisateurs. Un morceau de peau de mouton, avec la partie intérieure en bois est souvent glissée entre le sabot et le pied, afin d'empêcher ce dernier d'écorcher le coup de pied²⁵.

Nous pouvons penser qu'une observation méticuleuse a permis à Mme Baillie d'observer les sabots des paysans dans leurs moindre détails. Elle observe également d'autres détails chez les paysans comme par exemple les tresses des paysannes en Suisse et elle explique d'ailleurs leur manière de procéder : « Les paysannes possèdent une ancienne et immuable coutume qui est de mélanger de grandes quantités de tresses empruntées avec les leurs, en vue de former cette incomparable tresse autour de la tête [...] »²⁶.

Ces observations minutieuses lui permettent, tout comme à Mme Miller, de faire des comparaisons entre les paysans de différents pays. Elle compare les paysannes italiennes et suisses : « Ces dernières sont fréquemment robustes, propres et d'apparences

²² « The peasants appear gay [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.* vol. 1, p. 277.

²³ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 107.

²⁴ « [...] We met several old peasants : they all wore cocked hats, and a suit of decent, *sad-coloured* clothes [...] », Baillie (Marianne), *First Impressions on a Tour Upon the Continent in the Summer of 1818, through Parts of France, Italy, Switzerland, the Borders of Germany and a Part of French Flanders*, London, Murray, 1819, p. 6.

²⁵ « [...] we first observed the sabots [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.*, p. 52-53.

²⁶ « The paysannes have an ancient and invariable custom of mixing great quantities of borrowed tresses with their own, in order to form that singular braid round the head [...] », *Ibid.*, p. 302.

fraîches, avec un visage gai ; mais adieu à la distinction, à l'expression et à la beauté !²⁷ ». Elle n'en reste pas là sur la paysannerie suisse et alors qu'elle est non loin de Berne elle indique : « Cela nous a procuré beaucoup de plaisir de dépasser une si grande étendue d'abjecte pauvreté parmi la paysannerie : ils portaient tous un air de tranquillité et de satisfaction, et nous avons trouvé, en demandant, qu'ils profitaient en général des conditions les plus confortables et indépendantes ²⁸ ».

Maria Edgeworth fait une allusion aux paysans suisses quand elle entre dans le canton de Berne : « Aussi trouve-t-on chez les paysans plus de confort, de santé, d'honnêteté, d'indépendance, d'une apparence de force propre à devoir leur faire supporter un travail pénible²⁹ ».

II. Les personnes en marge de la société

les pauvres

Les voyageuses écrivent parfois sur les pauvres qu'elles rencontrent. Mme Miller lorsqu'elle est à Gênes explique qui sont les mendiants dans cette ville : « Le nombre de pauvres est généralement de trois à cinq cents : ils sont pour la plupart étrangers, Français, Piémontais, Lombards et Milanais : car il n'y a pas beaucoup de natifs de la République dans de tels circonstances et nécessités [...] ³⁰ ». Cependant, bien que, selon elle, ces mendiants soient tous étrangers à la République de Gênes, cela n'empêche pas la République d'aider ces pauvres. Mme Miller explique donc en quoi consiste ces aides :

Ils donnent aussi une fois par an aux femmes pauvres qui en font la demande, une blouse avec un *corset* et un jupon ; aux hommes, une chemise avec un capuchon, une paire de culottes et des chaussures. A la fin de l'année, ceux qui se présentent avec les vêtements qui leurs ont été donnés, sont immédiatement de nouveau habillés ; mais les autres qui n'ont pas montré ce qu'il leur reste de cette dernière générosité, ont leur conduite rigoureusement scrutée car quelques sujets indignes, sont connus pour abuser de la bonté de cette famille, en prétendant être dans des circonstances de pauvreté [...] ³¹.

Comme nous pouvons le constater une aide est proposée aux pauvres mais la condition de ces gens est quand même vérifiée pour éviter tout abus. Elle explique que l'un des moyens

²⁷ « The latter are frequently hale, clean, and fresh-looking, with cheerful open countenances ; but adieu to grace, to expression, to beauty ! », *Ibid.*, p. 225.

²⁸ « It gave us pleasure to pass through [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.*, p. 295.

²⁹ Edgeworth (Maria), *op. cit.*, p. 162-163.

³⁰ « The number of poor is generally from three to five hundred [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 217.

³¹ « They also give once a year, to poor women [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.* vol. 1, p. 217.

pour s'assurer que les personnes qui sont pauvres le sont réellement est le suivant : « [...] toutes les précautions possibles sont utilisées afin de prévenir ces tromperies, ainsi un certificat du *curé* de la paroisse est généralement demandée, afin de vérifier la vérité au sujet de la pauvreté [...]»³² ».

La pauvreté est également présente en France et Mme Piozzi exprime sa pensée sur ce sujet : « Les Français semblent vraiment une race de paresseux ; et la pauvreté, peut-être pour cette raison, fraie son chemin à travers eux [...]»³³ ».

Les pauvres ainsi que la pauvreté ne sont pourtant pas toujours décrits de manière globale. En effet, même si les voyageuses anglaises étudiées racontent ce qu'elles observent de manière générale sur les pauvres, certaines retracent des événements plus précis auxquels elles ont assisté. Ainsi, Miss Berry écrit en 1834 sur un fait dont elle a été le témoin. Elle se trouve alors non loin du château de Fontainebleau où elle est alors reçue. Elle ne s'y promène pas seule, en effet elle fait partie d'un cortège dans lequel sont notamment présents le roi et la reine. C'est alors que survient cet incident :

Un petit garçon en grand deuil sortit de la foule et présenta une pétition à la reine. Derrière lui était sa mère, tout en noir aussi, cherchant à s'avancer, mais elle se couvrit la figure de ses mains et s'affaissa au milieu de ceux qui l'entouraient. La reine était déjà passée et ne la voyait pas³⁴.

Mary Berry indique ensuite que voyant cette scène et touchée par celle-ci, elle partit prévenir quelqu'un pour lui expliquer la situation. Elle raconte ensuite l'histoire de cette dame et de son fils : « Son mari était mort depuis peu ; elle avait été privée d'un petit secours sur lequel elle comptait, et se trouvait sans ressources [...] M. de Montalivet, ministre de la liste civile, nous rejoignit et lui dit qu'il n'était pas possible de lui donner ce qu'elle demandait, mais qu'on ferait autre chose pour elle³⁵ ». Elle ne donne pas davantage de détails car elle dit être soulagée par ces bonnes paroles qui lui permettent de passer à la suite des réjouissances que promet sa soirée. Nous ne savons donc pas si cette promesse faite par le ministre fut tenue mais le simple fait de l'avoir promis semble rassurer Miss Berry. Cette même année, elle évoque également un fait qui concerne la pauvreté. En effet,

³² « [...] all possible caution is used to prevent imposition, as a certificate of the *curée* of the parish is generally required, in order to ascertain the truth in regard to their poverty [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 217.

³³ « The French do seem indeed an idle race ; and poverty, perhaps for that reason, forces her way among them [...] », Piozzi (Hester Lynch), *Observations and Reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany*, Dublin, 1789. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 39.

³⁴ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 301-302.

³⁵ *Ibid.*, p. 302.

elle visite l'hôpital des enfants trouvés. Elle en profite pour expliquer le coût de cet hôpital ainsi que son avis sur celui-ci :

La dépense se monte en tout [...] à un million huit cent mille francs, soit à peu près soixante-dix mille livres sterling par an. Elle est supportée, en partie, par des fonds légués à l'hôpital, et le reste est soldé par les droits d'octroi de la ville de Paris. Plusieurs des meilleurs esprits d'ici sont d'avis que cet hôpital présente à peu près les mêmes inconvénients que nos lois sur les pauvres dans l'ancienne administration, et que, le système encourage à la fois le vice et la paresse, car un grand nombre d'enfants sont certainement des enfants légitimes dont les parents s'évitent, de cette façon, la peine de les élever eux-mêmes. Et, d'autre part, on procure aux femmes de la petite bourgeoisie, aussi bien qu'à celles du peuple, un moyen de dissimuler leur inconduite³⁶.

Ce n'est pas le seul hôpital qu'elle visite puisque le lendemain elle se rend à l'Hôtel-Dieu. Là aussi elle en profite pour expliquer le fonctionnement de celui-ci :

Environ neuf mille malades ; deux salles, toujours réservées aux victimes d'accidents, et une pour les femmes en couches. Mais celles-ci n'y peuvent rester que si elle accouchent dans les vingt-quatre heures qui suivent leur admission. Chaque salle contient environ soixante-dix lits. Tous en fer avec des rideaux de calicot blanc [...]. Les salles sont larges, propres et bien aérées. Les décès y sont en moyenne [...] de un à sept par jour en temps ordinaire³⁷.

Les descriptions faites par Miss Berry permettent d'avoir une vue assez générale de ces deux hôpitaux en 1834 ainsi que la vision qu'elle et les gens de son rang en ont.

Ces descriptions au sujet des pauvres bien que concernant la pauvreté d'une manière générale permettent de connaître ce que les voyageuses ont pu observer durant leurs différents voyages mais aussi, dans la plupart des cas, de connaître par ce biais un peu plus leur manière de penser au sujet des pauvres et de la manière dont ceux-ci sont traités.

Les mendiants

Les mendiants sont une autre catégorie de personnes que les Anglaises mentionnent dans leurs écrits. Elles en parlent très souvent car elles les rencontrent souvent également. Parfois, le contact répétitif avec ces personnes semble quelque peu les agacer.

Commençons par Hester Piozzi qui ne manque pas de faire partager cet agacement. Alors qu'elle est en Italie et qu'elle rencontre une nouvelle fois des mendiants sur sa route, elle ne peut s'empêcher de s'en offusquer : « Le nombre de mendiants m'a choqué [...] et

³⁶ *Ibid.*, p. 306.

³⁷ *Ibid.*, p. 306-307.

leurs prosternations alors qu'ils s'agenouillent et embrassent le sol devant vous, est plus calculé à produire du dégoût des voyageurs britanniques que de la compassion³⁸ ». Elle n'est pas la seule à s'en plaindre puisqu'alors qu'elle ne se trouve même plus en Italie mais quelque part entre Dresde et Berlin, elle écrit : « Je ne vois pas de mendiants ici et ne sent pas de pluie, mais j'entends de lourdes plaintes à propos des deux³⁹ ».

Sans s'en plaindre d'une façon bien marquée, Miss Berry ne semblent pas plus les apprécier et alors qu'elle fait route en France, elle s'exprime : « Flexcourt et Picquigny sont de misérables villages dans l'ancien genre, remplis de mendiants ». Cette vision ne semble pas non plus l'enchanter. Madame Cradock explique les contraintes liées à la rencontre de mendiants : « Nous n'eûmes pas plutôt mis le pied sur la terre ferme, que nous fûmes assiégés par une foule de mendiants à moitié nus, s'emparant de nos bagages et se les disputant⁴⁰ ». Elle vient alors de voyager par bateau sur le Rhône et d'accoster à Avignon en novembre 1784. Elle explique par la suite alors qu'elle visite la ville d'Avignon que : « Les mendiants fourmillent ici ; jamais ils ne sont contents de ce qu'on leur donne, et se montrent quelquefois d'une telle impudence qu'ils n'hésitent pas à vous tirer par le bras jusqu'à ce que vous leur ayez fait l'aumône⁴¹ ». Elle poursuit ensuite son voyage vers Aix et elle en profite pour faire une petite comparaison entre les mendiants qu'elle rencontre à Aix et ceux qu'elle a rencontré quelque temps plus tôt à Avignon :

A Aix, les mendiants sont aussi nombreux qu'à Avignon. Ils entraient avec nous dans les églises, nous suivaient quand nous en sortions et rendaient nos promenades très ennuyeuses⁴².

Comme nous pouvons le constater, Mme Cradock se plaint également des mendiants : de leur nombre et de leur insistance. Elle décrit également une scène qui se produit alors qu'elle sort d'une église en 1785 : « [...] en sortant, nous fûmes assaillis par une troupe de mendiants, tous plus déguenillés les uns que les autres⁴³ ». Les mots employés sont forts ainsi que l'est son agacement envers ceux-ci.

Marianne Baillie raconte, elle aussi, les rencontres qu'elle a fait avec les mendiants alors qu'elle se trouve en France en 1818 : « Le grouillement de mendiants qui

³⁸ « The number of beggars offended me [...] and their prostrations as they kneel and kiss the ground before you, are more calculated to procure disgust from British travellers, than compassion », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 2, p. 158.

³⁹ « I see no beggars here, and feel no rain, but hear heavy complaints of both », *Ibid.* vol. 2, p. 343.

⁴⁰ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 104.

⁴¹ *Ibid.*, p. 106.

⁴² *Ibid.*, p. 109-110.

⁴³ *Ibid.*, p. 142.

nous a assailli dans toutes les villes, dans cette partie du pays, était absolument ennuyant [...]»⁴⁴ ». Elle n'en rencontre évidemment pas qu'en France mais également en Italie. Elle en profite pour expliquer comment a réagi une mendicante alors qu'elle ne voulait pas lui faire l'aumône: « Refusant de se soumettre ici aux importunités d'une vieille mendicante italienne, elle nous a déversé un quart de volume de diverses malédictions [...]»⁴⁵ ». Cependant, quelques temps plus tard alors que son voyage l'emmène en Suisse, elle compare les mendiants des pays qu'elle a visité avec ceux qu'elle rencontre en Suisse : « Nous n'avons pas été ennuyé ici, comme en Italie et en France, par les vociférations des mendiants ; ils ont très peu fait d'apparitions, et même quand ils en faisaient, ils étaient modestes et timides»⁴⁶ ». Il semble donc que les mendiants suisses étaient moins désagréables que les autres. Il semble également qu'elle ait proposé une hiérarchie des mendiants et de leur comportements. Prévenant ainsi ses lecteurs qu'ils seraient sans doute moins embêtés par les mendiants en Suisse qu'ailleurs en Europe de l'ouest continentale. D'ailleurs, de retour en France après avoir visité la Suisse et se trouvant plus exactement à Châlons-sur-Marne, elle écrit sur les mendiants qu'elle croise : « Des troupes de mendiants courent maintenant après nous, intrépides, audacieux, et sales à l'extrême ; tous nos sentiments charitables se sont figés en un instant»⁴⁷ ». Elle semble se sentir harcelée par ces mendiants, de plus il s'agit ici d'enfants. Mais alors qu'elle est sur le chemin du retour vers l'Angleterre, elle croise de nouveau des mendiants : « Nous étions à présent en Picardie qui, nous l'avons compris, était plus infestée de mendiants que dans la plupart des autres provinces »⁴⁸ ».

Ce n'est pourtant pas la seule voyageuse à faire des comparaisons entre les mendiants. En effet, Hester Piozzi, alors qu'elle se trouve à Lucques explique : « Cette ville semble être sous une réglementation admirable ; ici il y a même moins de mendiants qu'à Florence [...]»⁴⁹ ». Mais celle-ci alors qu'elle est à Venise ne peut s'empêcher de ressentir un certain malaise face aux mendiants : « [...] on ne peut obtenir ni de paix, ni de plaisir des

⁴⁴ « The swarms of beggars which assailed us at every town, in this part of the country, were positively quite annoying [...] », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 68.

⁴⁵ « Refusing to comply with the importunities of an old Italian beggar woman here, she poured forth a volume of various maledictions upon us [...] », *Ibid.*, p. 171.

⁴⁶ « We were not annoyed here, as in Italy and France, by the clamours of beggars ; they very rarely made their appearance, and even when they did, were modest and diffident », *Ibid.*, p. 295.

⁴⁷ « Troops of beggar children now ran after us, bold, audacious, and filthy in the extreme ; all our charitable feelings froze in a moment », *Ibid.*, p. 340.

⁴⁸ « We were now in Picardy, which we understood was more infested with beggars than most other provinces », *Ibid.*, p. 357.

⁴⁹ « This city seems really under admirable regulations ; here are fewer beggars than even at Florence [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 347.

mendiants ; nombreux au-delà de toute crédibilité, impertinents et désinvoltes, et étranges dans leurs manières, et exposant de si nombreuses claudications et d'horribles difformités dans leurs silhouettes, que je pouvais parfois difficilement en croire mes yeux [...] ⁵⁰ ». Elle semble, elle aussi, importunée par ceux-ci et semble quelque peu mal à l'aise également.

Nous pouvons constater que les mendiants sont souvent évoqués au cours des récits faits par les voyageuses. Elles en font souvent référence sans beaucoup de compassion mais plutôt avec un net agacement et parfois une sorte de dégoût. Elles établissent également un comparatif entre les mendiants des différents pays.

III. Les prisonniers

Bien que le but de leurs voyages ne soit pas de rencontrer des prisonniers. Il arrive parfois que les Anglaises rencontrent des détenus. L'événement est assez important pour qu'elles en fassent référence dans leurs textes.

Madame Miller a l'occasion de croiser des galériens au cours de son voyage et ce alors qu'elle est à Gênes. Elle explique ce qu'elle pense de ceux-ci:

[...] je possède l'idée que j'avais acquise en Angleterre, que la situation misérable des galériens était exagérée, peut-être par ma propre imagination formant une idée trop puissante d'après ce que j'avais lu ou entendu. A ces galériens, qui étaient initialement des gens pauvres et travailleurs, la vie d'un galérien peut être considéré, à certains égards, comme un malheur [...] la perte de leur liberté n'est pour eux que comparative ; le confinement à une chaîne de dix yards de longueur [...] ⁵¹.

Elle en profite également pour exposer ce que Gênes fait pour eux : « L'État permet fréquemment aux galériens de travailler dans n'importe quel bâtiment, etc. privé ou public ; ils reçoivent dix sols par jour pour leur travail, en dehors d'une petite allocation mensuelle de tabac de la part de la République ⁵² ». Au sujet des galériens, elle raconte une de ses rencontres avec certains d'entre eux. Elle explique qu'ils ont demandé de l'argent et que « Nous avons répondu à la demande, pour se débarrasser de leurs vociférations [...] ⁵³ ». Mme Miller n'est pas la seule à écrire sur ce sujet, en effet Mme Cradock y fait également référence. En Août 1785, elle se trouve à Rochefort et visite un chantier naval dans lequel travaillent notamment des galériens. Elle a l'occasion de croiser leurs chemins et décrit

⁵⁰ « [...] no peace, no enjoyment [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.* vol. 1, p. 203.

⁵¹ « [...] I own the idea I had acquired in England [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 222.

⁵² « The state frequently permits the galley-slaves to work at any building, etc. private or public ; they have ten sols per day for their labour, besides a small monthly allowance of tobacco from the Republic », *Ibid.* vol. 1, p. 222.

⁵³ « we replied with the request, to get rid of their clamour [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 218.

avec précision cette vision : « [...] nous les vîmes s'avancer par compagnies de cinquante enchaînés deux à deux par la jambe et conduits par des soldats ». Elle explique également ce qu'elle ressentit alors et la façon dont ceux-ci vivaient :

Le cliquetis de leurs chaînes me fit frissonner de pitié, mais leur vue me rassura un peu, car ils semblaient moins malheureux que je ne me l'étais imaginé. On donne à chaque homme une pinte de vin par jour, et leur nourriture est suffisante ; ils couchent deux à deux sur une paillasse, car on ne les déchaîne jamais, excepté en cas de maladie. On les loge dans un établissement à part ; à ceux qui se conduisent bien, le Gouverneur permet de travailler dans des ateliers destinés aux différents corps de métiers ; ils peuvent même aller, accompagnés d'un gardien, vendre leurs travaux en ville. Leur gain est pour eux [...]. Chaque galérien coûte au Roi, de nourriture et d'entretien, de 4 à 14 sous par jour⁵⁴.

Elle semble s'être bien informée à leurs sujets sur leurs conditions de vie à Rochefort. De plus, elle explique aussi la manière dont sont vêtus les galériens. En effet, il existe plusieurs couleurs de vêtements pour les distinguer entre eux : « Les différentes couleurs de vêtements (une large veste et un pantalon) désignent la nature des différents crimes ; les voleurs sont en rouge, les faussaires en vert, les déserteurs en brun⁵⁵ ». De plus, une autre pièce de vêtement les distingue : « Ceux condamnés à perpétuité portent un bonnet de la même couleur que leurs habits ; ceux à terme ont un bonnet blanc⁵⁶ ». Elle en profite également pour exprimer sa pensée à leur sujet et aussi pour donner de plus amples explications :

Par leur travail, on rend encore ces misérables utiles à la société. On les surveille très étroitement, le désir d'être libre poussant plusieurs à chercher à s'évader ; mais, pour empêcher toute corruption de la part des gardiens, ceux-ci sont condamnés eux-mêmes aux travaux forcés à perpétuité s'ils laissent évader un prisonnier⁵⁷.

Nous pouvons constater que, Mme Cradock semble très intéressée par la vie des galériens qu'elle a l'occasion de croiser à Rochefort. Bien qu'elle semble ressentir une certaine compassion à leurs égards, elle n'en oublie cependant pas leurs crimes. Ainsi, toujours à Rochefort, elle a de nouveau l'occasion de croiser quelques galériens et elle explique :

Pendant notre déjeuner, deux galériens, sous la garde de soldats, vinrent nous offrir du coton à tricoter. Nous en achetâmes par pitié pour ces malheureux⁵⁸.

Ce sont ici toutes les mentions qui sont faites au sujet des galériens dans les récits des voyageuses. Cependant, elles croisent d'autres types de prisonniers et en donnent quelques

⁵⁴ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 229.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 229.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 229.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 229-230.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 231.

exemples. Ainsi, Mme Cradock en juin 1784 se trouve à Paris et assiste à la procession de Saint-Sulpice, à cette occasion elle observe des prisonniers dans le cortège et elle explique leur présence :

Il est d'usage, ce jour-là, de mettre en liberté un certain nombre de prisonniers condamnés pour dettes. Ceux-ci suivent la procession recouverts d'une grande étoffe de drap grossier pendant jusqu'à terre, et qu'ils ramènent sur la tête de façon à ne laisser voir que les yeux. On la leur donne après, avec leur part d'argent recueillie pour eux le long du chemin, et j'ai pu constater qu'on leur faisait largement l'aumône⁵⁹.

Elle explique ensuite qu'elle croise une seconde procession de la paroisse Saint-André-des-Arcs. Celle-ci lui donne également l'occasion de croiser quelques prisonniers mais elle ne s'attarde pas, ni à les décrire, ni à expliquer leur présence.

Marianne Baillie évoque également une conversation qu'elle entretient avec un Anglais alors qu'elle se trouve à Berne. Celui-ci vit sur le continent depuis quelque temps et semble visiter des prisons. Il explique à Mme Baillie par exemple qu'« [...] à ce jour, les prisons de Turin étaient une honte pour l'humanité ; étant les plus horribles donjons que l'imagination peut se représenter⁶⁰ ». Elle a également l'occasion d'observer par elle-même des prisonniers qu'elle croise à Berne et elle en propose une description :

Nous avons vu quelques groupes de condamnés à Berne, qui portaient, un collier de fer et étaient enchaînés par les jambes à une légère petite charrette, avec laquelle [...] ils conduisent quotidiennement à travers la ville, pour collecter et emporter la saleté des rues. Les prisonniers des deux sexes sont aussi employés pour balayer les carrefours, les chaussées, &c. et sont habillés avec un uniforme particulier, leur travail étant proportionné au degré de leur culpabilité. Tous les criminels du pays, qui ne sont pas condamnés à mort, sont envoyés à Berne, et sont utilisés dans des missions similaires⁶¹.

Par la description précise qu'elle donne, il semble qu'elle se soit assez intéressée au sujet pour en donner le plus de détails possibles.

Ces descriptions de la vie des prisonniers et de leur travaux nous les retrouvons également dans les écrits d'Hester Piozzi. Elle voyage alors en Italie et plus précisément à Milan lorsqu'elle évoque plus en détails le sujet des prisonniers. Elle révèle donc que :

L'archiduc en attendant ne pend personne ; mais dispose ses prisonniers pour travailler sur les routes, bâtiments publics, &c. où ils travaillent avec leurs chaînes ; et où étrange à dire ! Ils

⁵⁹ *Ibid.*, p. 48.

⁶⁰ « [...] the prisons of Turin at this day, were a disgrace to humanity, being the most horrible dungeons that the imagination can picture », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 301.

⁶¹ « We saw several groups of the convicts at Berne [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.*, p. 301.

insultent souvent les passants qui refusent leurs aumônes quand ils les demandent alors qu'ils passent ; et encore plus étrange ! Ils ne sont pas punis pour cela quand ils le font⁶².

Nous pouvons constater grâce à ces explications que les prisonniers sont ici aussi utilisés pour différents travaux. Il est intéressant de noter, d'après ce qu'en dit Mme Piozzi, que leur incivilité n'est pas toujours réprimandée. Elle parle également, alors qu'elle se trouve à Loreto en Italie, de la criminalité de cette ville et expose : « Les gens sont si calmes et inoffensifs ici, qu'il n'y a presque pas de vols ou de meurtres, ou d'autres mêmes plus petites infractions à la loi ne sont jamais commises parmi eux⁶³ ».

Il semble intéressant de noter que les voyageuses ne font pas l'impasse sur les prisonniers. Même si le sujet ne leur est pas toujours agréable certaines s'y intéressent et apprennent beaucoup de choses à leurs sujets. Cependant, il est à noter que Miss Berry et Maria Edgeworth n'en font pas réellement mention. Celles qui en parlent n'éprouvent pas toujours de l'empathie pour eux mais cela ne les empêchent pas de s'y intéresser. Il semble cependant, à travers les écrits qu'elles ont laissé, qu'elles aient plus d'empathie pour les prisonniers que pour les mendiants qui les agacent considérablement. De plus, certaines ressentent de la pitié en voyant par exemple des galériens enchaînés entre eux et leur faisait l'aumône ce qui n'est pas toujours le cas envers les mendiants.

IV. Les différents types de métiers participant aux voyages

Les tenanciers et leurs hôtels

Les Anglaises résident tout au long de leurs voyages dans différents hôtels. En ce qui concerne le bâtiment en lui-même, certains leur plaisent plus que d'autres. Il en va de même pour les tenanciers de ces hôtels. Ainsi, elles font souvent mentions dans leurs écrits des hôtels et des gens qui y travaillent.

Toutes écrivent à ce sujet, Anna Riggs Miller explique ce qu'elle attend d'un hôtelier et ce qu'elle trouve souvent chez eux en France : « Je pense que la politesse des hôteliers est essentielle à la santé des voyageurs, car combien pressent les nerfs et les esprits de chacun, et ont leur sang échauffé, quand en arrivant peut-être tard dans un hôtel

⁶² « The Arch-duke meantime hangs nobody at all [Pour le texte complet, voir l'annexe1] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 120.

⁶³ « So quiet and inoffensive are the folks here, that scarcely any robberies or murders, or any but very petty infringements of the law, are ever committed among them », *Ibid.* vol. 2, p. 159.

français vous êtes presque moralement certain de recevoir une réponse insolente à n'importe quelle question [...]»⁶⁴ ». Nous pouvons constater que le comportement des tenanciers d'hôtel français ne semble pas plaire à Mme Miller. Daniel Roche explique : « [...] on attend de l'hôte, de son personnel comme des hôtes privés, une capacité civile à bâtir les éléments instructifs et polis qui font l'essence des sociabilités mobiles⁶⁵ ».

Concernant les hôtels en Italie elle raconte que : « Pas une femme à voir dans un hôtel italien⁶⁶ ». Il en découle donc une certaine pratique dans ces hôtels : « Il y a quelque chose de très choquant à être servie entièrement par des hommes, jusqu'à ce que les habitudes et la nécessité vous réconcilient en quelque sorte avec cette pratique⁶⁷ ». Il semble donc que ce soit les hommes qui aient servi Mme Miller le plus souvent dans les hôtels où elle a résidé ce qui la choque au début mais elle semble finalement s'y adapter quelque peu. Ce n'est là qu'un petit désagrément en comparaison à d'autres auxquels elle doit faire face alors qu'elle voyage en Italie. En effet, elle mentionne une autre contrariété : « Quel pays odieux, où si vous ne concluez pas une entente préalable, vous êtes à la merci de l'hôtelier, qui vous charge déraisonnablement [...]»⁶⁸ ». Cela semble une pratique assez courante car d'autres voyageuses s'en plaignent également. Il semble d'ailleurs que Mme Miller ait eu recours à l'aide d'un homme de loi à ce sujet et ce qu'elle obtient comme réponse de sa part ne lui a certainement pas convenu car elle explique la situation dans son récit : « [...] si vous vous plaigniez à un magistrat, au lieu d'un redressement, vous bénéficiez probablement à l'avenir du conseil suivant que l'homme de loi vous prodiguera, et gratuitement ; « N'ayez jamais confiance en un hôtelier, mais faites vos affaires *au préalable* »⁶⁹ ». Ainsi, celui-ci lui préconise de s'arranger avec les tenanciers d'hôtels à l'avance concernant la pratique des prix avant de prendre une chambre chez eux pour éviter les mauvaises surprises. Daniel Roche explique que : « Hors des grandes villes, loin des axes routiers, l'occasion fait le larron [...] les aubergistes rançonnent les voyageurs captifs⁷⁰ ».

⁶⁴ « I think civility in inn-keepers [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 28.

⁶⁵ Roche (Daniel), *Les circulations dans l'Europe moderne : XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard-Pluriel, 2011, p. 554.

⁶⁶ « Not a female to be seen in an Italian inn », *op. cit.* vol. 1, p. 174-175.

⁶⁷ « There is something very shoking in being served entirely by men, till custom and necessity reconciles you in some measure to it », *Ibid.* vol. 1, p. 174.

⁶⁸ « What an odious country, where if you do not make the agreement beforehand, you are at the mercy of the inn-keeper, who charges unconscionably [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 257.

⁶⁹ « [...] if you complain to a magistrate, instead of redress, you will probably be benefited in future by fallowing the advice the man of law will lavish upon you, and *all gratis* ; " *Never to trust an inn-keepr again, but to make your bargain beforehand* " », *Ibid.* vol. 1, p. 257.

⁷⁰ Roche (Daniel), *op. cit.*, p. 560.

Mais les voyageuses proposent également des descriptions précises sur la manière dont sont tenus leurs hôtels et sur le coût des suppléments : « Nous sommes tolérablement logés, biens servis, et très raisonnablement ; quatre paols par tête seulement pour chaque repas, les biens comestibles bons et bien disposés ; un paol par jour pour chaque feu et pas de charge pour nos lits ou nos chambres⁷¹ ». Comme les voyageuses donnent par la même occasion le nom de l'hôtel où elle réside cela permet à leurs lecteurs d'avoir plus d'informations sur les bons et les mauvais hôtels d'une ville. Cela donne également une idée des services que l'on peut y recevoir, de l'amabilité des tenanciers, des prix payés, etc. Cet autre exemple donné par Mme Miller le prouve : « Nous sommes arrivés ici en parfaite santé, admirablement bien logés à Vanini, où vous trouvez la vraie propreté, élégance et civilité anglaise⁷² ». Cette phrase semble être une très bonne annonce pour cet hôtel qui permet à ses lecteurs d'y aller sans crainte et d'y retrouver des manières de faire très anglaises. C'est pourquoi elle fait l'éloge de la tenancière de cet hôtel ainsi que des autres membres de la famille qui y travaille :

Les Anglais connaissons une grande perte lorsque Mme Vanini quittera cette vie [...] sa belle-fille peut imiter l'exemple qu'elle lui a donné : son fils se comporte bien également à son poste, mais c'est particulièrement agréable pour les voyageuses de trouver une hôtesse du cachet de Mme Vanini, qui comprend parfaitement son travail, est juste dans ses transactions, respectueuse dans son comportement, amicale sans aucune familiarité et a l'art de rendre son hôtel semblable à la maison de chacun [...] En résumé, je vous dis que je suis charmée par cette vieille Anglaise et je suis désolée qu'il ne soit pas en mon pouvoir de prolonger mon séjour à Florence [...] ⁷³.

Le fait que cette dame soit une Anglaise peut, sans doute, avoir une certaine influence sur l'engouement dont fait preuve Mme Miller envers cet hôtel ainsi qu'envers sa propriétaire. Elle y fait de nouveau référence lors de son voyage retour dans le deuxième volume de son journal : « Si vous devez rencontrer quelqu'un qui va à Florence, n'oubliez pas de leur recommander Vanini⁷⁴ ». Cependant, concernant les autres hôtels et auberges d'Italie, elle écrit : « J'ai si souvent mentionné que les hôtels sur les routes en Italie sont les pires du monde que je suis fatiguée de répéter la même chose [...] ⁷⁵ ».

⁷¹ « We are tolerably lodged, well served, and very reasonably ; four paols a head only for each repast, the eatables good, and well dressed ; one paol a day for each fire, and no charge for our beds or rooms », *Ibid.* vol. 1, p. 304.

⁷² « We are arrived here in perfect health, admirably well lodged at Vanini's, where you find true English cleanliness, elegance, and civility », *Ibid.* vol. 1, p. 376.

⁷³ « The English will have a real loss [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.* vol. 1, p. 376.

⁷⁴ « If you should meet with any body going to Florence, do not forget to recommend the Vaninis », *Ibid.* vol. 2, p. 19.

⁷⁵ « I have so often mentioned the inns on the roads in Italy to be the worst in the world, that I am tired of repeating the samed thing [...] », *Ibid.* vol. 2, p. 37.

Miss Berry n'hésite pas, elle aussi, à préciser son lieu de résidence alors qu'elle est à Paris en 1790 : « Nous sommes entrés à Paris et descendus à l'hôtel d'Orléans, rue des Petits-Augustins⁷⁶ ».

Hester Piozzi donne quelques réflexions au sujet des hôtels dans lesquels elle séjourne. Alors en Italie, elle écrit sur son hôtel : « Notre hôtel est excellent, en ce qui me concerne [...] »⁷⁷, dans une autre ville en Italie elle dit des tenanciers : « Les tenanciers sont honnêtes mais inflexibles [...] »⁷⁸. Mme Cradock, qui alors qu'elle se trouve à Montpellier en mars 1785, donne elle aussi son avis sur un hôtel dans lequel elle a résidé : « [...] l'exagération de la note qu'on nous força à payer, et la grossièreté de la maîtresse de l'hôtel en réponse à nos observations, ne me firent pas regretter mon départ de cet hôtel du « Louvre »⁷⁹ ». Il est intéressant de noter qu'elle n'hésite pas à nommer un hôtel en particulier et à ne pas le recommander. Cependant, elle n'écrit pas que sur ses mécontentements, elle décrit certaines coutumes qui lui paraissent singulières comme lorsqu'elle est à Béziers en mai 1785 : « J'ai remarqué avec surprise que, dans cet hôtel, toutes les servantes sont nu-pieds ; la maîtresse du logis seule est chaussée : c'est parait-il, la coutume du pays⁸⁰ ».

Marianne Baillie décrit elle aussi certains hôtels par lesquels elle a l'occasion de passer : « [...] nous avons conduit jusqu'à l'hôtel de l'Europe, où nous avons rencontré l'hébergement le plus confortable, et nous avons été satisfaits par la jeune hôtesse [...] et par ses manières de nous recevoir aimables et vives⁸¹ ». Elle décrit ensuite comment est composée la pièce dans lequel elle prend son repas : « La salle dans laquelle nous avons pris notre petit-déjeuner (communément avec la plupart des appartements français qui ne sont pas pavés avec des briques) a un joli plancher en chêne, ciré et frotté à sec jusqu'à ce qu'il soit presque aussi poli qu'une table à manger [...] »⁸². Elle poursuit ensuite la description de tout ce qu'elle a l'occasion d'observer dans cette pièce et en conclut par : « [...] Je considère que les Français possèdent dans ces sortes de décorations beaucoup

⁷⁶ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 21.

⁷⁷ « Our inn here is an excellent one, as far as I am concerned [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 353.

⁷⁸ « The inn-keepers are honest, but inflexible [...] », *Ibid.* vol. 2, p. 283.

⁷⁹ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 137.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 167.

⁸¹ « [...] we drove to l'Hotel de l'Europe, where we met with most comfortable accomodation, and were pleased by the young hostess [...] and by her civil, lively manner of receiving us », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 15.

⁸² « The room in which we breakfasted had (in common whith most of the French apartments, which are not paved with brick), a handsome oak floor, waxed and dry rubbed till it was nearly as highly polished as a dining-table [...] », *Ibid.*, p. 16.

plus de goût que nous-mêmes⁸³ ». Ces descriptions permettent d'avoir une vision d'ensemble de l'endroit dans lequel Mme Baillie évolue et permet à ses lecteurs de mieux connaître cet hôtel s'ils souhaitent y descendre. Elle en fait de même lorsqu'elle se trouve dans un hôtel de Berne. Elle le décrit avec beaucoup de détails, elle trouve cet hôtel propre et pour appuyer ses dires elle n'oublie pas de préciser qu'elle a rencontré « une petite armée de lavandière [...] réunie (appartenant je crois à l'établissement) entretenant le processus de purification avec grande activité [...] et avec de l'eau chaude, ce qui est une chose inhabituelle sur le continent⁸⁴ ». Elle énonce également des comparaisons entre les auberges des pays qu'elle visite :

Nous avons souvent rencontré de meilleurs logements (parce que la propreté a été scrupuleusement poursuivie) dans des hôtels inférieurs de Suisse que dans les plus superbes hôtels de Paris, Turin, Milan, &c. Je suis désolée d'être obligée cependant d'exclure ceux de Genève qui, selon les habitants eux-mêmes, sont tous très sales⁸⁵.

Comme nous pouvons le constater, elle donne ici un constat général des hôtels dans lesquels elle a pu résider. Elle ne propose pas seulement des comparaisons entre différents pays mais également des comparaisons en fonction de la religion pratiquée dans la région où elle se trouve. Selon elle, la religion que les tenanciers pratiquent influe sur la tenue et sur la propreté des hôtels : « Nous étions maintenant dans un canton catholique, et la différence de nos hébergements à l'hôtel (*la couronne*) par rapport à ceux que nous avons expérimenté sous les gouvernements protestants était très visible, une fois de plus la saleté, sous diverses formes, a fait son importune apparition⁸⁶ ».

Mais Marianne Baillie rapporte également un autre fait qui lui est très désagréable alors qu'elle voyage. En effet, selon elle, les tenanciers d'hôtels ont une attitude différente selon les pays de provenance des voyageurs. Elle s'explique à ce sujet et prend pour exemple une auberge dans laquelle elle réside pendant son séjour en France :

Nous n'étions pas disposés à nous quereller avec *la poste* pour dire que c'était une vraie auberge de campagne : l'hôte n'a pas été gâté par trop de voyageurs anglais, ces *milords anglais*, dont chaque *aubergiste* croit qu'il a le droit de prendre avantage sur leurs richesses proverbiales, et qui en conséquence rend les voyageurs d'autres nations plus humbles prêt a

⁸³ « [...] I consider the French in these sort of decorations to possess far better taste than ourselves », *Ibid.*, p. 16.

⁸⁴ « little army of washerwomen [...] assembled (belonging, I believe, to the establishment), carrying on the process of purification with great activity [...] and with hot water, which is an unusual thing upon the continent », *Ibid.*, p. 297.

⁸⁵ « We have frequently [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.*, p. 297-298.

⁸⁶ « We were now in a catholic canton [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.*, p. 312-313.

exercer leurs vrais noms. Nous avons été pris pour des Allemands et avons trouvé en conséquence notre note raisonnable et modérée⁸⁷.

Elle profite de ce séjour dans cet hôtel pour dire que : « La *maitresse de maison* avait un bon cœur et était une petite *bourgeoise* naturelle [...]»⁸⁸ » et elle en profite également pour détailler le coût de son séjour : « Le montant de nos frais [...] il serait peut-être intéressant de le mentionner : pour le souper (qui était bon), le lit, les appartements, le vin, les fruits, la limonade, et le petit-déjeuner le matin suivant, nous, trois personnes, n'avons pas payé plus que douze shillings anglais⁸⁹ ».

Comme nous pouvons l'observer grâce aux différents témoignages laissés par les voyageuses, les hôtels ainsi que leurs tenanciers occupent une grande place dans leurs préoccupations. Il n'est pas toujours aisé pour elles de savoir à l'avance si leur hôtel répond à leur niveau d'exigence et de propreté. De plus, Il semble important de convenir et de fixer le prix du séjour avant de s'y installer car ceux-ci semblent varier notamment, si l'on en croit leurs réprimandes, en fonction de la nationalité de l'occupant. Il ne s'agit pas dans leurs écrits de détailler les tenanciers d'hôtel sur leur apparence physique mais plutôt sur leurs manières d'être avec les voyageurs ainsi que sur leur moralité.

Les cochers et leurs chevaux

Il en va de même pour les postillons que pour les tenanciers d'hôtels c'est-à-dire que les voyageuses les côtoient quasi quotidiennement. Elles en parlent donc parfois dans leurs journaux.

Ainsi, Mme Cradock se plaint des cochers de Paris et explique la situation :

[...] je voulus, pour retourner chez moi, prendre une voiture, mais, jeudi étant un jour de congé, il ne fallait pas songer à une remise. Il y avait trois fiacres sur la place ; pourtant, telle est la nature des gens du peuple, à Paris, que j'eus beau offrir trois fois le prix du tarif ordinaire, tous refusèrent de me conduire, répondant qu'ils avaient, ce jour-là, de quoi souper et boire et que rien ne les forcerait à bouger⁹⁰.

Ce n'est pas la seule fois où elle se plaint des cochers et pas seulement à l'encontre de ceux de Paris. En mars 1785, alors qu'elle se trouve en province, elle écrit : « Les chevaux

⁸⁷ « We were not disposed to quarrel [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.*, p. 326.

⁸⁸ « The *maitresse de maison* was a kind-hearted, natural little *bourgeoise* [...] », *Ibid.*, p. 326.

⁸⁹ « The amount of our charges [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.*, p. 327.

⁹⁰ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 30.

devaient être prêts à six heures ; mais comme d'habitude en France, on nous fit attendre deux heures⁹¹ ».

Quant à Marianne Baillie, elle décrit, alors qu'elle vient d'arriver en France depuis peu, la manière dont les postillons s'annoncent entre eux :

Le coup de fouet des postillons est épais et noué, et ils ont une curieuse méthode de l'écraser lorsque passe d'autres voitures, pour annoncer leur approche : cela épargne leurs poumons et n'a pas un effet désagréable, le craquement étant d'une nature particulière, double, comme s'il disait « crac-crac » à chaque coup. Ce n'est pas tous les postillons, cependant, qui manoeuvrent ce petit instrument avec un style authentique⁹².

Elle propose donc une explication très détaillée de cette pratique. Patrick Marchand explique : « [...] le postillon dispose pour tout instrument d'un fouet qu'il manie avec adresse et qui servait au menage mais aussi de moyen de communication⁹³ ».

Marianne Baillie propose également de commenter l'insigne que porte les postillons qu'elle rencontre : « Ils portent tous un insigne de leur profession sur le bras gauche [...] c'est une plaque d'argent ou de métal avec les armoiries de la France dessus⁹⁴ ». Outre cette caractéristique qui les différencie, Maria Edgeworth note que : « Les postillons [...] ils sont nombreux, et leur noms sont inscrits sur des registres, de sorte que s'ils se comportent mal, on peut formuler une plainte en regard de ces noms, ce qui les prive d'une pension à laquelle ils ont droit, après un certain nombre d'années de service⁹⁵ ». Ils sont donc facilement remarquables de part le badge qui leur est assigné mais il est également possible de retrouver leur nom et de se plaindre si nécessaire. Enfin, Maria Edgeworth décrit un trait de leur tenue qui l'a semble-t-il marqué, il s'agit des bottes portés par ceux-ci :

Pour un postillon français, cela n'a rien de commode de marcher ! Ses bottes aussi hautes et aussi raides qu'une baratte en bois, les rendent aussi empêtrés qu'un enfant enfermé dans son petit chariot pour faire ses premiers pas ; il va, se dandinant et trainant ces malheureuses bottes d'une manière tout à fait comique⁹⁶.

⁹¹ *Ibid.*, p. 129.

⁹² « The lash of the post-boy's whip [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 4.

⁹³ Marchand (Patrick), *Le maître de poste et le messenger, Les transports publics en France au temps des chevaux*, Paris, Belin, 2006, p. 263.

⁹⁴ « They all carry the badge of their profession upon the left arm [...] being a silver or metal plate with the arms of France upon it », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 4.

⁹⁵ Edgeworth (Maria), *op. cit.*, p. 5.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 14-15.

Marianne Baillie décrit l'entièreté de leur tenue : « Le costume du postillon [...] c'est universellement celui de la livrée royale : une veste râpée, sale, de courte taille, retroussée et parfois lacée avec de l'argent ; des bottes ressemblant à celles de notre cavalerie lourde, et une natte épaisse, se balançant comme une pendule en-dessous d'un vieux chapeau japonais⁹⁷ ». Comme nous pouvons l'observer, elle n'oublie pas non plus de citer les bottes de ces derniers. Hester Piozzi décrit également les postillons qu'elle croise alors qu'elle est à Calais : « [...] les postillons avec des chapeaux de nuits gras, et de grandes bottes à l'écuyère, conduisant notre voiture harnachée avec des cordes et ornée avec des peaux de moutons [...]»⁹⁸ ». Concernant les uniformes portés par les postillons, Patrick Marchand en donne des précisions :

Les postillons sont dotés d'un uniforme dans les années 1770. Celui-ci est composé alors d'une veste bleue de roi avec parements et collets rouges. Le postillon devait en outre attacher à son bras gauche un écusson de métal où étaient indiqués le nom du relais et le numéro de rang qu'il tenait dans ce même relais⁹⁹.

Patrick Marchand explique en quoi consiste le travail des postillons et qui ils sont :

De jour comme de nuit, leur rôle était de conduire au galop les courriers de la poste aux lettres ou les voyageurs d'un relais à un autre puis de revenir haut-le-pied, c'est-à-dire vide, après avoir fait rafraîchir leurs chevaux [...]. Il faut avoir au moins seize ans pour postuler à l'emploi mais aucune limite d'âge n'est imposée au candidat¹⁰⁰.

Quant à Maria Edgeworth, elle décrit le comportement adopté par les postillons qu'elle rencontre : « [...] que l'on soit en haut ou en bas des côtes, ces postillons ne se retournent jamais pour s'assurer si la voiture et les voyageurs les suivent¹⁰¹ ». Elle poursuit en précisant : « Par exception, quelques fois ils attirent votre attention sur une montagne, un glacier ou une cascade quelconque¹⁰² ». Ces explications nous permettent de nous rendre compte de certains de leurs comportements au-delà de leurs apparences vestimentaires.

⁹⁷ « The costume of the post-boy [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 3- 4.

⁹⁸ « [...] postillions with greasy [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 17.

⁹⁹ Marchand (Patrick), *op. cit.*, p. 262.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 258-259.

¹⁰¹ Edgeworth (Maria), *op. cit.*, p. 164.

¹⁰² *Ibid.*, p. 164.

Les douaniers

Les voyageuses font également quelques allusions aux douaniers. Daniel Roche explique que : « Avec le contrôle peut alors basculer le destin, car nul ne passe les frontières sans courir quelque risque ; c'est une épreuve, un danger, [...] ¹⁰³ ».

Bien que durant leurs divers séjours elles aient sûrement eu l'occasion d'en rencontrer régulièrement, elles en mentionnent très peu dans leurs écrits. Ainsi, Hester Piozzi écrit alors qu'elle voyage à travers l'Italie :

[...] ces officiers de la douane ! Ces *rats de cave* comme les appellent comiquement les Français, ne laisserons pas un ruban passer. Tel est la jalousie des petits Etats, et tel est leur intention de garder les biens fabriqués dans un endroit en dehors des portes d'un autre ¹⁰⁴.

Ayant ainsi exprimé sa colère au sujet des douaniers, elle poursuit en expliquant plus précisément quelles sont les manières de faire des douaniers qu'elle rencontre :

Peu de choses, lors d'un voyage contribue à tourmenter et à dégouter plus que les enquêtes taquines aux portes de chaque ville, qui on est, quel est le nom ? , quel est le rang dans la vie ou le travail ; pour que tout puisse être écrit et apporté au magistrat en chef pour son information, qui dépêche immédiatement une bonne personne pour examiner si vous avez rendu un vrai rapport ; où habitez-vous, pourquoi êtes-vous venus, combien de temps avez-vous l'intention de rester ; avec vingt discours inquisiteurs supplémentaires, qui apparaît nécessairement à un sujet d'un gouvernement plus libéral impertinent et frivole, et qui rend impossible tous mes espoirs de rapporter à la maison le plus insignifiant présent pour un ami ¹⁰⁵.

Ces explications d'Hester Piozzi, lui permettent d'avertir ses lecteurs au sujet des procédés exercer par les douaniers notamment sur les voyageurs. Daniel Roche expose la situation des douanes :

[...] elles encadrent des espaces de circulation où hommes et marchandises sont l'enjeu des politiques économiques et fiscales à l'intérieur et à l'extérieur. Du point de vue international, le régime douanier [...] vise à travers les contrôles à réguler entrées et sorties au bénéfice de l'économie nationale ¹⁰⁶.

Miss Berry parle également de certains douaniers qu'elle a eu l'occasion de rencontrer. Alors qu'elle vient d'aborder en France et qu'elle se trouve toujours sur son bateau en 1802, elle rencontre un douanier :

¹⁰³ Roche (Daniel), *op. cit.*, p. 365.

¹⁰⁴ « [...] these customhouse officers [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 269.

¹⁰⁵ « Few things upon a journey [Pour le texte complet, voir l'annexe1] », *Ibid.* vol. 1, p. 269.

¹⁰⁶ Roche (Daniel), *op. cit.*, p. 366.

Un officier de douane râpé, monta tout de suite à bord du vaisseau (vieil officier ou soldat invalide). Il demanda à voir nos passeports et nous pria d'écrire nos noms et notre nationalité¹⁰⁷.

Arrivée par la suite à Paris où elle séjourne quelque temps, elle explique la poursuite de la procédure concernant son arrivée en France :

Nous sommes allées [...] à la préfecture de police générale. Le passeport délivré à Calais ou ailleurs, en entrant en France, oblige à s'y présenter aussitôt que possible après l'arrivée à Paris. On s'y rend donc au bout de trois ou quatre jours, et on déclare être arrivé la veille¹⁰⁸.

Cela nous permet donc de comprendre certaines pratiques qui semblent assez courantes au sujet de la douane. Mme Miller dit des douaniers que ce sont : « [...] le tourment des voyageurs [...]»¹⁰⁹.

Comme nous pouvons le constater, les références aux douaniers ne sont pas nombreuses. Cependant, les quelques informations que les voyageuses donnent d'eux dans leurs écrits sont assez détaillées et donnent une idée assez précise des pratiques auxquelles elles ont dû faire face, au sujet des douaniers et de leurs procédures.

¹⁰⁷ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 30.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 45.

¹⁰⁹ « [...] the torment of travellers [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 2, p. 151.

Partie 2

Observations sur les sociétés françaises et italiennes

Cette partie a pour but d'étudier les observations faites par les voyageuses britanniques dans leurs récits au sujet des sociétés française et italienne.

Un premier chapitre porte sur les modes de sociabilités auxquels les voyageuses font des références dans ces deux pays. Il s'agit principalement du théâtre et de l'opéra mais elles mentionnent également d'autres divertissements comme la promenade, les fêtes et les dîners auxquels elles assistent, etc.

Les observations sur la religion sont exposées dans le second chapitre de cette partie. Il s'agit des commentaires et des expériences qu'elles ont pu faire au sujet de la religion catholique notamment en visitant des lieux de cultes mais aussi en participant à des offices et à des fêtes religieuses. Bien que moins détaillées dans leurs écrits, les voyageuses font parfois référence à la religion protestante et à la religion juive.

Chapitre 3 – Les modes de sociabilité

Ce chapitre a pour objectif de décrire les divers amusements et modes de sociabilités observés dans les écrits des voyageuses.

Nous commencerons par parler du théâtre et de l'opéra puisque se sont des lieux très fréquentés par les Anglaises. Même si certaines s'y rendent plus que d'autres. Ainsi Miss Berry, Mme Cradock et Maria Edgeworth sont les trois voyageuses qui en parlent le plus, bien que Mme Miller et Mme Piozzi en font également mention. Il ne s'agit pas réellement de compte-rendu des spectacles auxquels elles assistent. Elles décrivent surtout les spectateurs (tenues, attitudes,..), la qualité des salles de spectacles, les activités proposées, ...

Nous nous intéresserons ensuite aux autres divertissements auxquels elles assistent et qu'elles répertorient dans leurs journaux. Tels que : promenades, fêtes, diners, cafés, boutiques, etc. Ces amusements sont principalement référencés dans les ouvrages de Marry Berry, Mme Cradock et Marianne Baillie. Cette partie permet d'avoir une vue d'ensemble sur les activités qu'elles ont pratiqué et ce qu'elles en ont pensé.

I. Le monde du spectacle

Au théâtre

Les voyageuses se rendent régulièrement au théâtre mais pas toutes à la même fréquence. Gilles Bertrand explique : « [...] le théâtre peut être inclus dans cet espace du voyageur, tant il est l'une des composantes de l'*habitus* de la bonne société et tant il permet à l'étranger de percevoir certaines pratiques locales et de se comparer (en général à son avantage, c'est assez inévitable)¹ ».

Elles donnent leurs avis sur le théâtre d'une manière générale : « [...] il n'y a pas de distraction qui vaille le théâtre en France² ». Maria Edgeworth s'essaie à une comparaison entre la qualité du théâtre français et anglais : « [...] le contraste entre l'*élégance* du théâtre en France et la *grossièreté* du théâtre anglais nous a beaucoup frappé³ ». Mme Cradock donne des détails sur les pratiques pour assister à un spectacle au théâtre : « [...] ici, comme ailleurs dans tous les théâtres en France, on ne peut, comme en Angleterre, retenir sa place à l'avance⁴ ». Sur le théâtre italien, Mme Piozzi écrit : « Les Italiens ne peuvent pas vivre sans un théâtre [...] »⁵.

Dans leurs écrits, elles donnent leurs avis sur la qualité d'un théâtre en lui-même. Miss Berry écrit, en 1802, sur le théâtre Feydeau : « C'est le seul de Paris qui soit resté semblable à ceux dont j'ai conservé le souvenir⁶ ». Mme Cradock n'est parfois pas enthousiaste : « Le théâtre d'Avignon est petit, sale et obscur ; les acteurs, les costumes et les décors ne valent rien⁷ ». Maria Edgeworth donne une information globale des théâtres qu'elle apprécie en proposant une comparaison avec les théâtres en Angleterre : « Nous sommes allés au théâtre-Français et au théâtre Feydeau, deux belles salles, infiniment mieux décorées que les salles de théâtre anglaise⁸ ».

¹ Bertrand (Gilles) in Baudino (Isabelle), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e siècle : l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du grand tour*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 80.

² Berry (Mary), *Voyages de miss Berry à Paris, 1782-1836*, traduit par Mme la Duchesse de Broglie, Paris, A. Roblot, 1905, p. 101.

³ Edgeworth (Maria), *Lettres intimes de Maria Edgeworth : pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821*, Paris, Guillaumin, 1896, p. 84.

⁴ Cradock (Anna Francesca), *Journal de Madame Cradock. Voyage en France (1783-1786)*, Paris, Perrin et Cie, 1896, p. 190.

⁵ « Italians cannot live without a theatre [...] ». Piozzi (Hester Lynch), *Observations and Reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany*, Dublin, 1789. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 2, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 247.

⁶ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 162.

⁷ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 106-107.

⁸ Edgeworth (Maria), *op. cit.*, p. 26.

Le public qui assiste aux représentations est lui aussi analysé, Miss Berry commente : « La salle était comble. Les théâtres le sont ordinairement le dimanche, et le parterre très bruyant⁹ ». Elle pousse son analyse jusqu'à décrire les hommes et les femmes qu'elle observe au sein du public :

Les hommes de ce théâtre avaient encore plus mauvais air que les femmes, je veux dire qu'ils étaient plus sales et plus négligés. Il y avait plus d'hommes poudrés qu'en Angleterre ; mais ils portaient de longues redingotes, des bottes, et avaient une mauvaise tenue. La mise des femmes était convenable ; mais il y en avait peu d'élégantes, et toutes manquaient de grâce¹⁰.

Dans son ouvrage, Martine de Rougemont précise au sujet des spectateurs de théâtre que : « Les textes du XVIII^e siècle nous présentent trois grandes classes sociales de spectateurs [...] la classe la plus élevée est évidemment la mieux connue : l'aristocratie et les grandes fortunes [...] il est plus malaisé de cerner la bourgeoisie et le peuple¹¹ ». Jean-Claude Yon, quant à lui, précise que : « On a souvent remarqué que les salles de théâtre à la française ou à l'italienne induisent une « géographie sociale » en disposant les spectateurs à divers endroits selon leur statut dans la société, lequel est reflété par la somme dépensée pour entrer dans la salle¹² ».

Mary Berry fait également allusion au jeu des acteurs. Ainsi, elle note au sujet d'une actrice débutante dont elle n'apprécie pas le jeu :

Ses gestes bizarres excitèrent les rires du parterre. Cet accueil est cruel à Paris, où le ridicule ne se pardonne pas¹³.

Elle explique aussi ce qu'elle ressent lorsqu'elle se trouve à la comédie française qu'elle semble beaucoup apprécier : « C'est la représentation exacte de la vie, des mœurs en France, rendue avec tant de naturel que toute idée de théâtre s'évanouit en assistant aux pièces¹⁴ ». Elle continue en expliquant ce sentiment qu'elle éprouve : « Comme les Français admettent beaucoup plus de conversation, et moins d'action et d'agitation sur la scène que nous autres Anglais, il y a des moments où l'on se sent véritablement reçu dans

⁹ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 118.

¹⁰ *Ibid.*, p. 41.

¹¹ De Rougemont (Martine), *La vie théâtrale en France au XVIII^e siècle*, Paris, Edition Champion, 2001, p. 224-226.

¹² Yon (Jean-Claude), *Une histoire du théâtre à Paris de la Révolution à la grande guerre*, Paris, Flammarion, 2012, p. 147.

¹³ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 106.

¹⁴ *Ibid.*, p. 153.

l'intérieur d'une maison particulière et prenant part à des scènes de famille¹⁵». Maria Edgeworth fait également référence au jeu des acteurs :

Le jeu est de beaucoup supérieur dans la comédie. Dans la tragédie, [...] il y a trop d'extravagance de diction et trop de poses académiques¹⁶.

Un jour, elle assiste à une « [...] comédie parfaitement bien jouée [...] reçue avec des tonnerres d'applaudissement¹⁷».

Comme nous pouvons le constater, l'activité consistant à aller au théâtre est assez bien expliquée. Quelques comparaisons sont même faites avec l'Angleterre. Tout y est plus ou moins commenté : les salles, le public, le jeu des acteurs, ...

A l'opéra

L'opéra est, tout comme le théâtre, une activité très pratiquée par les voyageuses. Là aussi, certaines voyageuses s'y rendent plus que d'autres mais toutes le mentionne dans leurs écrits. Miss Berry dit des opéras français : « [...] mais un opéra français est toujours une chose ennuyeuse¹⁸ » ou encore : « Tous les opéras français se ressemblent tellement, qu'on ne peut parler que des décors¹⁹ ».

Elles nous donnent des informations sur la vie des spectateurs à l'intérieur des opéras. Mme Miller écrit sur les collations proposées dans les loges : « Pendant l'opéra, des rafraichissements sont proposés dans les loges, ils se composent en de fruits glacés et confis, des biscuits, de la limonade, de l'orgeat, etc²⁰ ». Elle explique également ce qu'il se passe pendant les entractes, elle se trouve à Turin en 1770 :

Les *danseuses* et les *actrices* viennent dans les loges aux entractes, et elles demandent très respectueusement la permission de baiser la main des dames. Elles sont parfois autorisées à s'asseoir et elles tentent de se rendre amusantes, en vendant avec beaucoup d'espièglerie [...] Leurs conversations sont considérées simplement comme un interlude [...]²¹.

¹⁵ *Ibid.*, p. 153.

¹⁶ Edgeworth (Maria), *op. cit.*, p. 26.

¹⁷ *Ibid.*, p. 103.

¹⁸ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 42.

¹⁹ *Ibid.*, p. 71.

²⁰ « During the opera, refreshments are brought into the boxes ; consisting of iced and preserved fruits, biscuits lemonade, orgeat, etc », Miller (Lady Anna Riggs), *Letters from Italy, describing the manners, customs, antiquities, paintings, etc of that country, in the years 1770 and 1771, to a friend residing in France, by an English woman*, London, 1776. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 326.

²¹ « The *danseuses* and *actrices* [Pour le texte complet, voir l'annexe1] », *Ibid.* vol. 1, p. 148.

Alors qu'elle est à Bologne, Mme Miller écrit « [...] les dames ont fréquemment des parties de cartes dans leurs loges²² », cela s'explique par le fait que « Cette pratique a une bonne cause, vous devez le reconnaître, comme l'opéra dure très longtemps, et qu'elles ne donnent jamais guère plus d'attention qu'à plus de deux ou trois de leurs chansons favorites, l'ennui s'empare de beaucoup d'entre elles [...]»²³. Elle précise ensuite le genre de jeux joués par les dames : « [...] les jeux du hasard sont ce à quoi elles jouent généralement, ainsi, leur attention n'est pas entièrement dévouée à leurs cartes, par conséquent, elles prennent part à deux amusements en même temps²⁴». Ces activités qui ont lieu durant le spectacle sont possibles et s'expliquent car :

À l'opposé de nos usages contemporains, la salle reste éclairée durant tout le spectacle. La sortie [...] valorisant autant les sociabilités qui s'épanouissent dans la salle que le jeu des artistes sur scène, l'une et l'autre doivent être bien visibles²⁵.

Afin de comprendre comment se comportent les spectateurs durant une représentation, Jean-Claude Yon explique un élément intéressant : « La conversation est un élément constitutif de la sortie théâtrale et bien peu ont la patience d'attendre les entractes, même si cela n'empêche pas le bavard intempestif de s'exposer aux récriminations de ses voisins²⁶ ».

Lady Miller, toujours en Italie, explique le droit de regard que le roi impose aux spectacles joués à l'opéra : « Avant qu'un opéra ne soit représenté, le roi lui-même, prend la peine de le lire et d'effacer chaque ligne qui peut concéder un sens inconvenant ou double [...]»²⁷. Elle ajoute : « Le roi ne se rend jamais à l'opéra comique et ne permet à aucun membre de sa propre famille de s'y rendre²⁸ ».

Mary Berry décrit l'assemblée que l'on pouvait rencontrer dans les opéras : « la société réunie à l'opéra, bien que tout le beau monde y fût, n'était pas brillante ; les femmes enveloppées de leurs horribles châles, avec des têtes qui ne semblaient pas coiffées, et les hommes, [...], avaient une apparence sale et négligée²⁹ ». Elle profite de cette occasion

²² « [...] ladies have frequently card-parties in their boxes », Miller (Lady Anna Riggs), *Ibid.* vol. 1, p. 365.

²³ « This custom answers a good end, you must acknowledge ; for as the opera lasts enormously long, and they never give the least degree of attention to more than two or three favourite songs, *ennui* seizes many of them [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 365.

²⁴ « [...] games of chance are what they generally play, so that their attention is not entirely devoted to their cards, thus they partake of two amusements at the same time », *Ibid.* vol. 1, p. 365.

²⁵ Yon (Jean-Claude), *op. cit.*, p. 157.

²⁶ *Ibid.*, p. 160.

²⁷ « Before an opera is to be performed, the King himself takes the pain to read it over, and to erase every line that can admit of an indecent or double meaning [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 152.

²⁸ « The king never goes to the Comic opera, nor permits any of his own family to attend it », *Ibid.* vol. 1, p. 152.

²⁹ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 44.

pour exprimer les changements qu'elle observe au sein des spectateurs qui se rendent aux opéras. Nous sommes en 1802 et elle raconte :

En vérité, c'est à cette sortie de l'opéra qu'on s'apercevait d'un des plus grands changements survenus à Paris. Autrefois on y voyait des groupes brillants de jeunes gens à la mode et de toutes les « filles » célèbres qui rivalisaient avec les femmes de la société et les surpassaient par l'éclat de leurs toilettes. Aujourd'hui, c'est le rendez-vous de la plus étrange collection d'êtres vulgaires et bizarres que l'on puisse imaginer³⁰.

Il arrive que Miss Berry trouve les spectateurs plus à son goût mais elle a une explication à cela : « La société réunie à l'opéra me parut mieux composée qu'elle ne l'était au printemps, mais j'attribue ce changement au grand nombre d'étrangers arrivés à Paris³¹ ».

Mme Cradock raconte une des mésaventures auxquelles elle dût faire face pour assister à une représentation à l'opéra en juin 1784. Elle se rend un après-midi à l'opéra aux alentours de 16h, le premier ennui concerne le prix des billets : « Nous ne pûmes obtenir que difficilement des billets, et encore nous demanda-t-on un prix beaucoup plus élevé qu'à l'ordinaire³² ». le deuxième ennui arrive très rapidement : « Arrivés à la porte de la loge, l'ouvreuse nous dit qu'elle ne pouvait nous y introduire, et qu'il fallait attendre, vu que toutes les loges étaient louées d'avance³³ ». Jean-Claude Yon explique que certains billets : « [...] ne donnent pas droit à une place numérotée, ce qui est source de multiples conflits³⁴ ». Elle patiente ainsi deux heures durant et enfin : « [...] cependant, avec des marques spéciales de politesse que nous valaient notre qualité d'étrangers, on nous fit entrer dans la loge du maréchal de Biron où nous nous trouvâmes au milieu d'un cercle des plus choisis et des plus aristocratiques³⁵ ». Elle explique ensuite qu'un des spectateurs proposa son aide pour qu'on leur rembourse ce qu'ils ont payé en trop : « Ce monsieur reprocha vivement d'avoir osé ainsi imposer des étrangers, et finalement fit rendre immédiatement à M. Cradock ce qu'on lui avait demandé de trop³⁶ ». Il semble que ce ne soit pas la seule fois où Mme Cradock eut quelques difficultés avec les billets d'entrée. Nous sommes, cette fois, en avril 1785 : « Eté à l'opéra [...] nous ne pûmes obtenir que des places d'amphithéâtre où ne vont jamais les dames de la société, excepté les dimanches soirs, quand la salle est généralement pleine³⁷ ».

³⁰ *Ibid.*, p. 44.

³¹ *Ibid.*, p. 116.

³² Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 45.

³³ *Ibid.*, p. 45.

³⁴ Yon (Jean-Claude), *op. cit.*, p. 234.

³⁵ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 45.

³⁶ *Ibid.*, p. 45-46.

³⁷ *Ibid.*, p. 159.

Lady Miller fait une brève allusion au goût des Italiens pour les danses : « [...] le goût italien est plus enclin au *grotesque* qu'au sérieux, les *danseuses* sautent très haut, et donnent des coups de talons d'une façon plus *surprenante* que *gracieuse* [...]»³⁸ ». Elle précise au sujet des danseuses que « [...] si leurs comportements deviennent imprudents, elles ont une sévère réprimande de la police»³⁹.

Enfin, Miss Berry n'est pas directement spectatrice d'un drame qui se joue un soir à l'opéra mais elle en fait, néanmoins, mention car elle se trouve en compagnie de gens proches de la victime. Il s'agit de l'assassinat du duc de Berry. Le dimanche 13 février 1820, au soir, elle assiste à un bal masqué. Elle raconte : « Peu après minuit, [...] je vis un flot de monde se précipiter vers la porte de la première pièce, et j'appris qu'on envoyait chercher M. de Béthisy, dont la femme est une des dames de la duchesse de Berry»⁴⁰ ». Elle poursuit : « Le duc de Berry avait reçu un coup de poignard en entrant à l'opéra ; On ajoutait que ce n'était rien, car il était retourné dans sa loge»⁴¹. Elle retrace ensuite l'effet produit par la nouvelle : « Les violons s'arrêtèrent, il y eut un silence, et l'expression plus ou moins intense de tous les visages, expression allant jusqu'à la terreur chez les femmes, contrastait étrangement avec les costumes grotesques des hommes»⁴² ».

Comme nous venons de le voir, aller à l'opéra peut être une activité riche en événements, bien au-delà du spectacle en lui-même. Ce que les voyageuses racontent ce n'est pas forcément la représentation à laquelle elles ont assisté. Il semble que pour celles-ci le spectacle se situait bien plus encore dans la salle que sur la scène.

II. Les autres divertissements

Les promenades

Les promenades font partie des divertissements appréciés par les voyageuses et dont elles ne manquent pas de retranscrire chaque détail dans leurs écrits. Laurent Turcot écrit à ce sujet : « Construite socialement, dirigée politiquement et policièrement, la promenade devient loisir et pratique de santé entourés d'une saine architecture»⁴³ ». Olivier Zeller, quant à lui, précise au sujet de la promenade : « étant devenue à la fois alternative,

³⁸ « [...] the Italian taste is more inclined to the *grotesque* than the *serious*, the *danseuses* jump very high, and kick up their heels in a more *surprising* than *graceful* manner [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 153.

³⁹ « [...] if their attitudes happen to become unguarded, they have a sharp reprimand from the police », *Ibid.* vol. 1, p. 153.

⁴⁰ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 205.

⁴¹ *Ibid.*, p. 205.

⁴² *Ibid.*, p. 206.

⁴³ Turcot (Laurent), *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007, p. 9.

au moins saisonnière, à la fréquentation du théâtre et une pratique dotée de ses normes de sociabilités propre [...]»⁴⁴.

Miss Berry dit du bois de Boulogne qu'il « est plus que jamais le rendez-vous à la mode pour ceux qui possèdent chevaux et voitures⁴⁵ ». Elle n'est pas très enthousiaste en ce qui concerne les Champs-Élysées : « La route, de chaque côté du pavé [...] est fort mauvaise, et les promenades entre les arbres ne sont pas en meilleur état⁴⁶ ». Ce mauvais état des routes a des conséquences : « Il n'y avait pas beaucoup de promeneurs à pieds, quoique la journée fut belle et chaude⁴⁷ ». Mme Cradock dit de la rue Saint-Honoré qu'elle est « [...] longue et large et [...] serait parfaite s'il y avait des trottoirs pour les piétons⁴⁸ » et précise : « Elle est bordée de beaux magasins de tout genre⁴⁹ ».

Le 13 avril 1784, Mme Cradock se rend sur les boulevards parisiens et explique qu'« Il est à la mode de s'y promener les lundis et mardis de Pâques, aussi y avait-il grande affluence⁵⁰ ». Laurent Turcot explique la circulation sur les boulevards parisiens :

La division des allées et contre-allées permet d'associer deux formes de promenades jusqu'ici pratiquées, la promenade à pieds [...] et la promenade en voiture [...]. En faisant la synthèse de ces manières de se promener, le boulevard permet de redéfinir les modalités de déambulation dans la ville⁵¹.

Mme Cradock expose ensuite ce qu'elle a vu lors de sa promenade dans ces grands boulevards :

Cette foule en toilettes printanières, plus de deux cents voitures avec laquais en superbes livrées, les harnais des chevaux agrémentés de glans et de rubans de différentes couleurs ; de chaque côté de la chaussée pavée et abritée par les arbres, des tentes sous lesquelles se débitaient des rafraichissements, des fleurs et autres objets ; par-ci, par-là, des gens dansant : tout contribuait à la gaieté du tableau⁵².

Elle n'omet cependant pas de donner un tableau général : « Les promenades publiques sont sacrées, il n'en est pas de même ailleurs, car dans les plus belles rues on jette tout par les fenêtres [...]»⁵³ » et d'en expliquer la raison : « [...] il est à craindre que l'on ne porte pas

⁴⁴ Zeller (Olivier) in Baudino (Isabelle), *op. cit.*, p. 112.

⁴⁵ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 65.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 65.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 65.

⁴⁸ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 18-19.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 19.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 16.

⁵¹ Turcot (Laurent), *op. cit.*, p. 152.

⁵² Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 16.

⁵³ *Ibid.*, p. 113.

remède à cette incommodité, le peuple considérant les matières salines comme souveraines contre la peste⁵⁴ ».

Marianne Baillie, à Lyon, décrit ce qu'elle voit lors de sa sortie : «La promenade de la ville [...] est remplie de groupes gais dans la plus grande variété de costumes possibles, ils offrent un spectacle très amusant aux yeux d'un étranger⁵⁵ ». Laurent Turcot explique que :

Le promeneur s'approprie l'espace et invente sa façon de le pratiquer en instituant une réaction à l'espace très spécifique, qu'il s'agisse du regard, de l'observation ou de l'attention aux habitudes des autres. Figure ordinaire et évidente de la ville, le promeneur se fonde dans la ville en même temps qu'il l'a défini. Il y a là un processus de subjectivation de l'espace : l'individu se met face aux autres et s'individualise⁵⁶.

Marianne Baillie mentionne également les activités qu'elle y pratique : « Nous nous sommes assis là quelques temps sur les chaises louées, qui sont autant demandées qu'à Paris [...] nous avons trouvé des kiosques tenus par des vendeurs de tisanes, de limonades, &c. [...]»⁵⁷. Plus tard, alors qu'elle se trouve à Turin et qu'elle se promène, elle explique : « Le cours est une promenade jolie, fraîche et ombragée sur les rives de la rivière Po⁵⁸ », elle décrit la société qui s'y trouve : « Les classes supérieures de Turin prennent en soirée l'air frais ici, tous les jours, dans leurs différents équipages ; nous n'avons pas observé de piétons au-dessus du rang de la *bourgeoisie*⁵⁹ ».

Miss Berry, se rend à Longchamps et ne peut s'empêcher une comparaison avec l'Angleterre : « [...] tous les Anglais ont pu s'assurer que [...] sur Hyde Park on y voit vingt fois plus de beaux équipages qu'en ce jour unique de gala où se produisent tous les chevaux et les voitures de Paris⁶⁰ » et elle détaille : « [...] Longchamps offrait à la vue une file de fiacre sales et de cabriolets, interrompue de temps en temps par une barouche propre et une ou deux voitures étrangères à quatre chevaux⁶¹ ». Ici encore, Laurent Turcot précise que : « Par la consécration du carrosse, en tant que mode de déplacement privilégié, le

⁵⁴ *Ibid.*, p. 113.

⁵⁵ « The promenade of the town [...] being filled with gay groups in every possible variety of costume, offered a most amusing spectacle to a stranger's eye », Baillie (Marianne), *First Impressions on a Tour Upon the Continent in the Summer of 1818, through Parts of France, Italy, Switzerland, the Borders of Germany and a Part of French Flanders*, London, Murray, 1819, p. 91.

⁵⁶ Turcot (Laurent), *op. cit.*, p. 19.

⁵⁷ « We sat there some time upon the hired chairs, which are in as great request as at Paris [...] we found booths, kept by venders of tisane, lemonade, &c. [...] », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 91.

⁵⁸ « The corso is a pretty, cool, shady promenade, by the side of the river Po », *Ibid.*, p. 146.

⁵⁹ « The upper classes of Turin take the cool air of the evening here, everyday, in their different carriages ; we observed no pedestrians above the rank of the *bourgeoisie* », *Ibid.*, p. 146.

⁶⁰ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 166.

⁶¹ *Ibid.*, p. 166.

rituel de la promenade se complexifie en se spécialisant dans une classe d'individus formés de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie parisienne⁶² ».

Comme nous pouvons le constater, la promenade est une activité qui semble plaire aux voyageuses. Il semble que ce soit un moyen différent de découvrir les grandes villes qu'elles ont l'occasion de visiter. Bien qu'elles n'y fassent pas toutes références.

Les fêtes et les dîners

Les voyageuses se rendent à diverses fêtes tout au long de leurs voyages. Miss Berry se rend à un bal à Paris et déclare :

[...] il y avait, en réalité, bien moins d'entrain qu'on n'aurait pu croire dans un semblable endroit. Autrefois, j'avais remarqué plus d'animation dans la classe populaire en France. [...] on dansait surtout la valse, pour laquelle il y a maintenant une véritable rage, qu'elle a remplacé partout la jolie danse villageoise où les Français excellaient, tandis qu'ils valsent beaucoup moins bien que les Allemands⁶³.

En 1816, Mary Berry assiste à une fête à Saint-Cloud et évoque avec beaucoup de précision ce qu'elle y observe :

Les fontaines jouaient, il y avait une fête, et vraiment une des plus belles que j'aie encore vu. Au moins cinquante mille personnes s'amusant de toutes manières, mangeant, buvant, dansant, jouant à toutes sortes de jeux sans se quereller, sans se griser et sans endommager le moins du monde les magnifiques jardins du palais, ne touchant même pas une fleur. Pour juger de la nation française sous son bon côté, il faut la voir dans ses amusements⁶⁴.

De retour en 1818 à Paris, plus précisément à la forêt de Montmorency, elle assiste à une fête :

[...] sous les grands châtaigniers, se tient chaque dimanche une espèce de fête champêtre. Les paysans des villages voisins et la foule de curieux qu'on retrouve toujours à toutes les fêtes des environs de Paris se rassemblent dans ce lieu⁶⁵.

Un soir Mary Berry se rend au hameau de Chantilly qui se trouve dans les jardins de l'Élysée : « Le jardin est bien éclairé par des lampes placées dans de grandes lanternes de verres suspendues en travers des allées et dans les bosquets⁶⁶ », elle décrit :

⁶² Turcot (Laurent), *op. cit.*, p. 51.

⁶³ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 64.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 181.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 187.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 92.

Sous les arbres était un excellent orchestre dirigé par un musicien créole [...]. Plusieurs groupes exécutaient des danses villageoises⁶⁷.

Elle poursuit en décrivant les jardins :

[...] où se trouvent une foule de petites tables peintes en vert avec des chaises autour, et de petites cabanes ressemblant à nos cottages. Le rez-de-chaussée de l'hôtel est également ouvert et qu'on peut demander des rafraîchissements, dont les prix sont indiqués sur un long papier appelé la carte⁶⁸.

Elle poursuit en donnant le tarif d'entrée en vigueur au jardin qui est de vingt-quatre sous.

Le dimanche 17 avril 1785, Mme Cradock est à Montpellier, on y fête la récente délivrance de la reine, elle décrit ce qu'elle voit alors dans les rues : « Partout des gens ivres ayant puisé trop abondamment aux tonneaux de vin disposés dans les rues, et des enfants se précipitant, en se bousculant, sur les dragées qu'on jette à pleines poignées dans les occasions semblables⁶⁹ ». Un peu plus tard alors qu'elle est à Toulouse aux menus plaisirs, elle réfléchit : « Peuple léger, pensais-je en moi-même, comme on t'amuse facilement !⁷⁰ ».

Les Anglaises nous font également part des déjeuners et des divers dîners auxquels elles assistent. Lady Miller se plaint parfois des déjeuners qui l'empêchent de visiter les monuments comme elle le souhaiterait : « Déjeuner à l'extérieur interrompt nos matinées, car il est impossible de visiter certains palais en dehors des heures fixées⁷¹ ». En conséquences, elle se donne alors une règle de vie pour les villes de Rome et de Naples qu'elle souhaite amplement visiter : « Nous sommes déterminées [...] à en faire une règle de ne pas déjeuner à l'extérieur, ou d'avoir de la compagnie à la maison à ce repas, mais d'employer nos matinées uniquement à visiter et à prendre des notes [...]⁷² ».

Marianne Baillie se rend dans un restaurant et en dit ceci : « J'étais très amusée par la nouveauté (totalement inconnue aux dames en Angleterre) de dîner à un *restaurateur*⁷³ ».

⁶⁷ *Ibid.*, p. 93.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 93.

⁶⁹ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 56-57.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 185.

⁷¹ « Dining abroad breaks in upon our morning ; for it is impossible to visit some of the palaces but at fixed hours », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 327.

⁷² « We are determined [...] to make it a rule neither to dine out, or have company at home at that meal, but to employ our mornings entirely in seeing and taking notes [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 328.

⁷³ « I was very much amused by the novelty (totally unknown to ladies in England) of dining at a *restaurateur's* », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 41.

Alors qu'elle est à la fête-Dieu à Toulouse, Mme Cradock explique : « A cette époque de l'année, la table d'hôte est composée de la meilleure société [...] »⁷⁴ » et décrit les manières des hommes envers les femmes attablées : « A table, les messieurs sont fort prévenants pour les dames qui n'ont autre chose à faire qu'à manger, on porterait plutôt un plat d'un bout de la table à l'autre, que de laisser à une dame la fatigue de se servir elle-même⁷⁵ ».

Divertissements supplémentaires évoqués par les voyageuses

Il existe d'autres divertissements dont les Anglaises parlent dans leurs récits. Marianne Baillie semble quelque peu déçue de l'enthousiasme des parisiens : « je n'ai pas remarqué, je dois le confesser, cette apparence d'excessive animation et de joie, que j'avais été conduite à attendre parmi les parisiens ; au contraire, j'ai vu plein de visages graves [...] »⁷⁶ ». Mme Cardock, quant à elle, glisse une courte phrase concernant les amusements les dimanches : « C'est ainsi que se passe la plupart des après-midi du dimanche à Paris : religion et amusements sont confondus⁷⁷ ».

Les cafés font partie des activités référencées par les Anglaises. Mme Cradock alors à Paris se rend dans un café et écrit : « Comme il est d'usage ici, les dames y sont admises aussi bien que les messieurs, et cette scène, nouvelle pour moi, m'a beaucoup amusé⁷⁸ ». Bien plus tard au cours de son voyage elle en visite un autre : « [...] au « café mécanique » du Palais Royal ainsi nommé parce qu'en inscrivant sur une table ce que vous désirez votre commande sort d'une trappe devant vous comme par enchantement ». Elle visite également des cabarets et décrit ce qu'elle observe : « [...] des cabarets où se font entendre des musiciens et des chanteurs, et où j'ai été surprise d'y trouver des dames de la société ; mais il paraît que c'est admis⁷⁹ ».

Les Anglaises se rendent également à des foires ou dans des commerces. Ainsi Mme Cradock se rend à la foire Saint-Germain et la dépeint : « On y vend de tout, des bijoux, des étoffes, de la lingerie et bien d'autres choses⁸⁰ » et explique : « Les

⁷⁴ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 173.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 173.

⁷⁶ « I did not remark, I must confess, that appearance of excessive animation and enjoyment, which I had been led to expect among the Parisians ; on the contrary, I saw full as many grave faces », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 35.

⁷⁷ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 21.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 27.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 5-6.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 5.

marchandises sont disposées avec un goût parfait dans de petites boutiques⁸¹ ». Alors qu'elle est à Toulouse en mai 1785, elle fait les boutiques en compagnie de sa femme de chambre et indique : « Dans l'une d'elle, la plus propre que je vis jamais, la marchande nous fit force amabilité et prévenances, parlant de l'honneur qu'elle avait de vendre quelque chose aux dames anglaises, insistant pour envoyer elle-même chez moi mon achat [...]»⁸² ».

Marianne Baillie, alors qu'elle est à Paris, donne son impression sur les magasins : « J'ai été amusée avec les magasins, en particulier les confiseurs ; les dispositifs ingénieux et sans fin par lesquels ils fabriquent leurs délicieux bonbons et fruits secs sont très surprenants [...]»⁸³. Elle écrit ensuite sur une seconde sorte de vendeurs : « Les vendeurs de tisanes (boissons rafraichissantes, comme l'eau de groseille ou la limonade) vaquent avec leurs stocks attachés à leurs dos comme des théières sur pattes, ils paraissaient être de curieux personnages⁸⁴ ».

Le 11 juillet 1784, Mme Cradock se rend à un lâcher de montgolfière au jardin du Luxembourg. L'accès s'y fait grâce à un billet d'entrée et la foule est au rendez-vous. L'attente est longue : quatre heures et finalement on leur annonce que l'événement n'aura pas lieu. Elle explique : « La longue attente avait excité l'appétit, et l'on ne songea d'abord qu'à se procurer des vivres quelconques⁸⁵ ». C'est ainsi que l' « On se jeta dans les cafés avoisinants, les uns pour emporter, les autres pour s'y installer⁸⁶ ». Mr Cradock part alors chercher des vivres « [...] il nous rapporta, en différentes fois, du pain, du vin, un poulet très cher et une salade⁸⁷ ». Finalement, l'activité semble avoir plu à celle-ci : « Nous étions tous de belle humeur, et, malgré notre déception, jamais repas ne me sembla plus amusant⁸⁸ ».

Cette phrase d'Hester Piozzi nous permet de conclure :

Des amusements différents, comme différents types de nourritures, conviennent à différents pays ; et ceci parmi ceux qui ont appris à affiner leurs *plaisirs* sans raffiner leurs *idées*. Comme

⁸¹ *Ibid.*, p. 5.

⁸² *Ibid.*, p. 178.

⁸³ « I was amused with the shops, particularly the confectioners ; the ingenious and endless devices into which they form their delicious bon bons and dried fruits are really surprising [...] », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 37-38.

⁸⁴ « The *vendeurs des tisanes* (cooling beverages, something like *eau de groseilles*, or lemonade), going about with their stock in trade strapped to their backs like walking tea-urns, were curious figures », *Ibid.*, p. 38.

⁸⁵ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 63.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 63.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 63.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 63.

de n'être plus capable de frapper sur tout par plaisir pour échapper à leur propre pouvoir de ridiculiser⁸⁹.

Comme nous pouvons le constater les amusements pratiqués par les voyageuses sont de différentes natures mais elles ne manquent pas d'en faire référence dans leurs écrits.

⁸⁹ « Different amusements, like different sorts of food, suit different countries ; and this is among the effort of those who have learned to refine their *pleasures* without so refining their *ideas* as to be able no longer to hit on any pleasure subtle enough to escape their own power of ridiculising it », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 253.

Chapitre 4 – Observations sur la religion

Ce chapitre concerne les commentaires et les remarques que font les voyageuses dans leurs écrits au sujet de trois religions.

Il y a tout d'abord beaucoup de commentaires sur la religion catholique. En effet, c'est la religion principalement pratiquée dans les régions qu'elles visitent. Elles en profitent donc pour aller à la rencontre de religieux, elles visitent des lieux de cultes, elles participent à des offices et des fêtes religieuses. Elles n'oublient pas de raconter leurs différentes expériences lors de tous ces événements. C'est sur quoi la première partie de ce chapitre porte.

En seconde partie, il est question de la religion protestante et de la religion juive. La religion juive n'est que peu abordée par elles. La religion protestante est un peu plus évoquée mais le reste beaucoup moins que la religion catholique.

I. Les pratiques de l'Eglise catholique et de ses fidèles

Bien que protestantes, les Anglaises s'intéressent à la religion pratiquée dans les villes et pays qu'elles traversent. Elles profitent de leurs séjours pour visiter des églises, des couvents, etc. Elles assistent également à des offices, à des fêtes et des processions. Elles racontent donc tous ces événements dans leurs écrits.

Généralités

Les voyageuses expriment leurs pensées concernant la religion et les fidèles des pays qu'elles visitent. Ainsi, alors qu'elle se trouve en France, Hester Piozzi donne son opinion sur les Français et la religion : « [...] certainement, je n'ai jamais su jusqu'à aujourd'hui que si peu de religion pouvait exister dans un pays chrétien comme dans celui-ci [...] »¹ et elle ajoute : « Il existe une tradition parmi les gens les plus méchants, qui est de dire que quand le Christ a été crucifié, il a tourné sa tête vers la France par-dessus

¹ « [...] surely I never knew till now, that so little religion could exist in any christian country as in this [...] », Piozzi (Hester Lynch), *Observations and Reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany*, Dublin, 1789. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 39-40.

laquelle il a prononcé sa dernière bénédiction, nous devons les accuser, si c'est le cas, d'être des favoris très ingrats² ». Toujours en France et à Bordeaux plus précisément, Mme Cradock écrit sur la ville : « Bordeaux a [...] la réputation d'une ville à la fois corrompue et irréligieuse³ ». Si l'on en croit celles-ci les Français n'avaient pas la réputation d'être des gens très pieux.

Mme Piozzi se plaît à décrire les attitudes des gens envers la religion dans les différentes villes et pays qu'elle traverse. À Florence, elle écrit : « [...] si certaines personnes ont très peu d'apparence de respect envers la religion, il y en a d'autres qui l'offensent en ayant trop, et ainsi la balance est maintenue à égalité⁴ ».

Elle explique ce qu'elle pense de la dévotion des catholiques alors qu'elle est à Lucques : « [...] c'est la saison de la dévotion à Lucques, et dans ces pays les idées de dévotion et d'amusement sont si mélangées que tous les cultes religieux semblent connectés, et maintenant cela implique pour moi, un *spectacle festif*⁵ ».

Mme Miller expose une pratique qui veut que les églises soient des refuges pour tous, même pour les criminels. Elle écrit : « Ce n'est pas vrai que les églises sont des asiles pour les voleurs et les meurtriers ; au contraire, ils ne sont maintenant plus en sécurité là-bas, ainsi tandis qu'un arrêté est obtenu par l'archevêque, ce qui n'est jamais refusé, les soldats capturent les réfugiés et les apportent à la justice⁶ ». Elle n'en dit pas plus concernant ce sujet qui semble lui tenir à cœur.

Visite d'édifices et rencontre avec des religieux

Les Anglaises ont l'occasion d'observer et de s'entretenir avec des hommes et des femmes d'Église. Mme Cradock voyage avec son mari et fait souvent allusion à son statut tout au long de son récit, ainsi que le fait remarquer Bénédicte Monicat : « [...] la figure du

² « They have a tradition among the meaner people, that when Christ was crucified, he turned his head towards France, over which he pronounced his last blessing, but we must accuse them, if so, of being very ungrateful favourites », *Ibid.* vol. 1, p. 40.

³ Cradock (Anna Francesca), *Journal de Madame Cradock. Voyage en France (1783-1786)*, Paris, Perrin et Cie, 1896, p. 206.

⁴ « [...] if some people have too little appearance of respect for religion, there are others who offend one by having too much, and so the balance is kept even », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 333.

⁵ « [...] this is the season of devotion at Lucca, and in these countries the ideas of devotion and diversion are so blended, that all religious worship seems connected with, and to me now regularly implies, a *festive show* », *Ibid.* vol. 1, p. 347.

⁶ « It is not true, that the churches are sanctuaries for robbers and murderers ; on the contrary, they are no longer in safety there, than whilst an order is procuring from the Archbishop, which is never refused, and then the soldiers seize the refugees and bring them to justice », Miller (Lady Anna Riggs), *Letters from Italy, describing the manners, customs, antiquities, paintings, etc of that country, in the years 1770 and 1771, to a friend residing in France, by an English woman*, London, 1776. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 151.

mari apparaît dans le texte comme celle de la référence ultime, celle qui trace les limites de l'expérience et de l'écriture⁷ ». Elle explique également que « Les « voyageuses en couple » , ayant plus de facilité à élaborer un discours autobiographique acceptable, ont à surmonter l'obstacle même de leur statut d'épouse⁸ ».

Ainsi, Mme Cradock alors qu'elle est en France en 1785 rencontre avec son mari un moine dans un couvent de capucins avec qui ils ont l'occasion d'échanger quelques mots :

[...] le capucin nous invita à venir nous asseoir à côté de lui. La conversation s'engagea et il nous apprit qu'il avait été en Turquie, en Abyssinie, en Italie, en Sicile, à Malte et dans plusieurs autres parties du monde ; ajoutant qu'ayant quatre-vingt-sept ans, il ne voyagera plus jamais. On ne lui eût pas donner son âge, et rarement je vis vieillard à l'air si jeune : pas une ride dans son visage, toutes ses dents et des yeux clairs et brillants. Il était fort gai et semblait enchanté de causer avec nous⁹.

Cette description permet de connaître quelle sorte de conversation pouvait avoir un moine avec des voyageurs mais aussi d'en connaître quelques caractéristiques physiques. Mme Cradock et son mari visitent souvent des couvents et des monastères. Quand ils s'y rendent, Mme Cradock ne peut pas toujours les visiter avec son mari. Elle explique d'ailleurs : « [...] M. Cradock alla au couvent des Chartreux [...] comme il n'est permis d'aucune femme d'y entrer, je restai chez moi¹⁰ ». Un autre jour, alors qu'ils visitent un couvent de chartreux, Mme Cradock fait part dans son journal de la vie que mènent ceux-ci : « [...] l'ordre des chartreux est très sévère : [...] Le parleur dit à M. Cradock que leur vie, pour être assurée, n'en est pas moins très austère ; mais qu'ils subissaient toutes les rigueurs du cloître par amour de Dieu et pour gagner le ciel¹¹ ». N'oubliant pas de détailler la façon dont ils vivent, elle ajoute : « Ces religieux retirés du monde furent très curieux d'apprendre les nouvelles du dehors, et enchantés de celles que leur donna M. Cradock¹² ». Alors qu'ils visitent l'église Saint-Gervais à Paris en 1784, elle explique : « [...] c'est l'église la plus sale que nous ayons vu, et son obscurité s'augmente encore de toutes les maisons qui l'entourent¹³ ». Ils visitent également l'église Saint-Eustache à Paris et elle dit de cette église: « Elle était remplie de gens allant et venant, j'y ai même aperçu des vieilles femmes fabriquant des pelotes, bien qu'on célébrât l'office¹⁴ ».

⁷ Monicat (Bénédictine), *Itinéraires de l'écriture au féminin : voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1996, p. 116.

⁸ *Ibid.*, p. 118.

⁹ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 299-300.

¹⁰ *Ibid.*, p. 42-42.

¹¹ *Ibid.*, p. 211-212.

¹² *Ibid.*, p. 212.

¹³ *Ibid.*, p. 53.

¹⁴ *Ibid.*, p. 18.

Mme Miller croise des jésuites lorsqu'elle se trouve en Italie, elle explique ce qu'elle observe alors :

[...] les rues, pour ses quelques deux ou trois derniers jours, ont été remplies de Jésuites [...] Ils sont arrivés du Paraguay et d'Espagne, etc. Beaucoup d'entre eux semblent être dans une extrême pauvreté et détresse : la majeure partie est en chemin pour Rome, pour voir ce que leur Saint-Père fera pour eux [...]. Ils portent l'habit de leur ordre ; et semblent pour la plupart des objets pitoyables¹⁵.

Elle ne donne pas plus d'explications concernant ces jésuites qu'elle a l'occasion d'observer.

Mme Edgeworth qui voyage en Suisse, visite un couvent de religieuses. Elle a le loisir de s'entretenir avec certaines d'entre elles et en décrit une : « [...] l'une d'elles vint à notre rencontre ; elle avait une figure fraîche, aimable et ouverte, un teint chaud, et paraissait heureuse et bien portante ; son costume très seyant était composé d'un chaperon blanc, d'une robe et d'une pèlerine brune¹⁶ ». Elle profite de cette occasion pour demander aux religieuses d'habiller sa sœur comme l'une d'entre elles. Celles-ci acceptent et « Les sœurs coururent à une armoire et en sortirent une quantité de coiffes et de bandeaux plissés, les examinant soigneusement comme l'eût fait une belle pour son anniversaire, afin de choisir ceux qui convenaient le mieux¹⁷ ». Cette scène quelque peu anecdotique semble être intéressante à souligner.

Mme Cradock visite le couvent de l'Assomption lors de son séjour à Paris en juin 1784. Elle observe les religieuses présentes durant l'office :

Les religieuses assistaient à l'office, séparées de l'église par une grille de fer et un rideau vert assez court ; nous pouvions les apercevoir. Elles nous regardaient curieusement. Une d'entre elle, une jeune novice, tout en blanc était charmante. Je ne pus m'empêcher d'éprouver un serrement de cœur en pensant à la vie de recluse qui lui était destinée¹⁸.

Il ne s'agit plus seulement ici d'observer mais également de partager les émotions qu'elle ressent en voyant ces religieuses. A ce sujet, Chantal Grell explique que :

[...] l'éducation des jeunes filles est d'abord religieuse [...]. Le couvent était, traditionnellement, un lieu d'initiation à la vie monastique, l'anti-chambre du noviciat et nombre de jeunes filles, tôt destinées à la clôture par leurs familles pour des raisons souvent de

¹⁵ « [...] the streets, for these two or three days past, have been crowded with Jesuits [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 374-375.

¹⁶ Edgeworth (Maria), *Lettres intimes de Maria Edgeworth : pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821*, Paris, Guillaumin, 1896, p. 170.

¹⁷ *Ibid.*, p. 173.

¹⁸ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 54.

dot, passaient directement du pensionnat au noviciat. Pour celles qui étaient destinées à vivre dans le monde, et qui souvent ne restaient que quelques années au couvent, l'instruction religieuse était tout aussi fondamentale¹⁹.

Comme nous avons pu le constater, les voyageuses ont eu à de nombreuses reprises l'occasion de croiser des hommes et des femmes d'Église et de s'entretenir avec eux. Elles visitent également de nombreux édifices au cours de leurs voyages.

Offices et fêtes religieuses

A Paris, le 10 juin 1784, Mme Cradock assiste à la fête du Saint-Sacrement. Elle profite de cet événement pour en décrire l'ambiance et ce qu'il s'y passe :

Cette fête, une des plus grandes de l'année dure huit jours. On porte le Saint-Sacrement processionnellement dans les rues décorées par les paroisses. Portes et fenêtres disparaissent sous les tentures de tapisseries. En tête, des enfants de chœur jettent des fleurs sur tout le parcours [...] puis les prêtres en surplis, un seul en soutane tenant la bannière de l'église ; ceux-ci suivis d'autres prêtres revêtus de leurs habillements les plus somptueux. L'un d'eux porte le crucifix [...] et enfin, revêtus de chasubles splendides, les prêtres chargés de porter le Saint-Sacrement s'avancent sous un magnifique dais²⁰.

Cette minutieuse description permet de se rendre compte du déroulement de cette procession dans les rues parisiennes. Bien qu'elle ajoute : « On nous dit que cette belle procession n'égale pas en splendeur celle qui se fait à Versailles et que suivent le roi, la reine et une grande partie de la cour²¹ ».

Le 29 mai 1785 à Toulouse, Mme Cradock assiste à une procession de Bénédictins. Ici aussi, elle détaille le déroulement de l'événement : « [...] nous vîmes sortir de leur couvent les moines précédés de leurs riches bannières, sur laquelle était brodée la Vierge noire²² ». Cependant, elle explique l'événement²² fâcheux qui lui arrive durant cette procession :

En passant, un des moines nous fit des observations sur notre toilette de voyage qu'il ne trouvait pas, disait-il, digne de la cérémonie. Mme de X... lui répliqua qu'étant Anglais, étrangers aux coutumes du pays, on n'avait pas le droit d'exiger de nous une grande toilette pour cette occasion. J'avais envie de me retirer : mais Mme de X. me fit rester avec insistance, disant, à qui voulait l'entendre, que les moines étaient toujours de mauvaise humeur quand ils sortaient en procession, mais que personne n'y faisait attention²³.

¹⁹ Grell (Chantal), *L'éducation des jeunes filles nobles en Europe (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 16.

²⁰ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 43-44.

²¹ *Ibid.*, p. 44.

²² *Ibid.*, p. 180.

²³ *Ibid.*, p. 180.

La mention de cet événement dans son journal fournit des indications sur le comportements et les exigences de certains moines.

Assister aux offices religieux fait également partie intégrante des activités des Anglaises. Elles en proposent parfois certains commentaires et observations. Ainsi, Mme Cradock assiste à un office à l'Abbaye de Saint-Germain en mars 1784 à Paris et observe : « Les chants fort beaux, l'office solennel ; mais la tenue des fidèles laissait à désirer, et ce qui m'a surtout étonné, c'est que l'église sert de passade d'une rue à une autre, de sorte que ce sont des allées et venues continuelles²⁴ ». Ce n'est pas les seuls éléments qu'elle donne concernant l'ambiance aux offices. En effet, elle se trouve à Toulouse le 2 juin 1785 et commente : « On y prêchait un sermon qui dura une heure et demie, mais ceux seuls placés près de la chaire purent en profiter, car le bruit des disputes, les cris des enfants, les hurlements des chiens ne nous permirent pas d'en entendre un mot²⁵ ».

Mme Piozzi, alors à Milan, évoque quelques détails concernant la manière dont les femmes se tiennent au chaud durant les offices :

À l'église cependant [...] les dames ont un grand sac de velours vert porté pour elles, orné de pompons dorés et doublé de fourrure pour empêcher leurs pieds de geler, puisque les tapis ne sont pas utilisés ici [...] pendant que les hommes de tous les rangs marchent enveloppés dans une étrange sorte de redingote blanche, non boutonnée mais pliée autour de leurs corps²⁶.

Elle ajoute également une autre habitude des fidèles lorsqu'ils se rendent à l'église : « L'uniformité de l'habillement satisfait l'oeil et leurs habitudes d'aller en veste à l'église, et toujours sans chapeau, ce qu'ils considèrent comme une profanation [...] »²⁷. Quant à Mme Miller, elle détaille la manière d'être des Génois qui se rendent à l'église :

[...] les gens qui entrent dans l'église, aussi bien hommes que femmes, tombent par terre immédiatement sur leurs genoux, ils fléchissent leurs têtes profondément, ensuite ils saisissent le goupillon d'eau bénite, et aspergent et font des signes de croix avec une grande ardeur, frappant leurs poitrines en même temps²⁸.

Mme Cradock raconte également comment se déroule un enterrement. Elle assiste à l'enterrement de la duchesse de Fleury le 22 juillet 1784. Elle explique que : « M.

²⁴ *Ibid.*, p. 12.

²⁵ *Ibid.*, p. 189.

²⁶ « To church however [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Piozzi (Hester), *op. cit.* vol. 1, p. 105-106.

²⁷ « The uniformity of dress pleases the eye and their custom of going vested to church, and always without a hat, which they consider as profanation [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 106.

²⁸ « [...] the people who enter the church, both male and female, drop down at once upon their knees, bow their head profoundly, then seize the holy-water brush, and sprinkle and cross themselves with great ardour, striking their breast at the same time », Miller (Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 179.

Cradock, ayant donné la pièce à un des sacristains, celui-ci nous procura d'excellentes places en vue de l'autel²⁹ ». Elle expose ensuite le déroulement de la cérémonie et termine cette description en mentionnant l'ambiance qui y règne :

On hâta la cérémonie et même on ménagea les cierges, car à peine le cercueil était-il sous le catafalque qu'on éteignit ceux qui l'entouraient. Du reste, l'assistance laissait beaucoup à désirer, comme recueillement. On causait, on riait, les enfants faisaient du tapage, les chiens se querellaient, et au milieu de tout cela on psalmodiait mollement [...] Contre mon opinion, on m'assura que c'était un fort bel enterrement³⁰.

Ce n'est pas la seule fois où elle déplore ce manque d'hommage envers les morts. En effet, à Avignon, elle a une nouvelle expérience sur le sujet : « Dans l'église des Carmélites, nous vîmes le tombeau de la Laure de Pétrarque : une certaine somme d'argent est allouée pour l'entretien du tombeau ; mais l'état de délabrement où il se trouve prouve que, déjà depuis bien des années, l'argent a eu une autre destination³¹ ».

Comme nous pouvons le constater, les voyageuses ne manquent pas de partager les pensées et les expériences qu'elles vivent. Elles n'hésitent pas à participer aux différents offices, ni aux fêtes et autres processions. On se rend compte qu'elles ont également l'occasion de discuter et d'échanger avec les hommes et les femmes d'Église.

II. Les autres religions pratiquées au sein des pays visités

Les voyageuses proposent quelques références concernant les personnes de deux autres religions : les juifs et les protestants. Bien qu'elles n'y font pas souvent mention, il semble intéressant de connaître ce qu'elles pouvaient néanmoins penser de ces religions.

Sur les juifs

Mme Miller expose quelques particularités de la vie des juifs qu'elle observe quand elle est à Turin :

Les juifs paient de lourdes impositions pour avoir la permission de faire du commerce, ils sont obligés de porter un badge pour les distinguer des autres personnes, une pièce de soie jaune attachée à leurs boutonnières. Beaucoup d'entre eux, conscients de la disgrâce d'être ainsi marqués paient au R___ une amende annuelle supplémentaire pour avoir la permission de la porter hors de la vue³².

²⁹ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 65.

³⁰ *Ibid.*, p. 67.

³¹ *Ibid.*, p. 105.

³² « The Jews pay heavy impositions [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 157.

Elle indique là avec précision ce qui se pratique alors dans la ville et semble bien renseignée à ce sujet. Elle n'est pas la seule à en parler. En effet, Mme Piozzi procure également quelques informations au sujet de la manière de vivre des juifs. Elle se trouve également en Italie lorsqu'elle écrit : « Sept milles juifs occupent un tiers de la ville [...] où ils ont une synagogue, et vivent selon leur propre manière³³ ». Elle donne d'autres détails sur la manière dont ils vivent lorsqu'elle se rend à Livourne « [...] où j'ai compris que les juifs riches possèdent leurs habitations d'été³⁴ ». Elle raconte que profitant de sa présence dans la ville, elle s'est rendue à la synagogue : « Ils ont une synagogue dans la ville, où je suis allée un soir, et où j'ai entendu le service en hébreu [...]³⁵ ». Leurs déclarations permettent de connaître un peu plus la vie des juifs dans certaines villes italiennes mais les références à ce sujet ne sont pas nombreuses.

Mme Cradock propose une brève impression sur les juifs d'Avignon, ville où elle voyage alors et elle écrit : « La religion catholique y est seule admise, et l'on ne tolère ces juifs que par des motifs intéressés³⁶ ». D'ailleurs, elle précise que « [...] les rues sont, en général, étroites, sombres, mal pavées et très sales, particulièrement dans le quartier juif³⁷ ».

Ces quelques réflexions et observations sur les juifs sont quasiment les seules que nous avons pu retrouver dans les récits de voyage étudiés. Cependant, bien que peu nombreuses, ces observations nous donnent quelques aperçus sur la religion juive.

Les protestants

Pour avoir quelques informations sur la manière dont se comportent les Hommes d'Église envers les protestants, il est intéressant de lire ce que Mme Cradock donne comme échantillon. En effet, alors qu'elle visite avec son mari une église à Paris en août 1784, elle explique que :

[...] un des moines s'approcha de nous et nous demanda à quelle religion nous appartenions. Nous lui répondîmes, et la conversation s'engagea. Il fut aimable et très bienveillant³⁸.

³³ « Seven thousand Jews occupy a third part of the city [...] where they have a synagogue, and live after their own fashion », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 130.

³⁴ « [...] where I understand that the rich jews hold their summer habitations », *Ibid.* vol. 1, p. 366.

³⁵ « They have a synagogue in the town, where I went one evening, and heard the Hebrew service [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 366.

³⁶ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 105.

³⁷ *Ibid.*, p. 105.

³⁸ *Ibid.*, p. 76.

Il serait sans doute aisé de penser que tous les Hommes d'Église ont alors cette attitude envers les protestants. Cependant, Mme Cradock nous fournit le contre-exemple de celui-ci en mentionnant un autre fait qui lui arrive quelque temps plus tard. Elle visite la cathédrale d'Aix-en-Provence et elle raconte :

[...] un prêtre nous fit entrer dans la sacristie et nous montra des reliquaires, des ostensoirs, des calices, des ornements et des vêtements d'une richesse merveilleuse. Quelques-uns de ces objets ne peuvent être touchés par tout le monde ; aussi je crus m'apercevoir qu'en notre qualité d'hérétiques il nous tenait à une certaine distance, de peur, sans doute, que notre haleine même ne profanât ces objets sacrés. Il accepta cependant notre argent qui lui parut bon³⁹.

Notons la dernière phrase de cette citation qui semble marquée par beaucoup d'ironie. Par ce second exemple, elle montre que tous les Hommes d'Église n'étaient pas forcément bienveillants envers eux.

Au-delà de son ressenti et de ses expériences personnelles, elle propose d'énoncer comment les protestants vivent leur culte dans certaines villes et plus particulièrement à Montpellier où elle se trouve alors en avril 1785 :

La religion protestante n'étant pas reconnue par l'Etat, les fidèles n'ont pas d'église proprement dite, mais se réunissent dans une grange peu éloignée de la ville. Cette grange n'a qu'un mur de côté où sont placés des bancs autour de la chaire ; un toit ne la couvre qu'à moitié. L'autre moitié est protégée par une simple toile. L'assistance se montait à près de 1.000 personnes et encore, m'assura-t-on, ce n'était qu'une petite assemblée, le nombre des protestants à Montpellier et aux environs se montant à plusieurs milliers. L'office se fait en français ; il n'y a pas d'orgue, mais les psaumes se chantent à l'unisson⁴⁰.

Elle propose ici une description très détaillée de la façon dont ces protestants montpelliérains pratiquent leur religion et les conditions difficiles dans lesquelles ils pratiquent celle-ci ne semble pas éprouver leur foi. Elle explique également une anecdote qui lui arrive alors qu'elle voyage à Saumur. Une dame essaie de lui vendre un chapelet mais elle ne sait comment s'en servir et explique alors : « [...] j'en demandais l'usage à la bonne femme qui me regarda avec surprise, et m'expliqua qu'on les portaient au bras pour réciter pendant la messe autant d'*Ave Maria* qu'il y a de grains⁴¹ ». Ainsi, Mme Cradock permet un petit aperçu de la manière dont se comportaient l'Église catholique envers les protestants dans certaines régions de France.

³⁹ *Ibid.*, p. 109.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 155.

⁴¹ *Ibid.*, p. 279.

Marianne Baillie explique ce qu'elle observe sur les protestants lorsqu'elle est à Turin. En effet, une petite communauté vaudoise y est tolérée. Elle explique leur manière de vivre avec beaucoup de précision :

Il y a une remarquable et intéressante petite colonie protestante [...] ils ont conservé leurs existences au milieu de ce pays catholique, et à moins de trente miles de sa capitale. Ce sont des gens très calmes, moraux et travailleurs. Ils doivent leur tranquillité et leur sécurité à la protection de certains pouvoirs protestants, et particulièrement à celui de Grande-Bretagne, dont le ministre est spécialement renseigné pour s'occuper de leurs intérêts, et de leur jouissance de la tolérance qui leur est allouée ; ils sont, comme nos catholiques, privés de beaucoup de privilèges ; mais récemment sa présente Majesté a consenti à accorder un salaire à leurs prêtres. Cromwell a soutenu ces gens avec une énergie particulière⁴².

Ici encore, la voyageuse est bien informée sur cette communauté dont elle donne les moyens de protection et de subsistance.

Elle évoque la religion protestante lorsqu'il s'agit de faire référence à un certain niveau de vie. Elle se trouve en Suisse et écrit : « Nous avons commencé à suspecter, d'après cette apparence de confort et de propreté, que nous étions encore une fois dans le voisinage d'un gouvernement protestant, ce qui était le cas⁴³ ». Elle fait référence par la même occasion à la propreté qui semble, selon elle, être plus fréquente dans les régions et pays protestants. Pour Hester Piozzi, la religion protestante influence sur des types de comportements et elle expose sa pensée comme suit : « [...] je m'asseyais cherchant, mais en vain, à trouver une raison pour laquelle l'affection paternelle semble beaucoup plus chaleureuse dans les pays protestants, et la piété filiale dans ceux qui restent fidèles à l'Eglise de Rome⁴⁴ ».

Hester Piozzi évoque quelques différences entre la religion protestante et la religion catholique alors qu'elle est à Lucques :

Nous autres Anglais habillons notre clergé en noir, et allons nous-mêmes en couleur au théâtre. Ici les choses sont inversées, l'église ressemble à un jardin de fleurs à midi [...] pendant que l'opéra le soir a plus l'air de funérailles, puisque tout le monde est habillé en noir [...]⁴⁵.

⁴² « There is a remarkable and interesting little protestant colony [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », Baillie (Marianne), *First Impressions on a Tour Upon the Continent in the Summer of 1818, through Parts of France, Italy, Switzerland, the Borders of Germany and a Part of French Flanders*, London, Murray, 1819, p. 168-169.

⁴³ « We began to suspect, from this appearance of comfort and neatness, that we were once more in the neighbourhood of a protestant government, which we found afterwards was really the case », *Ibid.*, p. 316.

⁴⁴ « [...] I sat trying, but in vain, to find a reason why paternal affection appears so much warmer always in protestant countries, and filial piety in those which remain firm to the church of Rome », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 2, p. 347.

⁴⁵ « We English dress our clergymen in black, and go ourselves to the theatre in colours. Here matters are reversed, the church at noon looked like a flower-garden [...] while the Opera-house at night had more the air of a funeral, as every body was dressed in black [...]

Quelques temps plus tard au cours de son voyage, elle se trouve alors à Livourne et raconte la manière d'être des italiens envers les protestants :

Les Italiens échouent à ne pas classer les sujets de Grande-Bretagne parmi les habitants païens de la ville, et pour se distinguer disent : « Nous sommes Chrétiens ». Leurs aversions pour un protestant [...] est toujours implacable ; et le dernier jour seulement leur persuadera que c'est criminel⁴⁶ .

Mme Miller raconte, alors qu'elle est à Rome, avoir rencontré « [...] ici une dame britannique [...] qui a renoncé à ces *erreurs* protestante [...]»⁴⁷ ». Elle explique également que lors de ce même séjour à Rome elle a refusé de se mettre à genoux alors qu'elle est à Saint-Pierre le dimanche de Pâques en présence du pape. Elle explique pourquoi : « [...] il m'a frappé qu'étant protestante je ne devais pas m'agenouiller [...]»⁴⁸ ».

Il est intéressant de constater que la religion protestante est beaucoup plus évoquée dans les récits des voyageuses que la religion juive qui est à peine citée. La religion que pratique les Anglaises est évidemment plus développée bien qu'elle le soit beaucoup moins que la religion catholique qui est la principale religion dans les pays et dans les villes qu'elles visitent.

⁴⁶ « The Italians fail not to class the subjects [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.* vol. 1, p. 371-372.

⁴⁷ « [...] a British lady here [...] who has renounced her Protestant *errors* [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 2, p. 176.

⁴⁸ « [...] it struck me that as a protestant I ought to kneel [...] a British lady here [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *Ibid.* vol. 2, p. 188.

Partie 3

Les voyageuses anglaises au fil des rencontres

Cette Partie parle des rencontres faites par les voyageuses. Qu'il s'agisse de rencontres avec les habitants des pays visités, de leurs rencontres avec des personnages célèbres ou bien encore de rencontres avec les animaux.

Le chapitre cinq s'intéresse aux comparaisons que les Anglaises font dans leurs écrits bien que certaines rapportent plus de choses à ce sujet que d'autres. Ces comparaisons portent principalement sur les disparités des hommes en fonction de leurs lieux de provenance mais également à travers un discours plus centré sur l'Angleterre.

Ce que nous proposons dans le chapitre six porte sur les rencontres particulières. il s'agit de personnages célèbres tels que Napoléon, Madame de Staël, etc. Ces rencontres sont différentes : dans certains cas il ne s'agit que d'observation faites de loin et dans d'autres cas, il s'agit de rencontre plus personnelles. Ces rencontres personnelles ont permis aux voyageuses de s'entretenir avec ces personnes et d'en donner un avis ainsi qu'une description plus précise. Ce chapitre concerne également les animaux. En effet, les voyageuses en croisent de différentes sortes et en font part dans leurs journaux.

Chapitre 5 – Les voyageuses face aux différences

Dans ce chapitre, nous nous intéressons à la rencontre entre les voyageuses et les étrangers. Cette conjoncture met en évidence les ressemblances mais principalement les dissemblances entre les Hommes de différents pays.

Dans une première partie, nous examinerons les disparités observées par les Anglaises et qui concernent des pays étrangers aux leurs. Ainsi, nous évoquerons les différences : entre les Français et les Italiens, sur la France et sur les Français, sur les Italiens entre les différentes villes italiennes visitées. Nous évoquerons également d'autres pays auxquels, elles font de brèves allusions. Il s'agit là de pays qu'elles ont rapidement traversé.

Ensuite, nous nous intéresserons aux comparaisons qu'elles font entre l'Angleterre, (leur pays natal) et les autres nations (France et Italie). Une partie plus restreinte concerne également ce qu'elles ont écrit sur l'Angleterre.

I. Les disparités de caractères observés lors des voyages

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est intéressant de s'intéresser à quelques généralités que fait Hester Piozzi. Elle écrit : « Chaque nation se plaint de la faiblesse de ses propres habitants, et les considèrent comme les pires personnes au monde, jusqu'à ce qu'ils en voient d'autres qui ne sont pas meilleurs ; et alors, comme les individus avec leurs douleurs privées, ils trouvent que le changement ne produit pas de soulagement¹ », plus loin elle continue : « [...] chaque pays possède tellement de choses pour lesquelles il peut être justement plaint, que la plupart des hommes finissent par préférer le leur² ». Elle écrit aussi :

La sincérité, la franchise, et l'honorabilité ne sont pas limité à un seul pays ; et je pense que l'un des bénéfices les plus considérables découlant du fait de voir d'autres pays en plus du sien, est l'éradication [...] de beaucoup de préjugés et petites idées de pensée [...]³.

Ceci étant dit, cela ne l'empêche pas de faire des comparaisons et de donner son avis sur les différentes nationalités qu'elle côtoie. Bénédicte Monicat explique que : « Les voyageuses se trouvent dans des positions dominantes et dominées, s'identifiant à l'Autre et se différenciant de l'Autre dans les relations de pouvoir que le récit de voyage met en scène⁴ ».

Les comparaisons entre Français et Italiens

Il existe quelques comparaisons entre Italiens et Français dans les journaux de Lady Miller, Hester Piozzi et Marianne Baillie. Lady Miller commente : « [...] il suffit qu'un Italien n'apprécie pas une image, pour la rendre parfaite aux yeux d'un Français [...] »⁵.

¹ « Every nations complains of the wickness of its own inhabitants, and considers them as the worst people in the world, till they have seen others no better ; and then, like individuals with their private sorrows, they find change produce no alleviation », Piozzi (Hester Lynch), *Observations and Reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany*, Dublin, 1789. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 101.

² « [...] every country has so much in it to be justly complained of, that most men finish by preferring their own », *Ibid.* vol 1, p. 103.

³ « Sincerity, frankness [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.* vol. 1 , p. 296.

⁴ Monicat (Bénédicte), *Itinéraires de l'écriture au féminin : voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1996, p. 29.

⁵ « [...] it was sufficient for an Italian to dislike a picture, to give it perfection in the eyes of a Frenchman [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *Letters from Italy, describing the manners, customs, antiquities, paintings, etc of that country, in the years 1770 and 1771, to a friend residing in France, by an English woman*, London, 1776. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 102.

Cela n'empêche pas Lady Miller de trouver un point commun aux Français et aux Italiens : « Les Italiens, en commun avec les Français et d'autres étrangers, sont plus une perte pour les noms et les titres anglais que pour toute autre circonstance qui les concerne⁶ ». Marianne Baillie leur trouve un point commun également : « [...] aussi bien les uns que les autres sont certainement les personnes les plus sales que j'ai jamais rencontré⁷ ».

Alors qu'elle est en Suisse, Marianne Baillie compare la beauté des Suissesses à celle des Françaises et des Italiennes : « Nous avons rencontré plusieurs jolies femmes [...] mais le style de leur beauté ne nous a pas plu autant que celles de France et d'Italie⁸ ».

Alors qu'elle est à Gênes, Hester Piozzi écrit : « La population ressemble beaucoup à celle de France [...] »⁹.

Comme nous pouvons le constater ces comparaisons ne sont pas très nombreuses mais donnent une indication sur ce que certaines personnes peuvent penser des uns et des autres.

Sur la France et sur les français

Evidemment, les voyageuses commentent les pays qu'elles traversent ainsi que leurs habitants. Celles-ci passent toutes par la France durant leurs voyages, nous retrouvons des commentaires dans la plupart des journaux de voyage. A ce sujet Bénédicte Monicat écrit que :

Trop souvent négligés, les récits de voyages ayant la France pour terrain d'exploration sont importants dans leur nombre et variés dans leurs objets. Les Alpes, les Pyrénées, le midi émergent comme les lieux privilégiés des voyages dans la métropole. On s'y attarde souvent sur la route qui mène à de plus lointaines destinations¹⁰.

Miss Berry fait beaucoup de voyages en France et y réside assez longuement. Elle donne donc des appréciations sur les Français : « [...] un Français n'est jamais à plaindre

⁶ « The Italians, in common with the French and other foreigners, are more a loss for English names and titles, than for any circumstance that regards them », *Ibid.* vol. 1, p. 381.

⁷ « [...] both one and the other are certainly the dirtiest race of beings I ever encountered », Baillie (Marianne), *First Impressions on a Tour Upon the Continent in the Summer of 1818, through Parts of France, Italy, Switzerland, the Borders of Germany and a Part of French Flanders*, London, Murray, 1819, p. 143.

⁸ « We met several pretty women [...] but the style of their beauty did not please us so much as that of France and Italy », *Ibid.*, p. 286.

⁹ « Population seems much as in France [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 67.

¹⁰ Monicat (Bénédicte), *op. cit.*, p. 8.

quand l'orgueil le soutient ; il est alors invulnérable¹¹ ». Elle parle de leurs caractères : « Le courage moral est beaucoup moins naturel au caractère des Français, beaucoup moins en rapport avec leurs habitudes et la vivacité de leurs sentiments, que le courage physique et militaire¹² ». Elle se pose, et pose à ses lecteurs, cette question : « Un Français pourrait-il supporter quelque chose qui le rendrait ridicule ?¹³ ». Elle va plus loin et disserte sur le suicide : « Au lieu de s'efforcer de dominer leur passion ou d'écarter les obstacles, les Français ont immédiatement recours au suicide, et semblent croire que la résolution de mourir avec l'objet de leur passion détruit l'égoïsme de cette action, tandis qu'elle le redouble, au contraire¹⁴ ». Elle établit ensuite un lien entre ce trait de caractère et la politique : « Cette tendance à l'exagération des sentiments et à l'impatience devant les obstacles présente de grands inconvénients en politique, et a causé ou rendu possible les nombreux changements que ce peuple a traversé pendant ses quarante dernières années¹⁵ ». Nous sommes, quand elle écrit ses lignes, en 1834, lors de l'un de ses derniers voyages à Paris.

Miss Berry parle de la France et de son amour pour Paris :

J'aime beaucoup Paris, c'est la ville de toutes les saisons, de tous les âges, de tous les goûts et de tous les genres d'existence. Je devrais dire que j'aime beaucoup la France, mais rien (socialement parlant), ne diffère plus de Paris que le reste de ce pays. Au point de vue politique, Paris et la province sont également florissants, ou plutôt la province l'est plus encore que la capitale¹⁶.

Maria Edgeworth écrit sur la société française : « Tout ce que j'en ai vu me plaît, mais on nous dit partout que nous ne voyons que la meilleure ; les hommes de lettres et l'ancienne noblesse¹⁷ », elle ajoute : « Les nouveaux riches sont d'un genre tout différent, paraît-il : mon père a pu en voir quelques uns [...] et en a été dégoûté¹⁸ ».

Marianne Baillie voyage, elle aussi, en France et dès son arrivée sur le sol français elle expose sa pensée : « Je suis satisfaite de ce que nous avons appris à appeler la politesse habituelle même des ordres les plus bas des Français [...] »¹⁹. Cela ne l'empêche pas au

¹¹ Berry (Mary), *Voyages de miss Berry à Paris, 1782-1836*, traduit par Mme la Duchesse de Broglie, Paris, A. Roblot, 1905, p. 98.

¹² *Ibid.*, p. 291.

¹³ *Ibid.*, p. 291.

¹⁴ *Ibid.*, p. 292.

¹⁵ *Ibid.*, p. 293.

¹⁶ *Ibid.*, p. 287.

¹⁷ *Ibid.*, p. 52-53.

¹⁸ *Ibid.*, p. 53.

¹⁹ « I was pleased with what we are taught to call the habitual politeness of even the lowest order of French people [...] », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 1-2.

cours de son récit de rédiger : « [...] mais les Français sont, sans aucun doute, une race naturellement sale, avec eux *l'apparence* est un tout²⁰ ». Quant à Hester Piozzi elle explique un entretien qu'elle a eu avec un coiffeur français. Elle résume cet échange : « Un Français, [...] me donna un excellent trait de son caractère national [...] »²¹. Elle donne ensuite le dialogue qui l'a mené à cette conclusion :

« Vous avez vécu quelques années en Angleterre, ami, dis-je, vous avez apprécié ? » - « Mais non, madame, pas parfaitement bien » . - « Vous avez beaucoup voyagé en Italie, avez-vous apprécié ? » - « Ah, Dieu ne plaise madame, je n'aime guère messieurs les Italiens. » « Qu'ont-ils fait pour que vous les haïssiez à ce point ? » - « Mais c'est que les Italiens se tuent l'un l'autre (répondit celui-ci), et les Anglois se font un plaisir de se tuer eux-mêmes : pardi je ne me sens rien moins qu'un vrai goût pour ces gentillesses là, et j'aimerois mieux me trouver à Paris, pour rire un peu. »²².

Elle dit d'ailleurs que « Les Français sont une race de mortels satisfaits [...] »²³.

Mme Baillie partage également ses impressions sur la ville de Paris : « [...] je peux seulement dire que Paris ne m'a pas fait grande impression de luxe et ne m'a pas fait d'impression sur mes sentiments [...] »²⁴. Elle compare également les Lyonnais et les Parisiens : « [...] Nous avons vu une expression d'approbation plus favorable dans le peuple de Lyon (quand ils regardent les Anglais) que dans celui de Paris²⁵ ».

Les habitudes alimentaires des Français n'échappent pas aux commentaires de Marianne Baillie qui écrit : « J'ai observé que les Français mangent leurs légumes [...] après leur viande, etc. et comme une sorte de dessert ou *bonne bouche* même après qu'ils aient terminé leurs plats sucrés : pour nous cela paraît être une coutume étrange²⁶ ». Elle réitère quelques temps plus tard ses observations : « Dans tous les *déjeunés* français, ils demandent si vous ne voulez pas un fruit, et au dîner c'est invariablement apporté à table lors du dernier plat, avec une tranche de fromage comme part du dessert²⁷ ».

²⁰ « [...] but the French are, beyond all doubt, an innately filthy race, -with them *l'apparence* is all in all », *Ibid.*, p. 81.

²¹ « A Frenchman, [...] gave me an excellent trait of his own national character [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 153.

²² « You have lived some years in England [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.* vol. 1, p. 153.

²³ « The French are a contented race of mortals [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 25.

²⁴ « [...] I can only say that Paris made no great impression upon my fancy, and none at all upon my feelings [...] », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 47.

²⁵ « [...] we saw more favourable expression of countenance in the people of Lyons (while gazing upon the English) than in those of Paris », *Ibid.*, p. 91.

²⁶ « I observed that the French people eat their vegetables [...] after the meat, &c. and as a sort of dessert or *bonne bouche* even after they have finished their sweet dishes : to us this seems an odd custom », *Ibid.*, p. 42.

²⁷ « At all French *déjeunés* they ask if you do not choose fruit, and at dinner it is invariably brought to table in the last course, with a slice of cheeses as part of the dessert », *Ibid.*, p. 62.

Comme nous venons de le constater, la plupart des voyageurs semblent aimer la France mais cela ne les empêche pas d'en noter les défauts qu'elles observent, il en va de même pour les Français.

À travers les villes italiennes

La majorité des Anglaises traversent l'Italie durant leurs séjours ce qui les amène à faire quelques commentaires sur le pays mais aussi sur les habitants. Comme le précise Bénédicte Monicat :

L'Italie est la destination privilégiée des voyageuses. Pèlerinages à Rome, crochets quasi obligatoire par Venise, séjours non moins obligés à Naples avec ascension du Vésuve, retours par Milan/Turin et passages du Simplon rythment ces itinéraires. [...] L'Italie est pour beaucoup la terre de la convalescence, convalescence plus souvent psychique que physique²⁸.

Alors qu'elle est à Gênes, Mme Miller résume bien cette tendance à la comparaison : « Nous ne laissons jamais passer une opportunité de se procurer des informations de ceux avec qui nous discutons, afin de comparer et de juger de la vérité en comparant les différences et les similitudes sur un même sujet, etc.²⁹ ». Marianne Baillie se pose cette question : « A quel point naturellement on tombe dans le jugement par la comparaison ?³⁰ »

Hester Piozzi écrit sur les Italiens : « L'hilarité spontanée des Italiens donne de la joie au cœur, c'est le résultat d'une gaieté réellement ressentie, non d'une simple incitation à l'espoir d'un bonheur³¹ ». Elle expose également son impression sur les Italiens : « [...] Les Italiens ne mesurent pas le mérite d'un homme par le poids de sa bourse ; ils savent comment vénérer même la pauvreté [...]³² ». Miller, elle observe : « J'ai entendu dire que les Italiens étaient cérémonieux, je n'ai pas encore perçu ce défaut³³ ». Mme Piozzi propose une analyse assez poussée de l'éducation des Italiens, elle commence : « Rien, pour dire la vérité, ne peut dépasser la sensation agréable d'un Italien bien élevé lorsqu'il s'adresse à

²⁸ Monicat (Benedicte), *op. cit.*, p. 10.

²⁹ « We never let pass an opportunity of procuring information from those we converse with, in order to compare and judge of the truth by their differing or agreeing upon the same matter, etc. », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 181.

³⁰ « How naturally one falls into judging by comparison ? », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 226.

³¹ « The unstudied hilarity of Italians is very rejoicing to the heart, from one's consciousness that it is the result of cheerfulness really felt, not a mere incentive to happiness hoped for », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 2, p. 99.

³² « [...] Italians measure no man's merit by the weight of his purse ; they know how to reverence even poverty [...] », *Ibid.* vol. 2, p. 148.

³³ « I had heard tha Italians were ceremonious ; I have not yet perceived this defect », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 366.

une dame, eux seuls savent comment flatter [...]»³⁴. Elle poursuit : « [...] respectueux mais tendres ; attentif, pas empressé ; la politesse d'un homme de bon goût *ici* est une vraie *politesse*, libre de toute coquetterie et honnêtement expressif de ce qu'il ressent vraiment [...]»³⁵. Elle conclut ensuite en disant que : « Les manières des hommes ici sont assurément agréables à un très haut degré [...]»³⁶. De plus, elle observe : « l'esprit d'un Italien, que ce soit un homme ou une femme, [...], possède l'art de plaire à un très grand degré, la cohérence avec laquelle ils s'aiment mutuellement les uns et les autres en est la meilleure preuve»³⁷.

Hester Piozzi donne une vue d'ensemble des habitants des villes italiennes : « On voit donc les habitants des villes italiennes joyeux et gais pour la plupart, ou alors pieux et pénitents [...]»³⁸. Elle va plus loin dans les détails : « [...] peu attentif à leurs magasins, mais facilement disposés à s'attarder sous la fenêtre de leurs maitresses avec une guitare [...]»³⁹. Elle pousse son analyse plus loin : « la fraude, l'avarice, l'ambition sont les vices des Etats républicains et d'un climat froid ; l'oisiveté, la sensualité, et la vengeance, sont les mauvaises herbes d'un pays chaud et de gouvernements monarchiques»⁴⁰. Elle conclut : « Si ces gens ne sont pas bons, ils souhaitent au moins qu'ils soient meilleurs, ils n'acclament pas leur propre conduite quand leurs passions les conduit trop loin [...]»⁴¹.

Elle évoque les apparences en société : « En Italie, [...] il n'y a pas de désir impertinent de paraître tel que l'on n'est *pas* : aucune recherche de conversation, et d'expression torturée pour varier leur phrase avec quelque chose de nouveau et quelque chose de bien [...]»⁴² et conclut : « Les Italiens sont naturels en société [...] cependant, aucun n'est bon ou mauvais, ou sage ou ridicule sans raison»⁴³.

³⁴ « Nothing, to speak the truth, can exceed the agreeableness of a well-bred Italian's address when speaking to a lady, whom they alone know how to flatter [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 84-85.

³⁵ « [...] respectful, yet tender ; attentive, not officious ; the politeness of a man of fashion *here* is *true* politesse, free from all affectation, and honestly expressive of what he really feels [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 85.

³⁶ « The manners of the men here are certainly pleasing to a very eminent degree [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 85.

³⁷ « The mind of an Italian, wheter man or woman, [...], posses the art of pleasing in an eminent degree, the consistancy with which they are mutually beloved by each other is the best proof », *Ibid.* vol. 1, p. 114.

³⁸ « One therefore sees the inhabitants of Italian cities for the most part merry and cheerful, or else pious and penitent [...] », *Ibid.* vol. 2, p. 237.

³⁹ « [...] little attentive to their shops, but easily disposed to loiter under their mistress's window with a guitar [...] », *Ibid.* vol. 2, p. 237.

⁴⁰ « Fraud, avarice, ambition, are the vices of republican states and a cold climate ; idleness, sensuality, and revenge, are the weeds of a warm country and monachial governments », *Ibid.* vol. 2, p. 237.

⁴¹ « If these people are not good, they at least wish they were better ; they do not appalud their own conduct when their passions carry them too far [...] », *Ibid.* vol. 2, p. 237.

⁴² « In Italy, [...] there is no impertinent desire of appearing what one is *not* : no searching for talk, and torturing expression to vary its phrase with something new and something fine [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 304.

⁴³ « Italians are natural in society [...] No one, however, is good or bad, or wise or foolish without a reason why », *Ibid.* vol. 1, p. 305.

Arrivée à Modène, elle analyse ses habitants : « Les Modenesi semblent un peuple joyeux et gai ; ils ont beaucoup de génie pour les spectacles de pantomimes, et ce que l'on appelle le plaisir, ou plutôt la dissipation⁴⁴ ». Elle précise ensuite : « Ils sont considérés comme gallants, et les dames et les autres femmes sont très enclines à la coquetterie⁴⁵ ».

Hester Piozzi alors à Milan, dit que les Lombards qu'ils « [...] possèdent le talent de vous plaire sans feindre et naïves sont leurs manières, vous ne pouvez même pas les soupçonner de manquer de sincérité⁴⁶ ». Par la suite, cela ne l'empêche pas d'écrire : « Nous n'enverrons pas les gens à Milan pour étudier la délicatesse ou la moralité très raffinée, c'est certain [...] »⁴⁷.

A Venise, Mme Piozzi compare les Vénitiens aux Italiens. Selon elle, les Vénitiens « [...] ne sont pas si énergiquement disposés à trouver tous les hommes dans le même esprit, comme les autres Italiens ; et une grande raison pour laquelle ils sont plus gais et moins malveillants, ils ont moins de forts préjugés que d'autres de leurs compatriotes, simplement parce qu'ils sont plus heureux⁴⁸ ». Dans un égal souci de comparaison, elle analyse la pratique des langues en Italie et indique : « Les Etats d'Italie étant sous le gouvernement de différents dirigeants, sont maintenus séparés les uns des autres, et parlent différents dialectes [...] »⁴⁹. Elle en profite pour analyser la façon de parler des Florentins :

[...] les Florentins *semblent*, comme j'ai pu l'observer, dépendre plus de leur propre langue copieuse et belle pour s'exprimer, que ne le sont les Milanais ; qui s'aident de l'espagnol ; du grec, ou du latin, tandis que leur langue est ouvertement empruntée aux Français, dont ils essaient même de conserver la prononciation, de la lettre U⁵⁰.

Alors qu'elle est à Milan, Mme Piozzi remarque :

Je n'ai jamais durant toute ma vie entendu parler autant de naissance et de famille que depuis que je suis arrivée dans cette ville : où le sang jouit de milliers de privilèges exclusifs [...] où l'esprit et la beauté sont considérés comme inutiles sans une longue ascendance ; et la vertu, les talents, la richesse, et la sagesse, sont seulement estimés comme des médailles à accrocher sur une branche d'un arbre généalogique [...] »⁵¹.

⁴⁴ « The Modenese seem a gay, cheerful people ; have much genius for pantomime shows, and what is called pleasure, or rather dissipation », Miller (Lady Anna Riggs), *op. cit.* vol. 1, p. 316.

⁴⁵ « They are esteemed gallant, and the ladies and other females much inclined to coquetry », *Ibid.* vol. 1, p. 316.

⁴⁶ « [...] posses the skill to please you without feigning, and so artless are their manners, you cannot even suspect them of insincerity », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 103.

⁴⁷ « We will not send people to Milan to study delicacy or very refined morality to be sure [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 113.

⁴⁸ « [...] are not quite so strenuously [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.* vol. 1, p. 223.

⁴⁹ « The states of Italy being all under different rulers, are kept separate from each other, and speak a different dialect [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 326.

⁵⁰ « [...] the Florentines appear [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.* vol. 1, p. 326.

⁵¹ « I never in my whole life heard [Pour le texte complet voir annexe 1] », *Ibid.* vol. 1, p. 109.

Marianne Baillie écrit sur l'Italie : « L'Italie [...] possède un style différent de beauté ; mais la différence ne constitue pas la supériorité [...] »⁵² ».

Ainsi, les Anglaises qui ont traversé l'Italie n'ont pas manqué de faire part de leurs observations dans leurs journaux. Il s'agit aussi bien de commentaires sur l'Italie en général que sur les habitants de certaines villes. Il est intéressant de noter que concernant ce panorama sur l'Italie Miss Berry et Mme Cradock sont absentes.

Les autres pays d'Europe visités

Bien que l'Italie et la France soient les pays qui semblent privilégiés durant leurs séjours, les voyageuses ont également transité par d'autres pays. Ces observations sont très variés et très succinctes, il semble néanmoins intéressant de s'y attarder quelque peu.

La Belgique est quelques fois évoquée. Ainsi Bénédicte Monicat explique que : « La Belgique est pour les voyageuses un lieu de passage peu souvent évoqué en détail⁵³ ».

Alors qu'elle est en chemin pour Bruges, Maria Edgeworth écrit : « Les Flamands semblent être un peuple tout à l'argent [...] »⁵⁴ ». Elle nuance néanmoins son propos : « [...] pour tout dire, les Flamands sont honnêtes, autant que j'ai pu en juger⁵⁵ ». Elle émet néanmoins quelques réserves : « Je ne crois pas qu'ils franchissent les bornes de cette probité, avec personne, si ce n'est avec un milord anglais ! Ce sont des dupes privilégiés⁵⁶ » et s'explique : « Oui, parce qu'ils supposent que les Anglais roulent sur l'or⁵⁷ ». Elle en profite pour disserter sur la monnaie flamande : « [...] nous ne sommes pas habiles à compter la monnaie flamande, qui est très différente de la monnaie française et assez compliquée pour rendre fous les sept sages de la Grèce⁵⁸ ».

Plusieurs voyageuses sont passées par la Suisse dont Bénédicte Monicat précise que c'est une « destination extrêmement populaire, c'est un pays carrefour souvent traversé et décrit en cours de route⁵⁹ ».

⁵² « Italy [...] possessing a different character of beauty ; but difference does not constitute superiority[...] », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 124.

⁵³ Monicat (Bénédicte), *op. cit.*, p. 14.

⁵⁴ Edgeworth (Maria), *Lettres intimes de Maria Edgeworth : pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821*, Paris, Guillaumin, 1896, p. 4-5.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 16.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 16.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 16.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 15.

⁵⁹ Monicat (Bénédicte), *op. cit.*, p. 13.

Maria Edgeworth, alors qu'elle arrive dans la ville de Berne, expose : « Dès qu'on entre dans ce canton, il est facile d'y constater une culture supérieure⁶⁰ ». Quant à Marianne Baillie, elle semble peu impressionnée par la beauté des Suissesses et dit de la beauté de celles-ci : « C'était léger sans être doux, et frais sans être éclatant ; elles étaient, en bref, ni *jolie* ni *belle*, elles ne possédaient pas non plus *la grâce la plus belle encore que la beauté [...]*⁶¹ ». Elle résume en disant qu'elles : « [...] forment une catégorie à part que je ne peux pas exactement définir, mais que je n'ai certes pas aimé⁶² ». Hester Piozzi semble déçue de ne pas passer par la Suisse et écrit : « J'aurais aimé passer à travers la Suisse, le Derbyshire de l'Europe [...]⁶³ ».

L'Allemagne est une contrée, elle aussi observée par les Anglaises qui n'y font qu'y passer. Hester Piozzi n'en fait qu'une brève allusion : « [...] ce que nous appelons le caractère national ; les habitants d'Allemagne sont considérés comme lents à la colère, et de disposition phlegmatique [...]⁶⁴ ».

Alors qu'elle se trouve en Suisse allemande, Marianne Baillie donne ses impressions sur la langue allemande : « Il ne doit pas être dit combien la langue allemande est désagréable à nos oreilles en passant à travers ces cantons [...]⁶⁵ ». Elle s'explique : « [...] après l'harmonie mélodieuse des Italiens, et même comparé avec le Français, c'était doublement intolérable⁶⁶ ». Elle ne manque pas, ensuite, de comparer sa langue maternelle avec la langue allemande : « La nôtre est assez rude, de l'avis des étrangers ; pourtant je peux difficilement imaginer quelque chose d'aussi mauvais que l'Allemand⁶⁷ ». Hester Piozzi écrit sur la langue allemande : « C'est le génie de la langue allemande de dégrader en quelque sorte tous nos mots anglais⁶⁸ ».

⁶⁰ Edgeworth (Maria), *op. cit.*, p. 162.

⁶¹ « It was mild without being soft, and fresh without being brilliant : they were, in short, neither *jolie ni belle*, neither had they *la grace la plus belle encore que la beauté [...]* », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 286.

⁶² « [...] formed a class appart which I cannot exactly define, but which certainly I did not like », *Ibid.*, p. 286.

⁶³ « I should have liked to pass through Switzerland, the Derbyshire of Europe [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 47.

⁶⁴ « [...] what we terme national character ; for the inhabitants of Germany are reckoned slow to anger, and of phlegmatic dispositions [...] », *Ibid.* vol. 2, p. 277.

⁶⁵ « It is not to be told how disagreeably the German language grated upon our ears in passing through these cantons [...] », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 317.

⁶⁶ « [...] after the mellifluous harmony of the Italian, and even when compared with the French, it was doubly intolerable », *Ibid.*, p. 317.

⁶⁷ « Our own is harsh enough, in the opinion of foreigners ; yet I can with difficulty imagine any thing so bad as German », *Ibid.*, p. 317.

⁶⁸ « It is the genius of the German language to degrade all our English words somehow », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 2, p. 284.

Comme nous pouvons le constater, il ne s'agit ici que de quelques observations que les Anglaises nous ont donné concernant les Flamands, les Suisses et les Allemands. En comparaison avec leurs observations sur les Français et sur les Italiens cela est assez pauvre.

II. Une conception anglaise de leur approche à autrui

Cette sous-partie a pour but de s'intéresser aux comparaisons que faisaient les Anglaises entre leur pays natal et les pays qu'elles ont visité ainsi qu'aux commentaires qu'elles ont laissé sur l'Angleterre de manière générale.

L'Angleterre et l'Italie

Les comparaisons faites par les voyageuses ne concernent pas seulement l'apparence, le caractère ou la manière de se comporter des gens qu'elles rencontrent. En effet, Hester Piozzi opère une comparaison sur les rues d'Italie qui l'emmène à une comparaison sur les différences de gouvernements des deux pays : « Les routes sont (sans aucun doute) admirables près de Turin ; mais en Angleterre elles ne peuvent être aussi bonnes que celles sous les gouvernements despotiques [...]»⁶⁹. Elle s'explique d'ailleurs : « [...] la propriété privée est pour nous sacrée et précieuse par sa sécurité ; dès que nous renoncerons à notre liberté, nous devrions avoir d'excellentes routes droites [...]»⁷⁰. Elle peut également décrire les rues des villes sans parler des différences de gouvernements des deux pays. Ainsi, alors qu'elle est à Florence, elle commence par décrire les rues : « [...] Florence, où les rues sont maintenues si propres que l'on a peur des les salir, et non de se salir soi-même, en marchant dessus [...]»⁷¹. Ayant dépeint cela, la comparaison s'annonce : « [...] où toutes les promenades publiques sont toutes joliment sarclées, comme en Angleterre [...] c'est excessivement réjouissant pour un œil anglais [...]»⁷².

En ce qui concerne les manières des Italiens Mme Piozzi se demande : « [...] Je ne sais pas pourquoi notre peuple anglais a une telle opinion de l'efféminement italien

⁶⁹ « The roads are (no doubt) admirable near Turin ; but in England they can never be as good as those under despotic governments [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 158.

⁷⁰ « [...] private property with us being sacred and valuable by its security ; once give up our liberty, and we shall have excellent straight roads [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 158.

⁷¹ « [...] Florence, where the streets are kept so clean one is afraid to dirty them, and not one's self, by walking in them [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 339.

⁷² « [...] where the public walks are all a nicely weeded, as in England [...] that is excessively cheering to an English eye [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 339.

[...]»⁷³ ». Mais il ne s'agit pas là de la seule différence observée par Mme Piozzi. En effet, alors qu'elle est à Rome et qu'on lui raconte l'histoire d'un Italien qui fut marié à treize ans, elle expose : « Pourtant de telles choses nous semblent étranges ; ainsi qu'un millier d'autres qui se produisent dans la vie courante de ces pays chauds⁷⁴ ». Etant à Milan, elle remarque une manière de se comporter différente entre Anglais et Italiens : « Leurs idées de justice ne sont pas plus singulières que leur fragilité [...] appelant leurs proches et leurs amis par des noms tendres, et parlant à tous leurs inférieurs avec une grâce peu souvent utilisée par les hommes ou les femmes anglais même à leurs égaux⁷⁵ ». Elle évoque aussi le suicide et les contrastes qui existent entre les deux pays : « [...] le suicide est un crime rarement commis en dehors de l'Angleterre, et les Italiens observent avec une juste horreur notre peuple d'être si facilement incité à un péché, qui l'engage et lui prend tout pouvoir et toute possibilité de repentance⁷⁶ ».

Hester Piozzi compare également la différence de climat entre l'Italie et l'Angleterre. Ce climat semble influencer sur les hommes :

[...] Tandis que Dieu a gentiment donné aux Italiens un ciel clair, une intelligence pénétrante, un génie pour les arts [...] et un sol qui produit littéralement, aussi bien qu'au sens figuré, des fruits presque spontanés. Il a accordé aux Anglais un climat doux et sain, un esprit pratique et de progrès, une judicieuse manière de penser pour croître, et faire du commerce pour obtenir quelques comforts que leur île ne parvient pas à produire. L'esprit d'un Italien est communément comme son pays, extensif, chaud et beau, de la diversification irrégulière de ses idées, et d'un caractère ardent [...]⁷⁷.

Elle parle également du climat italien, et plus exactement romain, et de son influence sur les étrangers et sur les Anglais : « L'air de cette ville est malsain pour les étrangers, mais si ils passent la première année, le reste va assez bien ; beaucoup d'Anglais semblent en très bonne santé⁷⁸ », ces Anglais sont : « établis ici sans même la moindre intention de retourner chez eux en Grande-Bretagne⁷⁹ ». Celle-ci compare également les fruits que l'on

⁷³ « [...] I know not why our English people have such a notion of Italian effeminacy [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 142.

⁷⁴ « Yet such things seem strange to us ; so do a thousand which occur in these warm countries in the commonest life », *Ibid.* vol. 2, p. 121.

⁷⁵ « Their ideas of justice are no less singular than of delicacy [...] calling their own and their friends servants by tender names, and speaking to all below themselves with a graciousness not often used by English men or women even to their equals », *Ibid.* vol. 1, p. 118.

⁷⁶ « [...] suicide is a crime rarely committed out of England, and the Italians look with just horror on our people for being so easily incited to a sin, which takes from him that commits it all power and possibility of repentance », *Ibid.* vol. 1, p. 152-153.

⁷⁷ « [...] while god has kindly [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.* vol. 2, p. 142.

⁷⁸ « The air of this city is unwholesome to foreigners, but if they pass the first year, the remainder goes well enough ; many English seem very healthy », *Ibid.* vol. 2, p. 150.

⁷⁹ « established here without even the smallest intention of returning home to Great Britain », *Ibid.* vol. 2, p. 150.

peut trouver et acheter. Elle est à Rome et observe quelques différences en la matière avec les pratiques faites en Angleterre : « [...] ici il n'y a pas d'oranges chinoises à acheter, ni aucune cerise ou fraise à voir, tandis que toutes les tables des hommes à la mode à Londres en sont couvertes [...] »⁸⁰. Par delà ce que l'on peut trouver sur une table c'est un moyen de parler de ce que l'on trouve dans les commerces anglais : « [...] tous les magasins de Covent Garden et de la rue Saint-James étendent leurs luxueuses tentations de fruits, pour prouver la proximité de l'été, et les avantages de la civilisation industrielle⁸¹ ».

Au sujet de la beauté des Italiennes, Marianne Baillie écrit : « On m'a assuré avant notre départ d'Angleterre [...] que nous devrions trouver là-bas un petit nombre de ce que sont généralement appelées « les jolies femmes » en comparaison avec ce que nous avons l'habitude de voir dans notre pays [...] »⁸² mais elle précise : « [...] mais quand la vraie beauté italienne était occasionnellement rencontrée [...] elle était infiniment supérieure à celle dont les filles d'Angleterre peuvent se vanter⁸³ ». Elle conclut en indiquant que : « Même ma mince expérience m'a parfaitement convaincu de la vérité de l'observation⁸⁴ ».

Sur l'Angleterre

Les voyageuses proposent des commentaires sur leurs pays natal. Il s'agit de généralités mais aussi des observations sur des sujets plus spécifiques. Comme le rappelle Isabelle Baudino :

[...] qu'ils soient femmes ou hommes, les britanniques en voyage se re-présentent dans leurs récits – parfois même se mettent en scène - avant tout comme les citoyens d'une nation moderne, prospère et civilisée, équilibrée tant du point de vue politique que religieux. [...] le groupe des voyageuses et des voyageurs se trouve, par conséquent, unifié - du moins dans le discours – par la nécessité de se différencier des autochtones côtoyés tout au long du trajet⁸⁵.

Pour en revenir aux voyageuses, Hester Piozzi, par exemple, donne des conseils aux autres voyageuses anglaises. Elle dit : « [...] j'avais dit à ma compagne, pour qui

⁸⁰ « [...] here are no china oranges to be bought ; no, nor a cherry or strawberry to be seen, while every man of fashion's table in London is covered with them [...] », *Ibid.* vol. 2, p.148.

⁸¹ « [...] all the shops of Covent-garden and St James's-street hang out their luxurious temptation of fruit, to prove the proximity of summer, and the advantages of industrious cultivation », *Ibid.* vol. 2, p.148.

⁸² « I was assured before our departure from England [...] that we should find there a small number of what are generally called « pretty women » in comparison with what we had been used to see in our own country [...] », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 179.

⁸³ « [...] but when real Italian beauty was occasionally encountered [...] as to be infinitely superior to any which England's daughters can boast », *Ibid.*, p. 179-180.

⁸⁴ « Even my slight experience has perfectly convinced me of the truth of the remark », *Ibid.*, p. 180.

⁸⁵ Baudino (Isabelle), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e siècle : l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du grand tour*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 24.

voyager était une nouveauté, comment elle serait surprise et étonnée par la différence observée en traversant l'étroite mer d'Angleterre à la France [...]»⁸⁶ ». Elle donne un second exemple des différences que l'on peut rencontrer en peu de temps lorsqu'on voyage : « Mais quelles sont nos différences de manières, comparées à ce prodigieux effet produit par le plus petit passage de l'Espagne à l'Afrique [...]»⁸⁷ ».

Mme Piozzi écrit sur la société britannique : « [...] non l'instruction mais la docilité est demandée à travers tous les rangs du peuple en Grande-Bretagne [...]»⁸⁸ ».

Alors qu'elle se trouve à Hanovre, Hester Piozzi explique que la propreté des rues lui rappelle beaucoup son pays d'origine : « la propreté des fenêtres, la manière de parler et d'éclairer les rues [...] nous rappelle un peu quelques villes du pays dans les provinces anglaises [...]»⁸⁹ », elle précise par la même occasion : « [...] il semble y avoir également un petit aperçu des usages britanniques [...] qui percent à travers les modes communes et naturelles du pays»⁹⁰ ».

Marianne Baillie aborde les rapports familiaux. Alors qu'elle est à Genève, elle décrit ces rapports : « J'ai souvent pensé que les rapports de famille entre nous en Angleterre sont trop fréquemment entretenus de manières erronées [...] et fatales»⁹¹ ». Elle ajoute :

Combien de gens pensent qu'il n'est pas important de maintenir une habitude constante de bonne éducation et de politesse dans leurs attitudes envers leur entourage immédiat, et que la proximité du lien leur donne la liberté de blesser leur amour propre, et d'évacuer des vérités désagréables de la manière la plus grossière et insensible ; et tout ceci sous le prétexte d'une amitié sincère et incontrôlée !⁹².

⁸⁶ « [...] I had told my female companion , to whom travelling was new, how she would be surprized and astonished at the difference found in crossing the narrow sea from England to France [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 13.

⁸⁷ « But what is our difference of manners, compared to that prodigious effect produced by the much shorter passage from Spain to Africa [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 17.

⁸⁸ « [...] not instruction but docility is wanted among almost all ranks of people in Great Britain [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 359.

⁸⁹ « The cleanliness of the windows, the manner of paving and lighting the streets [...] put us in mind a little of some country towns in the remder provinces of England [...] », *Ibid.* vol. 2, p. 370.

⁹⁰ « [...] there seems to be likewise a little climpse of british manners, dress, &c. breaking through the common and natural fashions of the country », *Ibid.* vol. 2, p. 370.

⁹¹ « I have often thought that family intercourse among us in England is too frequently carried on in a very mistaken and [...] a very fatal manner », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 257-258.

⁹² « How many people think that [Pour le texte complet, voir l'annexe 1] », *Ibid.*, p. 258.

Elle donne également une appréciation générale sur les voyages et sur son pays : « [...] Bien que nous puissions justement admirer les pays étrangers, notre pays natal possède un charme au-dessus des autres, pour le cœur de ses enfants⁹³ ».

L'Angleterre et la France

Hester Piozzi qui semble adorer les comparaisons, propose une comparaison imagée entre l'Angleterre et la France : « [...] parmi les pierres précieuses de l'Europe, notre île tient le rang d'une *émeraude*, [...] la France doit certainement à la même échelle être classée comme un rubis [...]»⁹⁴.

Les comparaisons faites par Mme Piozzi portent par exemple sur les modes d'habitations : « Les Français n'habitent pas beaucoup dans des maisons privées, comme les Anglais le font [...]»⁹⁵. Ayant dit cela, elle propose d'en trouver la cause : « [...] tandis que ceux qui possèdent une fortune plus restreinte se regroupent dans les villes de province à leur portée, ceux avec des bourses plus abondantes se rendent à Paris [...]»⁹⁶.

Alors qu'elle se trouve à Paris, Miss Berry compare la jeunesse féminine de France et d'Angleterre : « Les jeunes filles françaises ne sont nullement accueillantes pour les étrangers, [...] elle ressemblent autant que possible aux jeunes anglaises, mais avec moitié moins de beauté et d'élégance⁹⁷ ».

Mary Berry a passé beaucoup de temps à Paris lors de ses nombreux séjours, elle a donc eu le temps d'y observer les différences avec l'Angleterre. Dans une de ses lettres, elle raconte : « Après avoir vécu au milieu des Français, je suis obligée d'avouer une chose mortifiante, c'est que ce peuple, en somme, comprend mieux la vie que nous⁹⁸ ». Ensuite, elle tempère son propos : « Dans leur conduite politique (mais non dans leur raisonnement sur la politique), ce sont encore des enfants, comparés à nous⁹⁹ ».

⁹³ « [...] however we might justly admire foreign countries, our native land possessed a charm above all others, for the hearts of his children », *Ibid.*, p. 361.

⁹⁴ « [...] among the gems of Europe our Island holds the rank of an *emerald*, [...] surely France must in the same scale be rated as the ruby [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 44.

⁹⁵ « The French do not reside much in private houses, as the English do [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 19.

⁹⁶ « [...] while those of narrower fortunes flock to the country towns within their reach, those of ampler purses repair to Paris[...] », *Ibid.* vol. 1, p. 19.

⁹⁷ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 163.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 287-288.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 288.

A propos de la justice, elle écrit : « La procédure française, lorsqu'il ne s'agit pas de vie ou de mort, est si contraire à toutes nos idées de justice, qu'on s'étonne qu'un peuple si intelligent soit encore si loin de la vérité [...]»¹⁰⁰ ».

Miss Berry observe, dans une lettre de 1820, un changement chez les Anglais en France, elle expose ses observations :

La situation dans laquelle sont maintenant les Anglais les plus favorisés a bien changé depuis le temps où nous étions ensemble ici, en 1816. Les Français se sont enfin débarrassés de nous, et maintenant nous montrent au doigt. A cette époque, certaines personnes vous recherchaient et d'autres vous évitaient ; à présent, tout le monde vous traite avec le même mépris¹⁰¹ .

Mme Cradock ne donne que quelques rares comparaisons entre Français et Anglais mais elle écrit : « [...] le caractère français est autrement que le caractère anglais [...]»¹⁰² ».

Maria Edgeworth ne donne, elle aussi, que peu de comparaisons entre Français et Anglais. Cependant, elle remarque en 1822 : « La grande variété de sociétés qui existe à Londres, la solidité de jugement qu'on y rencontre, l'acquis que l'on y recueille, m'ont frappé en me paraissant être d'une nature bien supérieure à l'équivalent, dans la société parisienne¹⁰³ ».

Alors qu'elle vient d'accoster il y a peu en France et qu'elle se trouve encore à Calais, Marianne Baillie observe que « Les hommes ne diffèrent pas beaucoup dans leurs apparences de ceux du même rang en Angleterre [...]»¹⁰⁴ ». Elle détaille les routes : « De Calais à Haut-Buisson, le pays est extrêmement plat [...], et inintéressant comme les parties les plus laides du Wiltshire et du Sussex [...]»¹⁰⁵ ». Elle raconte, alors qu'elle se trouve à Paris, : « Nous avons entendu des comptes-rendus d'autres Anglais résidant ici, qu'il était très commun pour les Français de rangs inférieurs de nous traiter avec une impolitesse marquée et de l'antipathie [...]»¹⁰⁶ ».

Les comparaisons observées par Mme Baillie concernent également les brodeuses : « [...] Je dois rendre justice à nos brodeuses anglaises, pour faire remarquer que leurs

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 169.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 201.

¹⁰² Cradock (Anna Francesca), *Journal de Madame Cradock. Voyage en France (1783-1786)*, Paris, Perrin et Cie, 1896, p. 259.

¹⁰³ Edgeworth (Maria), *op. cit.*, p. 228.

¹⁰⁴ « The men do not differ much in their appearance from those of the same rank in England [...] », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 2-3.

¹⁰⁵ « from Calais to Haut-Buisson the country is extremely flat [...], and uninteresting, like the ugliest parts of Wiltshire and Sussex [...] », *Ibid.*, p. 4-5.

¹⁰⁶ « we heard reports from other English people residing here, that it was very common for the lower orders of French to treat us with marked incivility and dislike [...] », *Ibid.*, p. 40.

performances est rarement égalée et assurément jamais dépassée par leurs rivales continentales [...] ¹⁰⁷ » et précise : « [...] cependant, le travail de haute qualité français peut être loué et recherché par nos capricieux meneurs de *ton* ¹⁰⁸ ». Concernant la propreté qu'elle observe en France, elle dit alors qu'elle se trouve à Bar-le-Duc : « [...] il y avait une apparence de propreté et de confort dans cette ville, peu souvent rencontrée en France [...] ¹⁰⁹ », elle explique ensuite pourquoi elle pense cela : « [...] l'habillement des habitants et la propreté des commerces apporta une plus proche ressemblance à une ville de province anglaise que ce que nous avons vu jusqu'ici ¹¹⁰ ».

Marianne Baillie propose également de démontrer la différence qu'il existe entre les hommes nobles : « Il y a, je pense (de manière générale), une plus grande finesse et bienveillance dans les usages d'un Français de naissance et d'éducation ; il y a un plus haut degré d'élégance dans son discours [...] ¹¹¹ ». Cependant, elle tempère : « [...] mais en ce qui concerne l'apparence personnelle, je dois résolument attribuer la préférence à nos élégants et dignes compatriotes ¹¹² ». Elle conclut sa pensée par : « Un gentilhomme anglais (dans le vrai sens d'acceptation du mot) est la fleur du monde ¹¹³ ».

Hester Piozzi évoque les disparités en matière de savoir : « La culture générale, toutefois, il faut l'avouer [...] sera rencontrée plus fréquemment en France, que même en Angleterre [...] ¹¹⁴ », elle ajoute également les Italiens dans cette pensée : « [...] En Italie, où personne ne rêve de conversation cultivée ¹¹⁵ ». Elle disserte également sur le ridicule : « Le ridicule pointe aussi ses flèches à travers la brillante haute société – Paris et Londres : dans la première desquelles tous les esprits sont constitués dans le pouvoir de ridiculiser ses voisins, et dans l'autre tous les artifices sont mis en pratique pour y échapper ¹¹⁶ ». Ici

¹⁰⁷ « [...] I ought, in justice to our British needlewomen, to remark, that their performance is rarely equalled, and assuredly never surpassed, by their continental rivals [...] », *Ibid.*, p. 92.

¹⁰⁸ « [...] however highly French work may be praised and sought after by our capricious leaders of *ton* », *Ibid.*, p. 92.

¹⁰⁹ « [...] there was an appearance of cleanliness and comfort in this town, not often met in France [...] », *Ibid.*, p. 337.

¹¹⁰ « [...] the dress of the inhabitants and the neatness of the shops bore a nearer ressemblance to an English country town than any we had yet seen », *Ibid.*, p. 337.

¹¹¹ « There is, I think (generally speaking), a greater suavity and benevolence in the manners of a Franchman of birth and education ; there is a higher degree of polish in his address [...] », *Ibid.*, p. 350.

¹¹² « [...] but in point of personnal appearance I must decidedly award the preference to our manly, gaceful, dignified countrymen », *Ibid.*, p. 350-351.

¹¹³ « An English gentleman (in the true acceptation of the word) is the flower of the world », *Ibid.*, p. 351.

¹¹⁴ « General knowledge, however, it must be confessed [...] will be found more frequently in France, than even in England [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 192.

¹¹⁵ « [...] in Italy, where nobody dreams of cultivating conversation at all », *Ibid.* vol. 1, p. 192.

¹¹⁶ « Ridicule too points her arrows only among highly-polished-societies— *Paris* and *London* : in the first of which all wit is comprised in the power of ridiculing one's neighbours, and in the other every artifice is put in practice to escape it », *Ibid.* vol. 1, p. 306-307.

encore, elle compare ces deux sociétés à la société italienne et poursuit : « En Italie, aucune censure publique ne poursuit ce comportement formidable qui ne conduit à aucune offense publique [...] »¹¹⁷.

Comme nous pouvons le constater, les Anglaises, en plus de comparer entre eux les pays dans lesquels elles ont voyagé, ont également confronté les différences entre leurs pays d'origine et les pays qu'elles ont visité. Ces comparaisons portent principalement sur les différences de comportements et nous donne à comprendre un peu plus la vision qu'elles avaient des autres.

¹¹⁷ « In Italy, so such terrors restrain conversation ; no public censure pursues that fantastical behaviour which leads to no public offence [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 307.

Chapitre 6 – Des rencontres particulières

L'objectif de ce chapitre est de présenter les rencontres quelques peu anecdotiques faites par les voyageuses.

La première partie porte sur les grands personnages rencontrés par les voyageuses. Ces rencontres se font principalement en France mais également parfois en Italie. Les principales voyageuses qui ont rencontré des personnes éminentes sont Miss Berry, Mme Cradock et Mme Edgeworth. Ces rencontres se déroulent de différentes manières. Certaines ne font que croiser ces personnes et en font un compte-rendu essentiellement physique et comportemental. Miss Berry et Maria Edgeworth ont parfois l'opportunité de converser avec certains d'entre eux. Ainsi, le rapport qu'elles en font plus tard ne se limite pas simplement à une description physique mais permet une description du caractère de ses personnes. Les grands personnages qu'elles rencontrent et dont elles font mention dans leurs écrits sont aussi bien des hommes que des femmes.

Nous nous intéresserons ensuite aux animaux. En effet, les six voyageuses dont nous avons étudié les écrits les mentionnent. La voyageuse la plus volubile à ce sujet est sans doute Mme Cradock. Elle semble réellement être intéressée par eux et curieuse de tous les animaux qu'elle a l'occasion de rencontrer. Toutes en tout cas font mention des insectes auxquels elles doivent faire face dans leurs chambres et qui les empêchent souvent de dormir. C'est pourquoi nous nous y intéressons dans une première partie. Cette relation avec les puces et punaises est quelque peu particulière mais nous avons pensé qu'il était intéressant d'en parler au vu des nombreuses plaintes que les voyageuses rapportent à leur rencontre. La seconde section traite des chiens et des chats, une troisième sous-partie est consacrée aux chevaux et enfin la dernière sous-partie regroupe les autres animaux que les voyageuses ont pu croiser au cours de leurs différents voyages.

I. Entrer en contact avec des personnages illustres

Les voyageuses ne voyagent pas toutes à la même période et ne rencontrent donc pas toutes les mêmes personnages bien que quelquefois certaines personnalités se retrouvent dans plusieurs journaux. C'est Miss Berry qui a sans doute rencontré le plus de personnalités car elle a beaucoup voyagé en France et à Paris plus précisément. De plus, ses voyages s'étendent de 1790 à 1832. Nous avons pensé qu'il pourrait être intéressant de revenir de manière plus précise sur ces rencontres et sur ce que les voyageuses en ont pensé ou du moins en ont rapporté dans leurs journaux.

Les dames du monde

Miss Berry rencontre à diverses reprises Germaine de Staël. En effet, elle assiste souvent à des dîners chez elle. Elle dit de celle-ci :

Elle ne s'arrête assez longtemps sur rien ; existence, caractères, sentiments même, tout passe devant ses yeux comme une lanterne magique. Mme de Staël se dépense sur le papier, et court à travers le monde pour tout voir, tout entendre, en un mot, pour se distraire et rendre ensuite au monde et à la société tout ce qu'elle en a tiré¹.

Elle ajoute : « Mme de Staël, que l'on est sûr de rencontrer causant ou essayant de causer avec l'homme le plus en vue d'une réunion [...] ² ». Miss Berry semble parfois décontenancée quand elle rencontre Mme de Staël : « Elle nous reçut dans un cabinet excessivement sale, sur un sofa fané³ ».

Ce n'est pas la seule femme influente qu'elle rencontre puisqu'elle a l'occasion de s'entretenir avec la mère de Bonaparte. Miss Berry se rend en 1802 dans la maison de Letizia Bonaparte. Celle-ci lui fait visiter ses appartements et elle la décrit de manière précise :

[...] elle a de grands yeux noirs, une physionomie douce et intelligente, et a dû être fort belle. Ses manières sont calmes et polies. Sa conversation n'indique pas un esprit remarquable. [...] Elle ne paraît pas, du reste, chercher à exercer aucune influence sur le premier consul, ni prendre grand intérêt aux affaires politiques⁴.

D'après Miss Berry, elle : « [...] s'efforce, je crois, de protéger les anciens couvents de femmes et leurs aumôniers dans les pays conquis par les Français ⁵ ».

¹ Berry (Mary), *Voyages de miss Berry à Paris, 1782-1836*, traduit par Mme la Duchesse de Broglie, Paris, A. Roblot, 1905, p. 142.

² *Ibid.*, p. 89.

³ *Ibid.*, p. 53.

⁴ *Ibid.*, p. 81.

⁵ *Ibid.*, p. 81.

Mme de Récamier est une autre personnalité rencontrée par Miss Berry mais aussi par Mme Edgeworth. Miss Berry, qui la rencontre en 1802, dit d'elle :

Elle paraît ne penser qu'à elle et ne jamais s'occuper des autres. Outre ses prétentions à la beauté, elle semble en avoir aussi au bel esprit⁶.

Un peu plus loin dans son journal, elle écrit qu'elle ne peut quitter Paris « sans en avoir vu la maison la plus élégante⁷ ». Il se trouve que cette maison est celle de Mme Récamier. Maria Edgeworth la rencontre pour la première fois en 1802 également et dit d'elle : « Elle est certainement belle, bien que n'ayant rien de noble dans le maintien⁸ ». Elle décrit également sur la société que l'on trouve chez cette dame :

[...] nous trouvâmes chez Mme Récamier la beauté, la fortune, la mode, le luxe, la foule enfin. Elle-même est une délicieuse femme, vivant entourée d'un groupe d'adorateurs et de flatteurs, dans un milieu qui réunit la richesse, le goût, l'art moderne embelli par l'art ancien⁹.

Maria Edgeworth la rencontre une nouvelle fois bien plus tard en 1820 : « Elle est toujours belle, élégante et remplie de goût pour arranger son petit salon avec une recherche pleine de simplicité¹⁰ ». Elle n'habite alors plus dans sa maison, elle réside dans « [...] son couvent de l'abbaye-aux-bois [...] »¹¹ ». Elle précise : « [...] elle vit dans un couvent, parce que c'est bon marché et respectable¹² ». En ce qui concerne la situation de Mme Récamier, elle précise : « [...] Mme Récamier [...] n'est plus riche ni heureuse [...] »¹³ ».

Maria Edgeworth rencontre Madame de Genlis. Elle décrit sa physionomie générale : « Elle a les yeux noirs, les joues blêmes et tombantes sur un front très élevé surmonté d'un bonnet [...] elle offre à la fois une apparence de fortune déchuë, de santé ruinée et d'extrême irritabilité cherchant à se contenir¹⁴ ». Elle précise cependant : « Elle ne paraît plus vivre que pour des querelles et des jalousies littéraires¹⁵ » et poursuit « Mme de Genlis semble avoir été si habituée à l'attaque, qu'elle a, en réserve, des défenses et des excuses préparées à l'avance et prêtes à s'adapter à toute circonstance¹⁶ ». Ainsi, Maria

⁶ *Ibid.*, p. 92.

⁷ *Ibid.*, p. 107.

⁸ Edgeworth (Maria), *Lettres intimes de Maria Edgeworth : pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821*, Paris, Guillaumin, 1896, p. 29.

⁹ *Ibid.*, p. 30.

¹⁰ *Ibid.*, p. 102.

¹¹ *Ibid.*, p. 94.

¹² *Ibid.*, p. 102.

¹³ *Ibid.*, p. 94.

¹⁴ *Ibid.*, p. 78.

¹⁵ *Ibid.*, p. 79.

¹⁶ *Ibid.*, p. 80.

Edgeworth dresse un portrait peu flatteur de Mme de Genlis, elle semble déçue de la femme qu'elle rencontre pour la première fois et qui lui avait, sans doute, été décrite quelque peu différemment. D'ailleurs, elle écrit dans ses lettres : « Il y a une sorte de méchanceté dans son attitude et sa conversation qui repousse l'affection ; d'hypocrisie qui empêche l'estime [...] »¹⁷. Elle précise un trait de Mme de Genlis : « [...] sa physionomie prenait subitement l'expression de la haine ou de la colère s'il était question de quelqu'un ayant une autre manière de voir ou de penser que la sienne¹⁸ ». Maria Edgeworth ne semble rien avoir à écrire d'aimable sur cette personne et elle s'en excuse au point de lui chercher des excuses ou du moins des justifications :

Cela m'a même véritablement attristé de voir une femme de talent supérieur, qui a vécu et brillé à la cour la plus animée de la nation, la plus gaie du monde, être maintenant solitaire, abandonnée, réduite à vivre dans une demeure misérable, au milieu de quelques restes de luxe, épave de son ancienne situation, sans un seul ami, admirée peut-être encore mais dédaignée ! C'est la haine qui littéralement la fait vivre, et non la tendresse¹⁹.

Elle spécifie à sa tante à qui elle envoie cette lettre : « Mais vous savez, ma chère tante, que je ne suis pas très experte à juger des étrangers à première vue [...] »²⁰.

Maria Edgeworth a aussi l'occasion de rencontrer la comtesse d'Houdetot, ancienne amie de Jean-Jacques Rousseau en 1803. A cette époque la comtesse est âgée de soixante-douze ans et Maria la dépeint :

A première vue, elle m'a semblé affreusement laide ! Elle louche tellement que l'on ne sait jamais de quel côté elle regarde ; mais elle n'eut pas plus tôt parlé qu'elle m'eut conquise, et dès que je fus assise à côté d'elle, je découvris dans sa physionomie une expression de bienveillance et d'amabilité. Sa conversation invite à la confiance et ne peut manquer de l'obtenir²¹.

Elle ajoute ensuite « Je subis près d'elle le charme d'un heureux caractère, de manières douces et attrayantes, de l'enthousiasme que l'âge ne peut éteindre [...] »²². La conversation entre les deux femmes se poursuit alors sur Jean-Jacques Rousseau dont la comtesse d'Houdetot semble parler avec plaisir. Maria Edgeworth lui demande alors si celui-ci « s'était montré reconnaissant pour toutes les bontés dont il avait été entourés²³ ». La comtesse lui répond : « Non, [...], c'est un ingrat ! Il avait mille défauts, mais j'en

¹⁷ *Ibid.*, p. 80.

¹⁸ *Ibid.*, p. 79.

¹⁹ *Ibid.*, p. 83.

²⁰ *Ibid.*, p. 81.

²¹ *Ibid.*, p. 56.

²² *Ibid.*, p. 57.

²³ *Ibid.*, p. 57-58.

détournais les yeux pour les porter uniquement sur son génie et sur le bien qu'il avait fait à l'humanité ²⁴».

Mme Cradock qui est alors ce 27 août 1784 à Versailles a l'honneur de croiser le chemin de la reine de France. Elle est présente lorsque l'on annonce la reine. Marie-Antoinette fait alors son entrée et elle :

[...] se retourna gracieusement par trois fois vers nous, et nous fit comprendre, par un sourire et une légère inclinaison de la tête, que nous étions les bienvenus, et que nous pouvions continuer notre visite. Je ne sais comment dépeindre l'émotion et l'étonnement de ma femme de chambre, qui nous accompagnait, en apprenant que cette dame était la reine²⁵.

Un peu plus tard, le 12 septembre 1784, Mme Cradock est à la fête de Saint-Cloud. Il se trouve que des membres de la famille royale y font un bref passage, elle décrit alors : « Dans un premier carrosse se tenaient les sœurs du roi avec la comtesse d'Artois que j'ai trouvé fort belle, quoiqu'on en dise [...] ²⁶».

Les grands hommes

Napoléon Bonaparte fait partie de ses grands hommes. Deux voyageuses en font mention : Miss Berry et Maria Edgeworth. Miss Berry le décrit en 1802 :

Ses cheveux sont très noirs et plus courts que ses bustes n'en donne l'idée. Ils ne sont ni bien plantés, ni bien peignés. Il ne m'a pas semblé d'aussi petite taille qu'on le dit, et qu'il paraît à cheval. Ses épaules sont larges, ce qui lui donne une certaine carrure. Son teint quoique jaunâtre, n'indique pas la mauvaise santé. Ses dents sont belles, et sa bouche lorsqu'il est, comme je le vis, de bonne humeur, a une expression de douceur remarquable et peu commune. En réalité, pour moi, sa physionomie annonce plutôt la bonté, l'esprit, le calme, que la pénétration et l'énergie²⁷.

Cette description quoique très complète diffère quelque peu de ce qu'en a observé Maria Edgeworth à la même époque : « Bonaparte [...] visage pâle, maigre et triste. Il est très petit, mais tout à fait à son avantage à cheval²⁸ ». Elle ajoute : « Bonaparte s'adresse plus volontiers aux officiers qu'à toute autre personne et affecte spécialement d'être aimable pour les officiers anglais ²⁹».

Maria Edgeworth et Mary Berry font mention de manière très brève à Talleyrand. Cependant, elles ne semblent pas l'apprécier. Ainsi, Mary Berry écrit à son propos : « Il

²⁴ *Ibid.*, p. 58.

²⁵ *Ibid.*, p. 80.

²⁶ *Ibid.*, p. 84.

²⁷ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 105.

²⁸ Edgeworth (Maria), *op. cit.*, p. 54.

²⁹ *Ibid.*, p. 54-55.

apparaît à mes yeux comme un tel amas de corruption morale et physique, qu'il m'inspire plus de répulsion que de curiosité³⁰ ». Elle précise : « Je n'aime même pas à arrêter ma pensée sur lui³¹ ». Marie Edgeworth ne le mentionne que d'une seule phrase : « Nous [...] avons causé avec Talleyrand, mais rien de ce qu'il n'a dit ne mérite d'être noté ³²».

Mary Berry rencontre Benjamin Constant et déclare à son sujet :

Benjamin Constant parle toujours de manière à captiver l'attention, avec une grande abondance de faits et de paroles, souvent avec éloquence, plus souvent encore avec cette vive ironie ou ce persiflage à froid qui distingue sa conversation. Je crois que le goût lui fait quelques fois défaut ³³.

En 1816, Miss Berry rencontre le duc de Richelieu et en profite pour le décrire :

Le duc de Richelieu ressemble beaucoup à ce qu'il était plus jeune. Il est resté très beau, très mince ; il a toujours très bonne façon. Ses cheveux sont très grisonnants et tous frisés³⁴.

Elle a l'occasion de discuter avec lui et note « Le duc de Richelieu, fut tout à fait amical pour moi et parut vraiment heureux de revenir avec moi aux souvenirs de sa jeunesse ³⁵».

Puis la conversation semble avoir pris un tournant plus politique :

Le duc de Richelieu s'exprima librement d'une manière peu rassurante sur les affaires. Il craint que la France ne soit pas au terme de ses misères, et que l'Europe n'ait pas à compter sur une longue paix³⁶.

Miss Berry s'entretient aussi lors d'un dîner chez l'ambassadeur avec M. de Vaublanc qui est alors, en 1816, ministre de l'intérieur. Il lui explique comment durant la Révolution, il réussissait toujours à échapper à des dénonciations :

Il mettait une chemise dans sa poche, prenait un bâton, et parcourait la France à pieds dans toutes les directions. [...] Il était déterminé à ne jamais quitter son pays, croyant que l'émigration avait été une des causes certaines de la longue durée des malheurs de sa patrie ³⁷.

En 1784, Mme Cradock a l'occasion de croiser le roi de Suède, Gustave III, a deux reprises. La première fois qu'elle le rencontre c'est le 11 juin 1784, elle dit alors de lui :

³⁰ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 152.

³¹ *Ibid.*, p. 152.

³² Edgeworth (Maria), *op. cit.*, p. 93.

³³ Berry (Mary), *op. cit.*, p. 222.

³⁴ *Ibid.*, p. 152.

³⁵ *Ibid.*, p. 151.

³⁶ *Ibid.*, p. 152.

³⁷ *Ibid.*, p. 157.

« Le roi de Suède est plutôt grand : sa physionomie douce inspire de la sympathie [...] ³⁸». Elle le croise à nouveau le 2 juillet 1784 et sa description diverge un peu de la première : « Cette fois, il me parut complètement différent [...] vu en plein jour, je le trouvais laid : nulle grâce ni dans ses traits, ni dans sa personne, ni dans sa démarche³⁹ ».

Quelques décennies plus tard, en 1818, Marianne Baillie a l'occasion de voir le roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel I^{er}. Elle le décrit physiquement : « C'est un petit homme mince [...] avec un visage exprimant un bon caractère⁴⁰ ». Mais elle relate également l'attitude de celui-ci vis-à-vis d'elle et des personnes qui l'accompagne : « Il regarda sérieusement dans notre fiacre, et il retourna nos salutations en retirant son chapeau de manière élégante et courtoise ⁴¹».

Ainsi, certaines voyageuses ont eu l'occasion de rencontrer de grands personnages de leur époque. Parfois, il s'agit juste de croiser le regard de ceux-ci et d'autres fois il s'agit de rencontres plus intimes débouchant sur des conversations.

II. L'Homme et l'animal

Les insectes

Lorsque les voyageuses parlent des animaux, il ne s'agit pas seulement des mammifères. En effet, elles font souvent références aux plus petits d'entre eux : les parasites qui viennent les déranger dans leur sommeil, les empêchant parfois totalement de dormir. Elles n'y font pas toutes référence. Mme Cradock fait souvent mention des punaises : « Fort mauvaise nuit. Avec les chaleurs, les punaises ont fait leur apparition et ne m'ont laissé aucun repos⁴² ». Parfois, les punaises poussent Mme Cradock à quitter son lit : « Je me couchai *sur* et non *dans* le lit, d'où me chassèrent les puces et les punaises, et passait le reste de ma nuit sur deux chaises⁴³ » mais d'autres fois elle décide d'essayer d'en tuer une partie : « [...] nos lits fourmillaient de punaises, et nous en tuâmes jusqu'à soixante-quatre⁴⁴». Elle explique les divers moyens qu'elle mit en œuvre pour se débarrasser de cette vermine :

³⁸ Edgeworth (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 46.

³⁹ *Ibid.*, p. 57-58.

⁴⁰ « He is a little thin man [...] with a countenance expressive of good nature », Baillie (Marianne), *First Impressions on a Tour Upon the Continent in the Summer of 1818, through Parts of France, Italy, Switzerland, the Borders of Germany and a Part of French Flanders*, London, Murray, 1819, p. 146.

⁴¹ « He looked very earnestly into our carriage, and returned our salutation by taking off his hat in a graceful and courteous manner », *Ibid.*, p. 146.

⁴² Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 154.

⁴³ *Ibid.*, p. 197.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 247.

Mes terribles ennemis m'ont encore livré une bataille acharnée cette nuit et je n'ai pu m'endormir que vers le matin. Levée à midi, j'ai fait entièrement démonter mon lit qu'on a enduit d'une drogue. Ma femme de chambre a tué cent quarante de ces dégoûtants insectes, ce qui monte à quatre cent quatre-vingts le nombre de punaises détruites depuis mon installation dans cette chambre⁴⁵.

Georges Vigarello ajoute à propos de la destruction de ces vermines que « certaines femmes, au tour de main plus « affuté », en font même une profession [...]»⁴⁶.

Nous pouvons constater que celle-ci va jusqu'à compter le nombre de punaises tuées depuis son arrivée. Elle relate un peu plus loin que toute cette procédure ne servit à rien et qu'elle ne put pas plus dormir la nuit suivante. Hester Piozzi relate également le fait que les insectes l'empêchent de dormir. Elle se trouve alors en Toscane et explique que sans l'utilisation de moustiquaire « [...] vous êtes à moitié dévorés avant le matin »⁴⁷.

Marianne Baillie expose sa vision concernant les insectes « [...] que je dois considérer comme de grands inconvénients au confort»⁴⁸. Elle se trouve alors en Italie et elle indique : « Mais nous avons trouvé une chose gênante ici qui m'a presque dégoûté de l'Italie [...] et ramené le souvenir de la propreté et de la pureté anglaise [...] »⁴⁹, elle parle en fait de ces insectes qui « [...] infeste même certains de leurs établissements les plus chers, et qui détruit assez la sensation de confort»⁵⁰. Ainsi, on peut se rendre compte que même dans les meilleurs endroits où elles logeaient, les voyageuses étaient confrontées à ce problème.

Hester Piozzi relate l'une de ses aventures lorsqu'elle rencontre un autre type d'insecte : un frelon. Un jour voulant rentrer dans sa voiture « [...] je refusais d'entrer ; non je le crains, sans crier, alors qu'un immense frelon en avait pris possession en notre absence, et la pensée d'avoir un tel compagnon me fit agoniser»⁵¹.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 260.

⁴⁶ Vigarello (Georges), *Le propre et le sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1985, p. 50.

⁴⁷ « [...]you are half-devoured before morning ». Piozzi (Hester Lynch), *Observations and Reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany*, Dublin, 1789. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 360.

⁴⁸ « [...] which I must consider as great drawbacks to comfort ». Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 79.

⁴⁹ « But we found one annoyance here that almost disgusted me with Italy [...] and brought back the remembrance of English neatness and purity », *Ibid.*, p. 142-143.

⁵⁰ « [...] infest even some of their most expensive establishments, and quite destroy the sensation of comfort », *Ibid.*, p. 143.

⁵¹ « [...] I refused to enter ; not without screaming I fear, as a vast hornet had taken possession in our absence, and the very notion of such a companion threw me into an agony », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 368.

Les chiens et les chats

Dans les récits que nous avons étudié il n'est fait référence au chat qu'une seule fois. C'est Anna Francesca Cradock qui confie l'histoire d'un Suisse, elle est alors à Paris à l'hôtel de Jouy. Elle décrit cet homme comme « ayant une si grande passion pour les chats qu'il en nourrissait tous les jours vingt⁵² ». Mais cet homme ne fait pas que nourrir des chats, il en abrite chez lui avec d'autres animaux. Elle décrit comment vit cet homme avec ses animaux et quelle est la relation qu'il entretient vis-à-vis d'eux :

Il m'invita à venir faire la connaissance d'une partie de la famille, et j'y vis quinze chats, trois petits, deux chiens, trois perroquets, plusieurs cages remplies d'oiseaux et même de poules. Tout cela prenait ses ébats dans son appartement. Ce monsieur dans une situation très précaire, loge depuis cinq ans à l'hôtel ; il ne sort jamais, ses animaux occupant tout son temps⁵³.

Il est intéressant de voir quelle conclusion Mme Cradock tire de l'affection que porte ce Suisse aux animaux : « Je pensais que par suite de ses malheurs, il avait, sans doute, l'esprit un peu dérangé, quoique rien ne le prouvât, sinon cet amour immodéré pour les animaux⁵⁴ ».

Cependant, plusieurs voyageuses racontent quelques anecdotes concernant des chiens. Au sujet des chiens, Eric Baratay explique qu'il existe « une nouvelle représentation du chien entre le second XVIII^e siècle et le premier XIX^e siècle dans l'aristocratie et la bourgeoisie, mettant l'accent sur la qualité de compagnon, d'ami, de confident, de fidèle dévoué, généreux, attentionné, notamment auprès des enfants⁵⁵ ».

Lady Miller écrit au sujet des petits chiens qu'elle rencontre alors qu'elle se trouve en Italie, qu'elle trouve ceux-ci très beaux. Un jour, une de ses connaissances lui fait cadeau d'un de ces petits chiens. Mais bien qu'elle le trouve magnifique, elle le refuse. Elle explique pourquoi dans son récit :

[...] ma raison principale était que je ne pouvais penser à mettre mon chien mal à l'aise, lui qui a été mon fidèle compagnon et ami depuis que j'ai quitté *** et elle montra un tel sentiment de jalousie et de dégoût à ce petit étranger, que j'étais déterminée à ne pas la vexer, cependant, je ne me suis pas hasardée à donner cette excuse comme motif de refus [...]⁵⁶.

⁵² Cradock (Anna Francesca), *Journal de Madame Cradock. Voyage en France (1783-1786)*, Paris, Perrin et Cie, 1896, p. 316.

⁵³ *Ibid.*, p. 316-317.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 317.

⁵⁵ Baratay (Eric), *Le point de vue de l'animal, une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012, p. 39.

⁵⁶ « [...] my chief reason was, that I could not think of making my own dog uneasy, who has been my faithful companion and friend since I left ***, and she shewed such a visible jealousy and digust to this little stranger, that I determind not to vex her, however, I dit not venture to give this reason my refusal [...] », Miller (Lady Anna Riggs), *Letters from Italy, describing the manners, customs, antiquities, paintings, etc of that country, in the years 1770 and 1771, to a friend residing in France, by an English woman*, London,

On se rend compte par cet aveu qu'elle tenait énormément à son chien au point de refuser d'en posséder un autre. Elle est donc très proche de son chien. A ce sujet, Eric Baratay explique, au sujet des chiens que : « la fiction romanesque, les correspondances, les journaux suggèrent qu'ils développent des comportements infantiles [...] et des capacités de communication [...] pour satisfaire une relation fondée sur l'affection et l'amusement⁵⁷ » .

Contrairement à la relation qu'entretient Lady Miller avec son chien, Hester Piozzi ne possède pas le même point de vue sur le sujet. Ainsi, elle reproche aux Napolitains de « [...] prendre soin des chiens comme des chrétiens⁵⁸ ». Marianne Baillie ne fait référence aux chiens que très brièvement. Elle commente d'une seule phrase : « Certaines dames avaient des petits chiens français sous leurs bras⁵⁹ ». Maria Edgeworth fait mention une seule fois des chiens lorsqu'elle se trouve à Bruxelles. Elle écrit d'ailleurs « [...] ce qui m'a le plus amusé à Bruxelles, ce sont les chiens⁶⁰ ». Elle précise ensuite quelle sorte de chien l'a diverti : « Non pas les petits chiens mignons, mais ceux qui tirent des charrettes⁶¹ ». Elle décrit ensuite qu'elle voyait passer des sortes de traîneaux qui étaient tirés par des chiens.

Comme nous pouvons nous en rendre compte par ces différents exemples, les voyageuses semblent avoir toutes une relation différente envers les chiens. Certaines voient les chiens comme leurs fidèles amis et d'autres ne comprennent pas que l'on puisse avoir ce genre de relation avec un animal.

Les chevaux

Les chevaux font partie des animaux que les voyageuses côtoient quotidiennement qu'elles soient sur les routes pour voyager de villes en villes ou pour simplement se rendre au théâtre ou en promenade. Ainsi, il existe des descriptions des chevaux qu'elles rencontrent comme celle, par exemple, d'Hester Piozzi lorsqu'elle se trouve à Milan : « [...] les chevaux ont de longues queues, ils sont lourds et pour la plupart noirs [...]»⁶². Alors que celle-ci est à Florence, elle écrit que les Florentins : « [...] savent comment gérer

1776. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1, Londres, Pickering & Chatto, 2009, p. 372.

⁵⁷ Baratay (Eric), *op. cit.*, p. 282.

⁵⁸ « [...] nursing dogs like christians », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 2, p. 59.

⁵⁹ « Some of the ladies had little French dogs under their arms », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 65-66.

⁶⁰ Edgeworth (Maria), *op. cit.*, p. 13.

⁶¹ *Ibid.*, p. 13.

⁶² « [...] the horses are long-tailed, heavy, and for the most part black [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 1, p. 107.

les chevaux [...]»⁶³ ». Plus loin, lors de son parcours en Italie, Mme Piozzi décrit de nouveaux les chevaux qu'elle observe et les compare même à ceux qu'elle a rencontrés à Milan : « Les chevaux sont particulièrement élégants dans cette ville, pas aussi grands qu'à Milan, mais très beaux et fougueux [...] »⁶⁴.

Marianne Baillie décrit les chevaux de poste français :

L'apparence belle et lisse des chevaux de poste à travers la France, de même que l'état de leurs sabots, montrent qu'ils sont bien nourris et traités avec gentillesse [...] nous n'avons pas rencontré de cas de violence à travers les postillons⁶⁵.

Patrick Marchand précise :

Le maître de poste éclairé se faisait un devoir d'examiner avec attention la qualité des chevaux qu'il achetait et leur capacité d'endurance. [...] Sur le temps d'une génération, le maître de poste n'emploiera ses chevaux à la course de poste que durant une brève période. Ordinairement, il ne les affecte à cet usage que pendant trois à cinq ans⁶⁶.

Les chevaux faisaient partie du quotidien des voyageuses, il semble que celles-ci n'écrivent pas beaucoup à leurs sujets bien qu'elles aient souvent eu l'occasion de les observer.

Relation avec les autres animaux rencontrés au fil des chemins

Les voyageuses ont l'occasion durant leurs séjours de rencontrer d'autres types d'animaux. Elles décrivent notamment souvent les oiseaux. Hester Piozzi décrit les rossignols et considère qu'il ne chante pas aussi bien en Italie qu'en Angleterre, elle explique cela par le fait que : « [...] les oiseaux gagnent en couleurs lorsque vous approchez du tropique, mais ils perdent en chant sous la zone intertropicale ; j'ai entendu qu'ils ne chantent pas du tout [...] »⁶⁷ ».

Mme Cradock décrit la capture des ortolans : « près d'une ferme, nous aperçûmes une grande quantité de cages (plusieurs renfermant des oiseaux) au milieu de filets tendus à

⁶³ « [...] know how to manage horses [...] », *Ibid.* vol. 1, p. 302.

⁶⁴ « Horses are particularly handsome in this town, not so large as at Milan, but very beautiful and spirited [...] », *Ibid.* vol. 2, p. 21.

⁶⁵ « The sleek comely appearance of the post-horses throughout France, as well as the state of their feet, evinces that they are well fed and kindly treated, [...], we met with no instance of brutality among the postillions », Baillie (Marianne), *op. cit.*, p. 326.

⁶⁶ Marchand (Patrick), *Le maître de poste et le messenger : une histoire du transport public en France au temps du cheval, 1700-1850*, Paris, Belin, 2006, p. 271.

⁶⁷ « [...] birds gain in colour as you approach the tropic, but they lose in song ; under the torrid zone I have heard they never sing at all [...] », Piozzi (Hester Lynch), *op. cit.* vol. 2, p. 167-168.

terre⁶⁸ ». Elle écrit ensuite une page complète sur la provenance des ortolans, sur leur capture et leurs usages.

Quelques histoires singulières se détachent parfois des récits. Ainsi, Mme Cradock raconte l'histoire d'une chèvre qu'elle rencontre et qui « s'approcha familièrement de nous⁶⁹ ». C'est alors qu'une dame lui explique que l'animal est apprivoisé et que « [...] lorsqu'il voyait M. le curé entrer à l'église, il le suivait et allait s'agenouiller au confessionnal⁷⁰ ». La dame précise que le curé s'en amuse de même d'ailleurs que Mme Cradock.

Anna Francesca Cradock est la voyageuse qui décrit le plus les animaux dans son journal. Une de ses autres rencontres avec un animal particulier a lieu le jour où elle voit un phoque. Elle se trouve alors à Paris, à la foire Saint-Laurent. Elle décrit sa rencontre et l'animal en question :

Nous allâmes en premier lieu voir un animal excessivement curieux. Il avait été pris vivant au détroit de Magellan. [...] Cet animal a la tête d'un léopard, de grands yeux brillants, des dents semblables à celles des lions, de longues moustaches ; un peu plus bas que la tête, il est pourvu de courtes nageoires terminées par des pattes palmées comme celles des oies, à l'extrémité desquelles sont cinq fortes griffes. Le corps, d'une longueur de 5 pieds environ, s'épaissit vers le milieu, jusqu'à prendre la proportion d'un gros chien et finit en queue de poisson avec une nageoire de chaque côté [...]. Sa peau sans écailles, pareille à celle d'une anguille, d'une couleur gris foncé [...]. Il paraît vorace [...]. Il est assez familier, permet à son gardien de l'embrasser, et à son ordre lève la tête et souffle bruyamment.⁷¹

Elle conclut en écrivant : « Je ne vis jamais animal aussi extraordinaire ⁷² ». Elle semble apprécier de découvrir de nouveaux animaux et même d'en manger. Ainsi, elle relate dans son récit sa découverte des sardines :

[...] petit poisson que je ne connaissais pas et qui est particulier aux côtes de l'Océan. Il faut le manger sortant de la mer, car il est si délicat qu'il n'est pas aisément transportable : on le sert aux repas, mais bien souvent avant le dîner, pour donner de l'appétit, et dans l'un et l'autre cas il est d'usage ici de toujours prendre un peu d'eau-de-vie après ; c'est sans doute nécessaire ⁷³.

Mme Cradock observe aussi les animaux lorsqu'elle est dans sa voiture, elle voit les animaux le long des routes et en fait mention dans son journal : « La route [...] est bordée

⁶⁸ Cradock (Anna Francesca), *op. cit.*, p. 152.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 243.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 243.

⁷¹ *Ibid.*, p. 69.

⁷² *Ibid.*, p. 69.

⁷³ *Ibid.*, p. 217.

de bois où des troupes d'oies, de dindons et de poules cherchent leur nourriture et animent le paysage⁷⁴ ». Un autre jour, elle écrit :

De Neuilly à Paris, la route est charmante, [...] on y rencontre quantité de compagnies de perdreaux, sans compter, qu'à notre grand amusement, nous découvrons souvent vingt ou trente lièvres broutant tranquillement dans les champs, et d'autres s'avancant en troupe quelques fois jusqu'au bord du chemin. Les lois sur la chasse sont si sévères aux environs de Paris que le gibier n'en est guère délogé, et lièvres et perdreaux ne semblent redouter ni hommes, ni chiens⁷⁵.

Eric Baratay écrit au sujet des animaux dans l'histoire :

L'histoire, celle bâtie par les sociétés humaines, est toujours racontée comme une aventure qui ne concerne que l'homme. Pourtant, les animaux ont participé et participent encore abondamment à de grands événements ou à de lents phénomènes de civilisation [...]⁷⁶.

Ainsi, comme nous pouvons le constater les animaux font partie des récits des voyageuses. Ceux-ci semblent faire également partie de leurs quotidiens lors de leurs voyages.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 227.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 4.

⁷⁶ Baratay (Eric), *op. cit.*, p. 11.

Conclusion

Nous pouvons constater que les voyageuses anglaises n'ont pas manqué de donner beaucoup d'observations sur les pays qu'elles ont visité ou simplement traversé durant leurs différents voyages. Leurs observations portaient aussi bien sur les caractéristiques physiques des personnes qu'elles ont croisé que sur leurs attitudes. Elles exposaient également leurs réflexions sur les sociétés.

Nous avons pu nous apercevoir qu'elles ont beaucoup écrit au sujet des attitudes et des apparences des personnes. Elles n'oublient pas, la plupart du temps, de mentionner le rang auxquels ces personnes appartiennent. Ce sont des gens qu'elles croisent sur les routes ou avec lesquelles elles s'entretiennent. Les personnes avec lesquelles elles communiquent le plus sont les personnes de leurs milieux, de leurs rangs. Elles s'intéressent néanmoins aux autres comme les criminels, les paysans et mentionnent même les personnes qui les dérangent comme les mendiants.

Ensuite, leurs récits portent également sur les activités auxquelles elles participent dans les différentes sociétés qu'elles côtoient. Nous avons pu nous intéresser à leurs discours sur le monde du théâtre, de l'opéra, à leurs pratique de la promenade, à leurs participations aux fêtes et aux dîners. Elles s'intéressaient également à la religion catholique et à sa pratique durant leurs voyages : visites d'églises, de couvents, rencontre avec des hommes et des femmes d'Église, participations à des fêtes religieuses, etc. Tout en n'oubliant pas de mentionner la religion juive et la pratique de la religion protestante.

Enfin, nous avons pu nous noter que toutes les voyageuses étudiées fournissent des comparaisons. Il existe différents types de comparaisons : les comparaisons entre deux pays qu'elles ont visité, des comparaisons entre les pays qu'elles visitent et leur pays natal et enfin des observations sur les caractères des Français et des Italiens.

Leurs écrits nous ont également permis de connaître les rencontres qu'elles ont faites avec des personnages illustres. Elles croisent parfois ces personnages de loin mais d'autres fois elles ont l'occasion de s'entretenir avec certains d'entre eux. Elles en profitent pour donner leurs avis sur l'apparence physique de ces personnes mais aussi sur leurs manières d'être. Mais il n'y a pas que les personnes célèbres qu'elles rencontrent, il y a aussi des animaux. Elles écrivent parfois à leurs sujets notamment sur les insectes et sur la

vermine qu'elles doivent combattre mais également sur les chiens, les chats, les chevaux, etc. Cela donne une idée de la relation qu'elles pouvaient entretenir avec les animaux et avec la place qu'elles accordaient à ceux-ci.

Ces écrits de voyageuses sont des éléments historiques importants et à ne pas négliger :

Le récit de voyage constitue donc un apport essentiel à la littérature des femmes et à l'histoire des femmes. Il révèle l'écriture comme un domaine où la femme résiste et construit une autre histoire¹

Nous avons pu constater ce que les récits de voyages de six femmes anglaises pouvaient contenir au niveau des apparences, des attitudes et des sociétés visités mais il y aura encore bien d'autres voyageuses tout au long du XIX^e siècle dont certaines restent certainement à découvrir.

¹ Monicat (Bénédicte), *Itinéraires de l'écriture au féminin : voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1996, p. 129.

Sources

Sources imprimées :

- Baillie (Marianne), *First Impressions on a Tour Upon the Continent in the Summer of 1818, through Parts of France, Italy, Switzerland, the Borders of Germany and a Part of French Flanders*, London, Murray, 1819, (Google books).
- Berry (Mary), *Voyages de miss Berry à Paris, 1782-1836*, traduit par Mme la Duchesse de Broglie, Paris, A. Roblot, 1905. (Gallica).
- Cradock (Anna Francesca), *Journal de Madame Cradock. Voyage en France (1783-1786)*, Paris, Perrin et Cie, 1896 (Gallica, Bibliothèque d'Etude et du Patrimoine de Grenoble).
- Edgeworth (Maria), *Lettres intimes de Maria Edgeworth : pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821*, Paris, Guillaumin, 1896 (Gallica).
- Miller (Lady Anna Riggs), *Letters from Italy, describing the manners, customs, antiquities, paintings, etc of that country, in the years 1770 and 1771, to a friend residing in France, by an English woman, vol 1 et 2*, London, 1776. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 1 et 2, Londres, Pickering & Chatto, 2009 (CRHIPA).
- Piozzi (Hester Lynch), *Observations and Reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany, vol 1 et 2*, Dublin, 1789. Réédité dans *Women's travel in Italy*, vol. 3 et 4, Londres, Pickering & Chatto, 2009 (CRHIPA).

Bibliographie

Ouvrages

Outils

- Duby (Georges), *Grand atlas historique*, Paris, Larousse, 2011.

Ouvrages sur les femmes et sur le corps

- Beauvalet-Boutouyrie (Scarlett), *Les femmes à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Belin, 2003.
- Darmon (Pierre), *Mythologie de la femme dans l'ancienne France*, Paris, Seuil, 1983.
- Duby (Georges) et Perrot (Michelle) (dir.), *Histoire des femmes en Occident, Tome 3 : XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Perrin, 2002.
- Lanoë (Catherine), *La poudre et le fard : une histoire des cosmétiques de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Edition Champ Vallon, 2008.
- Perrot (Michelle), *La place des femmes dans l'histoire, une histoire mixte*, Paris, Belin, 2010.
- Perrot (Philippe), *Le corps féminin : XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1991.
- Plaisant (Michèle), *Aspect du féminisme en Angleterre au 18^e siècle*, Lille, PUL, 1972.
- Vigarello (Georges), *Histoire de la beauté : le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris, Points, 2007.
- Vigarello (Georges) (dir.), *Histoire du corps : 1. de la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2005.
- Vigarello (Georges), *Le propre et le sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1985.
- Wirth (Jean), *Le corps et sa parure*, Florence, Ed. del Galluzzo, 2007.

Ouvrages sur l'éducation

- Davidoff (Leonore), *Family fortunes : hommes et femmes de la bourgeoisie anglaise 1780-1850*, Paris, La dispute, 2014.
- Grell (Chantal), *L'éducation des jeunes filles nobles en Europe (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004.
- Guyonne (Leduc), *L'éducation des Anglaises au XVIII^e siècle : la conception de Henry Fielding*, Paris – Montréal, L' Harmattan, 1999.

Ouvrage sur l'apparence

- Paresys (Isabelle), *Paraître en Europe occidentale : du Moyen âge à nos jours*, Tours, Presses Universitaires du Septentrion, 2008.

Ouvrages sur les circulations, les voyages

- Beaurepaire (Pierre-Yves), *Les mythes de l'Europe française au XVIII^e siècle : diplomatie, culture et sociabilités au temps des Lumières*, Paris, Ed. Autrement, 2007.
- Beaurepaire (Pierre-Yves), *Les circulations internationales en Europe (1680-1780)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.
- Bertrand (Gilles), Serna (Pierre) (dir.), *La République en voyage, 1770-1830*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.
- Roche (Daniel), *Les circulations dans l'Europe moderne : XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard-Pluriel, 2011.
- Venayre (Sylvain), *Panorama du voyage 1780-1820 : mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.
- Wolfzettel (Friedrich), *Le discours du voyageur : pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen âge au XVIII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

Ouvrages sur les voyageuses

- Baudino (Isabelle), *Les voyageuses britanniques au XVIII^e siècle : l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du grand tour*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- Bourguinat (Nicolas), *Le voyage au féminin : perspectives historiques et littéraires, XVIII^e-XX^e siècles*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008.
- Estelmann (Franck), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle : identités, genres, codes*, Paris, PUPS, 2012.
- Lapeyre (Françoise), *Le roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Payot, 2007.
- Monicat (Bénédicte), *Itinéraires de l'écriture au féminin : voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1996.
- Seth (Catriona), *La fabrique de l'intime : mémoire et journaux de femmes du XVIII^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 2012.

Ouvrages sur le costume

- Boucher (François), *Histoire du costume en Occident de l'antiquité à nos jours*, Paris, Flammarion, 1987.
- Grau (François-Marie), *Histoire du costume*, Paris, Presses universitaires de France, Coll. Que sais-je ?, 2007.
- Laver (James), *Histoire de la mode et du costume*, Paris, Thames & Hudson, 1990.
- Roche (Daniel), *La culture des apparences: une histoire du vêtement (XVII-XVIII^e siècle)*, Paris, Points, 2007.
- Ruppert (Jacques), *Le costume français*, Paris, Flammarion, 2007.

Ouvrages sur l'Homme et l'animal

- Baratay (Eric), *L'Église et l'animal, XVII^e-XXI^e siècle*, Paris, Editions du Cerf, 2015.
- Marchand (Patrick), *Le maître de poste et le messager : une histoire du transport public en France au temps du cheval, 1700-1850*, Paris, Belin, 2006.

Ouvrages sur le théâtre

- De Rougemont (Martine), *La vie théâtrale en France au XVIII^e siècle*, Paris, Edition Champion, 2001.
- Yon (Jean-Claude), *Une histoire du théâtre à Paris de la Révolution à la grande guerre*, Paris, Flammarion, 2012.

Ouvrage sur la promenade

- Turcot (Laurent), *Le promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007.

Ouvrage sur les transports

- Marchand (Patrick) , *Le maitre de poste et le messenger, Les transports publics en France au temps des chevaux* , Paris, Belin, 2006.

Ouvrage sur les animaux

- Baratay (Eric) , *Le point de vue de l'animal, une autre version de l'histoire* , Paris, Seuil, 2012.

Table des annexes

Annexe 1

Liste des citations longues en anglais.....110

Annexe 2

Itinéraires des grandes villes empruntées par les voyageuses.....119

Annexe 1

Liste des citations longues en anglais

Introduction

- Note 9 : « The author of these letters made the tour of Italy with her husband in the year 1770 and 1771 : her correspondant, a near and much esteemed relation, had required from her at parting, circumstantial details (by letters) of whatever she should meet during the period of their separation, curious or interesting ; in the view of comparing her communications with the best modern travels of French or English publication ».

- Note 12 : « In pursing the following pages, it will I hope be believed, that they were not originally written with any view to publication : circumstances have since occured, which induce me to altar my first intention, and to submit them to a more enlarged circle, than that of a few intimate friends [...] ».

Partie I : les apparences et les attitudes en voyage

Chapitre 1 : Rencontrer l'élite de la société

- Note 29 : « The women's dress is fine, but singular [...] their heads are wrapped up in a piece of printed cotton [...] They have straight bodied gowns, with very long trains of rich sattins, damasks, etc. These they do not give themselves the trouble to hold of the dirt, so their tails sweep up all the ordure of the street ».

- Note 33 : « It is true the nobility are proud of letting you see how comfortably their dependants live in Tuscany ; but can any pride be more rational or generous, or any desire more patriotick ? Oh may they never look with less delight on the hapiness of their inferiors ! ».

Chapitre 2 : côtoyer le « peuple »

- Note 6 : « The dress of the lower classes here is rather pretty ; the circumstance of the women wearing caps, neatly plaited, and tolerably clean, together with the body and petticoat of different colours, gives them a picturesque air [...] ».

- Note 13 : « [...] her manner was something quite peculiar to the French in that class of society. An English maid servant, who had kept up this sort of badinage would most probably have been a girl of light character ; but servants in France are indulged in a playful familiarity of speech and manner which is amusing to witness [...] ».

- Note 22 : « The peasants appear gay ; and not poor ; the women are very prettily dresses, wearing small straw hats ornamented with knots of ribbon of various colours, with a bunch of flowers over all, or a large black feather ; and sometimes covering the crown of the hat with a morsel of fine fur, which produces a singular effect. By this manner of dressing, they have a fine air of the head ; and being generally well made and handsome, or rather of sensible and agreeable countenances, their appearance is very different from any peasant I have ever seen ».

- Note 25 : « [...] we first observed the sabots (or wooden shoes) worn by the peasantry ; they are of enormous size, and must, I should think, be very heavy and inconvenient to the wearer. A piece of sheep-skin, with the woolly side inwards, is often slipped between the sabot and the foot, to prevent the former from excoriating the instep ».

- Note 28 : « It gave us pleasure to pass through so large a tract of abject poverty among the peasantry : they all wore an air of ease and content, and we found upon inquiry that they were in general enjoying the most comfortable and independent circumstances ».

- Note 30 : « The number of poor is generally from three to five hundred : they are for the most part strangers, French, Piedmontese, Lombards, and Milanese ; for there are not many natives of the republic in such necessitous circumstances [...] ».

- Note 31 : « They also give once a year, to poor women who apply for them, a smock, with a *corset* and petticoat ; to the men, a shirt, a great coat, with a hood to it, a pair of breeches and shoes. At the end of the year, thos who presentthemselves in the clothes that had been given them, are immediately new-clad ; but others who shew no remains of the late bounty, have their conduct strictly scrutinified as some unworthy objects, have been known to abuse the goodness of this family, by pretending to be in distressed circumstances [...] ».

- Note 50 : « [...] no peace, no enjoyment can one obtain for the beggars ; numerous beyond credibility, saucy and airy, and odd in their manners ; and exhibiting such various lameness and horrible deformities in their figure, that I can sometimes hardly believe my eyes [...] ».

- Note 51 : « [...] I own the idea I had acquired in England, of the wretched situation of a galley-slave, was exaggerated, perhaps by my own imagination's forming a picture much too strong from what I had read or heard. To those gallerians, who were originally poor and hard-labouring people, the being a galley-slave is, in some respects, scarcely to be deemed a misfortune [...] the loss of their liberty is to them abut comparative ; the confinement of a chain of ten yards long [...] ».

- Note 61 : « We saw several groups of the convicts at Berne, who wore an iron collar, and were chained by the leg, to a small light cart, which [...] they drew daily round the town, to collect and carry away the dirt of the streets. The prisoners of both sexes are also employed in sweeping the crossways, pavements, &c. and are drest in a peculiar uniform, their labour being proportioned to the degree of their guilt. All the culprits in the country, who are not condemned to death, are sent to Berne, and are employed in these and similar offices ».

- Note 62 : « The Arch-duke meantime hangs nobody at all ; but sets his prisoners to work upon the roads, public buildings, &c. where they labour in their chains ; and where, strange to tell ! They often insult passengers who refuse them alms when asked as they go by ; and, stranger still! They are not punished for it when they do ».

- Note 64 : « I think civility in inn-keepers essential to the health of the travellers ; for how much are one's nerves and spirits hurried, and one's blood heated, when, on arriving late perhaps at an inn in France, you are almost morally certain of receiving an insolent reply to any question [...] ».

- Note 73 : « The English will have a real loss in old Mrs. Vanini, when she departs this life [...] her daughter-in-law may imitate the example she sets her : her son also behave quite well in his station, but it is particularly agreeable for female travellers, to find a hostess of the stamp of Mrs. Vanini, who perfectly understands her business, is just in her dealings, respectful in her behaviour, friendly without the least familiarity, and has the art of making her hotel seem one's own house [...] In short, I tell you I am charmed with this old Englishwoman, and am sorry it is not in our power to make a longer stay at Florence [...] ».

- Note 85 : « We have frequently met with better accommodations (because cleanliness has been scrupulously attended to) in the inferior inns of Switzerland than in the most superb hotels of Paris, Turin, Milan, &c. I am sorry to be obliged, however, to except those of Geneva, which are allowed by the inhabitants themselves to be all very dirty ».

- Note 86 : « We were now in a catholic canton, and the difference of our accommodations at the inn (*la couronne*) from those we had experienced in the protestant governments was very apparent, for once more dirt, in various shape, made its unwelcome appearance ».

- Note 87 : « We were not disposed to quarrel with *la Poste* for being a true country inn : the host had not been spoiled by too many English travellers, those *Milords Anglais*, of whose proverbial riches every aubergiste imagines he has a right to take advantage, and who in consequence render humbler *voyageurs* of other nations ready to execrate their very names. We were taken for Germans, and found our bills reasonable and moderate in consequence ».

- Note 89 : « The amount of our charges [...] it may perhaps be as well to mention : for supper (which was a good one), bed, apartments, wine, fruit, lemonade, and breakfast the next morning, we three persons did not pay more than twelve English shillings ».

- Note 92 : « The lash of the post-boy's whip is thick and knotted, and they have a curious method of cracking it upon passing other carriages, to give notice of their approach : this saves their lungs, and has not an unpleasant effect, the cracking sound being of a peculiar nature, double, as if it said « crac-crac » at each stroke. It is not every post-boy, however, who manages this little implement in the true style ».

- Note 97 : « The costume of the post-boy [...] it is universally the royal livery : a shabby, dirty, short-waisted blue jacket, turned up with crimson, and laced sometimes with silver ; boots resembling those of our heavy cavalry, and a thick clubbed pigtail, swinging like a pendulum from beneath a rusty japan hat ».

- Note 98 : « [...] postillions with greasy night-caps, and vast jack-boots, driving your carriage harnessed with ropes, and adorned with sheep-skins [...] ».

- Note 104 : « [...] these customhouse officers ! These *rats de cave*, as the French comically call them, will not let a ribbon pass. Such is the restless jealousy of little states, and such their unremitting attention to keep the goods made in one place out of the gates of another ».

- Note 105 : « Few things upon a journey contribute to torment and disgust one more than the teasing enquiries at the door of every city, who one is, what one's name is ? What one's rank in life or employment is ; that so all may be written down and carried to the chief magistrate for his information, who immediately dispatches a proper person to examine whether you gave in a true report ; where you lodge, why you came, how long you mean to stay ; with twenty more inquisitive speeches, which to a subject of more liberal governments must necessary appear impertinent or frivolous, and make all my hopes of bringing home the most trisling presents for a friend abortive ».

Partie II : Observations sur les sociétés françaises et italiennes

Chapitre 3 : Les modes de sociabilités

- Note 21 : « The *danseuses* and *actrices* come into the boxes between the acts, and very respectfully demand permission to kiss the ladie's hands. They are sometimes permitted to sit down, and they endeavour to render themselves amusing, by retailing, with a good deal of erchness [...]. Their conversation is considered merely as an interlude [...] ».

Chapitre 4 : observations sur la religion

- Note 15 : « [...] the streets, for these two or three days past, have been crowded with Jesuits [...] They are arrived from Paraguay and Spain, etc. many of them appear to be in extreme want and distress : the greater number are on the way to Rome, to see what their holy papa will do for them [...] They wear the habit of their order ; and for the most part appear pitiable objects ».

- Note 26 : « To church however [...] ladies have a great green velvet bag carried for them, adorned with gold tassels, and lined with fur, to keep their feet from freezing, as

carpets are not in use here [...] while men of all ranks walk wrapped up in an odd sort of white riding coat, not buttoned together, but folded round their body ».

- Note 32 : « The Jews pay heavy impositions for permission to trade ; they are obliged to wear a badge to distinguish them from other people, a bit of yellow silk, fastened to their button holes. Many of them conscious of the disgrace of being thus marked, pay the k_____ a further annual fine, for a permission to wear it out of sight ».

- Note 42 : « There is a remarkable and interesting little protestant colony [...] the Vaudois [...] preserved their existence in the midst of this catholic country, and within thirty miles of its capital. They are a very quiet, moral, and industrious people. They owe their ease and safety to the protection of some of the protestant powers, and especially that of Great Britain, whose minister is particularly instructed to attend to their interests, and to their enjoyment of the toleration that is allowed them ; they are, like our catholics, deprived of many privileges ; but lately his present majesty has consented to allow a salary to their priests. Cromwell supported these people with peculiar energy ».

- Note 46 : « The Italians fail not to class the subjects of Great Britain among the pagan inhabitant of the town, and to distinguish themselves, say, « Noi altri cristiani » [we that are Christians] their aversion to a Protestant [...] is ever implacable ; and the last day only will convince them that it is criminal ».

Partie 3 : Les voyageuses anglaises au fil des rencontres

Chapitre 5 : les voyageuses face aux différences

- Note 3 : « Sincerity, frankness, and honourability are not confined to any country ; and I think one very considerable benefit arising from seeing other countries besides our own, is the eradication [...] of many prejudices and littleness of thinking [...] ».

- Note 22 : « « You have lived some years in England, friend, said I, do you like it ? » - « Mais non, madame, pas parfaitement bien « . - « You have travelled much in Italy, do you like that better ? « - « Ah, Dieu ne plaise madame, je n'aime guères messieurs les Italiens. » « What do they do to make you hate them so ? » - « Mais c'est que les Italiens se tuent l'un l'autre (replied the fellow), et les Anglois se font un plaisir de se tuer eux-mêmes : pardi je ne me sens rien moins qu'un vrai goût pour ces gentillesses là, et j'aimerois mieux me trouver à Paris, pour rire un peu. » ».

- Note 48 : « [...] are not quite so strenuously bent on the unattainable felicity of finding every man in the same mind, as others of the Italians are ; and one great reason why they are more gay and less malignant, have fewer strong prejudices than others of their countrymen, is merely because they are happier ».

- Note 50 : « [...] the Florentines *appear*, as I have been competent to observe, to depend more on their own copious and beautiful language for expression, than the Milanese do ; who run to spanish, greek, or latin for assistance, while half their tongue is avowedly borrowed from the French, whose pronounciation, in the letter *U*, they even process to retain ».

- Note 51 : « never in my whole life heard so much of birth and family as since I came to this town ; where blood enjoys a thousand exclusive privileges [...] where wit and beauty are considered as useless without a long pedigree ; and virtue, talents, wealth, and wisdom, are thought on only as medals to hang upon the branch of a genealogical tree [...] ».

- Note 77 : « [...] while god has kindly given to Italians a bright sky, a penetrating intellect, a genius for [...] arts, and a soil which produces literally, as well as figuratively, almost spontaneous fruits. He has bestowed on Englishmen a mild and wholesome climate, a spirit of application and improvment, a judicious manner of thinking to increase, and do commerce to procure, those few comforts their own island fails to produce. The mind of an

Italian is commonly like his country, extensive, warm, and beautiful from the irregular diversification of its ideas, and ardent character [...] ».

- Note 92 : « How many people think that it is needless to maintain a constant habit of good-breeding and politeness in their conduct towards immediate relations, and that the nearness of connexion gives them the liberty of wounding their self-love, and of venting unpleasant truths in the most coarse and unfeeling manne ; and all this under the pretence of sincere and unrestrained friendship ! ».

Annexe 2
Itinéraires des grandes villes empruntées par les voyageuses

Itinéraire des grandes villes empruntées par Marianne Baillie (1818)

1. Douvres	24. Saint-Jean-de-Maurienne	47. Nancy
2. Calais	25. Lans le Bourg	48. Bar-le-Duc
3. Beauvais	26. Turin	49. Châlons-sur-Marne
4. Beaumont	27. Milan	50. Reims
5. Paris	28. Simplon	51. Laon
6. Moret	29. Valais	52. Cambray
7. Sens	30. Sion	53. Douay
8. Joigny	31. St-Maurice	54. Lille
9. Auxerre	32. Thonon	55. Cassel
10. Vermanton	33. Genève	56. Saint-Omer
11. Avalon	34. Ferney	57. Calais
12. Rouvray	35. Lausanne	58. Douvres
13. Saulieu	36. Vevey	59. Rochester
14. Autun	37. Moudon	60. Londres
15. Châlons-sur-Marne	38. Payerne	
16. Macon	39. Guminen	
17. Villefranche	40. Berne	
18. Lyon	41. Falkenstein	
19. Saint-Laurent-de-Mure	42. Bâle	
20. Bourgoin	43. Colmar	
21. Beauvoisin	44. Sainte-Marie-aux-Mines	
22. Echelles	45. Saint-Diez	
23. Chambéry	46. Luneville	

Itinéraire des grandes villes empruntées par Anna Francesca Cradock (voyage effectué de 1783 à 1786)

Paris
Départ de Paris pour Marseille puis Montpellier
Départ de Montpellier pour Bordeaux
Béziers
Toulouse
Agen
Bordeaux
Blaye
Saint-Genis
Saintes
Rochefort
La Rochelle
Nantes
Ancenis
Angers
Saumur
Tours
Ambroise
Blois
Vendôme
Chartres
Rambouillet
Versailles
Paris

Itinéraires des grandes villes traversées par Maria Edgeworth

Premier voyage en Belgique et en France (1802-1803)	Deuxième voyage : Paris et Suisse (1820)
Calais	Paris
Gravelines	La Celle-Saint-Cloud
Dunkerque	La Malmaison
Bruges	Saint-Germain
Bruxelles	Paris
Valenciennes	Chamonix
Cambrai	Saint-Gervais
Chantilly	Berne
Paris	Lucerne
Calais	Lausanne
Douvres	Lyon
Edimbourg	Paris
York	Calais

Grandes villes (ou régions) empruntées par Anna Riggs Miller durant son voyage (1770-1771)

Volume I	Volume II
Pontarlier	Florence
Savoie	Sienna
Genève	Viterbe
Chambéry	Naples
Aiguebelle	Rome
Saint-Michel	Narni
Turin	Loreto
Novi Ligure	Ancône
Gènes	Bologne
Plaisance	Ferrare
Parme	Venise
Modène	Padoue
Bologne	Milan
Florence	Turin

Grandes villes empruntées par Hester Piozzi durant son voyage

Volume I	Volume II
Calais	Naples
Chantilly	Rome
Paris	Ancône
Lyon	Bologne
Turin	Padoue
Gênes	Venise
Milan	Vérone
Mantoue	Parme
Vérone	Milan
Venise	Bergame
Ferrare	Milan
Bologne	Vérone
Florence	Trente
Lucques	Munich
Pise	Salzbourg
Livourne	Vienne
Sienna	Prague
Rome	Dresde
	Berlin
	Potsdam
	Hanovre
	Bruxelles
	Anvers
	Lille

Liste des voyages de Miss Berry à Paris

- **Premier voyage en 1785**

- **Second voyage en 1790** : du dimanche 10 octobre 1790 au dimanche 17 octobre 1790.
 - Départ d'Angleterre le dimanche 1^{er} octobre 1790
 - Mardi 12 octobre : Dieppe
 - Mercredi 13 octobre : Rouen
 - Jeudi 14 octobre : départ de Rouen et arrivée à Nantes
 - Vendredi 15 octobre : Paris
 - Dimanche 17 octobre : départ de Paris

- **Troisième voyage en 1802** : du lundi 8 mars 1802 au dimanche 18 avril 1802.
 - Lundi 8 mars : départ de Londres
 - Mardi 9 mars : arrivée à Douvres
 - Mercredi 10 mars : arrivée au port de Calais
 - Samedi 13 mars : départ d'Amiens
 - Dimanche 11 avril : départ de Paris pour Clermont
 - Lundi 12 avril : de Clermont à Amiens
 - Mardi 13 avril : d'Amiens à Montreuil
 - Mercredi 14 avril : de Montreuil à Calais
 - Vendredi 16 avril : de Calais à Douvres
 - Samedi 17 avril : Rochester
 - Dimanche 18 avril : Londres

- **Quatrième voyage en 1802** : du mardi 26 octobre 1802 au samedi 20 novembre 1802.
 - Mardi 26 octobre : départ de Londres
 - Mercredi 27 octobre : arrivée à Douvres
 - Samedi 30 octobre : arrivée à Calais
 - Dimanche 31 octobre : arrivée à Cormont
 - Lundi 1^{er} novembre : arrivée à Amiens
 - Mardi 2 novembre : arrivée à Chantilly
 - Mercredi 3 novembre : arrivée à Paris (à l'hôtel d'Orléans)
 - Mercredi 10 novembre : départ de Paris
 - Jeudi 11 novembre : Sens
 - Vendredi 12 novembre : Rouvray
 - Samedi 13 novembre : de Rouvray à Autun
 - Dimanche 14 novembre : Tournus
 - Lundi 15 novembre : Lyon (Hôtel de l'Europe)
 - Vendredi 19 novembre : de Lyon à Givors

- Samedi 20 novembre : Vienne
- **Cinquième voyage en 1816** : du mardi 27 février 1816 au dimanche 26 mai 1816 et du 26 août 1816 au mercredi 18 septembre 1816.
 - Mardi 27 février : départ de Londres
 - Mercredi 28 février : arrivée à Douvres
 - Jeudi 29 février : Calais
 - Vendredi 1^{er} mars : de Calais à Bernay
 - Samedi 2 mars : de Bernay à Beauvais
 - Dimanche 3 mars : Paris
 - Jeudi 23 mai : de Paris à Beauvais
 - Dimanche 26 mai : Douvres
- **Sixième voyage en 1818** : du mercredi 19 août 1818 au mardi 25 août 1818
- **Septième voyage en 1819-1820** : du dimanche 23 août 1819 au mardi 4 avril 1820.
 - Dimanche 23 août : départ de Londres
 - Lundi 24 août : départ de Douvres pour Boulogne
 - Mardi 25 août : Abbeville
 - Mercredi 26 août : Amiens et Clermont
 - Jeudi 27 août : Chantilly
 - Mardi 4 avril : départ de Paris
- **Huitième voyage en 1822** : du 12 mai 1822 au samedi 24 août 1822.
- **Neuvième voyage en 1823** : du vendredi 11 juillet au mardi 19 août 1823.
- **Dixième et onzième voyage en 1828 et 1829**
- **Douzième voyage en 1830**
- **Treizième voyage en 1834**
- **Quatorzième voyage en 1836**

Table des matières

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat.....	3
Remerciements.....	4
Sommaire.....	5
INTRODUCTION.....	6
PARTIE 1	
LES APPARENCES ET LES ATTITUDES EN VOYAGE	12
CHAPITRE 1 – RENCONTRER L'ÉLITE DE LA SOCIÉTÉ.....	14
I. Les Hommes de qualité.....	15
II. La bourgeoisie.....	19
CHAPITRE 2 – CÔTOYER LE « PEUPLE ».....	21
I. Les travailleurs.....	22
Différents corps de métiers.....	22
La paysannerie	25
II. Les personnes en marge de la société.....	27
les pauvres.....	27
Les mendiants.....	29
III. Les prisonniers.....	32
IV. Les différents types de métiers participant aux voyages.....	35
Les tenanciers et leurs hôtels.....	35
Les cochers et leurs chevaux.....	40
Les douaniers	42
PARTIE 2	
OBSERVATIONS SUR LES SOCIÉTÉS FRANÇAISES ET ITALIENNES.....	44
CHAPITRE 3 – LES MODES DE SOCIABILITÉ.....	46
I. Le monde du spectacle	47
Au théâtre.....	47
A l'opéra.....	49
II. Les autres divertissements.....	52
Les promenades.....	52
Les fêtes et les dîners.....	55
Divertissements supplémentaires évoqués par les voyageuses.....	57
CHAPITRE 4 – OBSERVATIONS SUR LA RELIGION.....	59
I. Les pratiques de l'Eglise catholique et de ses fidèles.....	60
Généralités.....	60
Visite d'édifices et rencontre avec des religieux.....	61
Offices et fêtes religieuses.....	63
II. Les autres religions pratiquées au sein des pays visités.....	66
Sur les juifs.....	66
Les protestants.....	67
PARTIE 3	
LES VOYAGEUSES ANGLAISES AU FIL DES RENCONTRES.....	70
CHAPITRE 5 – LES VOYAGEUSES FACE AUX DIFFÉRENCES.....	72
I. Les disparités de caractères observés lors des voyages.....	73
Les comparaisons entre Français et Italiens	73
Sur la France et sur les français.....	74
À travers les villes italiennes.....	76
Les autres pays d'Europe visités.....	79
II. Une conception anglaise de leur approche à autrui.....	81

<u>L'Angleterre et l'Italie.....</u>	<u>81</u>
<u>Sur l'Angleterre.....</u>	<u>84</u>
<u>L'Angleterre et la France.....</u>	<u>85</u>
<u>CHAPITRE 6 – DES RENCONTRES PARTICULIÈRES.....</u>	<u>89</u>
<u>I. Entrer en contact avec des personnages illustres.....</u>	<u>90</u>
<u> Les dames du monde.....</u>	<u>90</u>
<u> Les grands hommes.....</u>	<u>93</u>
<u>II.L'Homme et l'animal.....</u>	<u>95</u>
<u> Les insectes</u>	<u>95</u>
<u> Les chiens et les chats.....</u>	<u>96</u>
<u> Les chevaux.....</u>	<u>98</u>
<u> Relation avec les autres animaux rencontrés au fil des chemins.....</u>	<u>99</u>
<u>CONCLUSION.....</u>	<u>102</u>
<u>Sources.....</u>	<u>104</u>
<u>Bibliographie.....</u>	<u>105</u>
<u>Table des annexes.....</u>	<u>109</u>
<u>Table des matières.....</u>	<u>126</u>

RÉSUMÉ

Ce mémoire porte sur La représentation des apparences, des attitudes et de la société à travers les récits de voyageuses britanniques en France et en Italie (fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle). Les sources étudiées dans ce mémoire font références à des écrits de six voyageuses britanniques durant leurs séjours en Europe continentale et principalement en France et en Italie. L'objectif est de rechercher dans ces écrits les références faisant états aux apparences, aux attitudes, aux caractères, etc. des habitants de pays d'Europe continentale où elles ont séjourné durant leurs voyages. Le présent mémoire s'organise en trois parties en plus de l'introduction et de la conclusion. La première partie du mémoire concerne les apparences et les attitudes des personnes que les voyageuses ont eu l'occasion d'observer. Ces observations concernent différents rangs de la société allant de la haute noblesse aux mendiants et aux criminels. La deuxième partie s'organise autour des observations qu'elles ont faites sur les sociétés françaises et italiennes. Ces observations concernent les modes de sociabilités tels que l'opéra, la promenade, etc. Il contient aussi des observations concernant les religions (catholique, protestante et juive). La troisième partie se concentre sur les rencontres que les voyageuses anglaises ont faites durant leurs divers séjours. Dans cette partie du mémoire, le premier chapitre expose les comparaisons que les voyageuses ont faites entre les personnes de différents pays visités, mais également les différences notables qu'elles ont pu observer avec leurs pays d'origine. Il s'agit également d'exposer les rencontres faites avec d'illustres personnages de leurs époques qu'elles rencontrent personnellement ou qu'elles ont juste l'occasion d'examiner de manière lointaine. Une partie est aussi consacrée à leurs rencontres avec divers animaux et à la relation qu'elles pouvaient entretenir avec certains d'entre eux. Ainsi, l'étude de ces récits de femmes voyageuses permet d'en apprendre plus sur ce qu'elles ont pu observer des attitudes, de la mode et des sociétés qu'elles ont visités.

SUMMARY

This master thesis is about the representations of appearances, attitudes and societies found in the travel writings of six british women travelers. In France and Italy in the late XVIIIth and the begining of the XIXth century. The sources studied for this master thesis are the writings of six british women travelers during their travels in continental Europe and especially in France and Italy. The aim of this work is to find in these writings references about appearances, attitudes, characters, etc. of the inhabitants of the countries they visited. This work is divided in three parts with an introduction and a conclusion. The first part of this work covers the appearances and the attitudes of the people those women examined during their stay. These observations concerned different ranks of the society going from nobility to beggars and prisoners. The second part of this work is about the observations they made about Italian and French societies. These observations concern different ways of sociability : the opera, the promenade, etc. This part also contain informations about religions (Catholic, Protestant and Jewish). The third part describes the encounter they made during their travels. In this part of the thesis, the first chapter exposes the comparisons those women made between the inhabitants of the countries that they travelled to but also about the main differences they observed between these countries and their homeland. The second chapter in this third part is about the meetings they made with some famous people of their time. They whether met these people personally or they had the chance to observe them at a distance. A part of this chapter is dedicated to animals with whom they met and about their relationships they had with them. Thus, the study of these women's writings allow us to learn more about the observations they made about the attitudes, the manners and the societies in the countries that they visited.

MOTS CLÉS : journaux de voyage, voyageuses, femmes, Angleterre, attitudes, apparences, animaux, comparaisons, France, Italie, postillon, douanier, travel diary, women travelers, women, England, manners, appearances animals, comparison, France, Italy, postillon, customs officer

Mary et Agnès Berry, www.englishhistoryauthors.blogspot.fr